

La corde à nœuds

Roman

Alexandre des Marches

© Copyright 2002 DIAMEDIT/Alexandre des Marches

DIAM, 20 rue de Bourgogne 45000 Orléans

Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.

Prologue

Le soleil luisait haut dans le ciel des tropiques. La mer turquoise balançait mollement un bateau de pêche à moteur. Deux lignes pendaient inertes dans l'eau superbement ignorées par les nombreux poissons qui croisaient en dessous.

Dans la cabine, deux corps nus s'affrontaient, indifférents à la beauté du paysage. Sophie avait attiré son compagnon dans la cabine. Elle n'eut aucun mal à faire glisser son tee-shirt sur son magnifique torse de surfeur. Ses mains entreprenantes parcoururent ses épaules en se rassemblant vers sa nuque qu'elle saisit autoritairement pour l'embrasser à pleine bouche.

Le garçon se laissa faire et la plaqua contre elle.

Elle le poussa des épaules et le fit s'effondrer sur la couchette. Il la lâcha. Elle se releva et fit glisser son boxer sur ses jambes. Elle saisit à pleine main son sexe et s'assura de son parfait état de préparation. Elle lui assujettit un préservatif et s'empala dessus.

Ils s'étaient rencontrés à Paris. Sophie venait de terminer sa première mission. Elle en était sortie fatiguée et nerveusement épuisée.

Sa mission s'était terminée avec un sentiment de solitude qui l'avait mise à rude épreuve. Chaque fois qu'elle avait commencé à deviner ce qui se passait, elle avait eu le sentiment de monter les marches d'un escalier abrupt que personne ne pouvait monter à sa place.

Elle avait fait ce qu'elle avait à faire, ce ne fut que bien plus tard que son supérieur hiérarchique la confirma dans la justesse de son jugement.

Elle était un peu effrayée de ce qu'elle commençait à comprendre. Le colonel décida de l'envoyer en vacances. Sa dernière mission s'était bien terminée en raison des qualités hors du commun qu'il avait détecté chez la jeune fille. Il jugea qu'il était indispensable de ne pas détruire la descendante d'André Thibaudot de la Porte; résistant jamais décoré et agent double pour la France jusqu'à la fin de ses jours.

Il l'envoya vers une toute petite république des Caraïbes où le service avait quelques contacts sûrs.

Son arrivée sur la petite plage bordée de cocotiers faillit provoquer une émeute chez les garçons de la plage, surtout quand elle se mit en maillot de bain.

Les autres femmes arboraient des maillots aux couleurs criardes qui soutenaient leurs prothèses et dévoilaient la mollesse de leur corps. Sophie arborait une santé étincelante sans artifice. À la forme de son corps vigoureux sans grossièreté, on devinait celle qui n'avait craint de s'affronter aux exercices les plus

exigeants. Son regard bleu pénétrait son interlocuteur tranquillement avec un intérêt sincère.

Les séducteurs de plage se trouvaient désarçonnés par la force tranquille qui émanait d'elle. Ils étaient habitués à des femmes qui jouaient la fragilité pour flatter leur virilité et mieux profiter d'eux.

Le premier jour de son arrivée, elle s'était arrêtée au bar pour se rafraîchir. Un geste malencontreux fit tomber un verre vers le sol. Sophie le rattrapa au vol et le reposa tranquillement sur le bar. Le geste indisposa son voisin, elle n'en eut cure. Par contre une surfeur américain assis à une table non loin de là remarqua le geste. Il vit aussi le regard de colère que lança à la jeune fille l'homme qui avait fait tomber le verre.

Surfeur professionnel, il était venu là pour s'éloigner de la presse qui le pourchassait en publiant sa photo avantageuse dès qu'il faisait quelques pas avec une demoiselle. Il s'appelait John Burlington habitant présentement en Californie. Sa plastique comblait d'aise les lectrices des journaux qui ne se privaient pas d'en montrer tous les détails.

Il avait décidé de changer d'océan pour se cacher, la poudre blanche qu'il avait achetée à des fins de revente ne s'était pas bien écoulée et il n'avait pas les moyens de la payer. Ses créanciers le recherchaient sur toute les plages de la côte Ouest pour lui apprendre à vivre. Cette petite île discrète lui convenait parfaitement pour tenter de se faire oublier un certain temps.

En quittant le bar pour aller à la plage, Sophie enregistra machinalement un jeune homme dont les

caractéristiques lui semblaient différentes de celles de tous les autres qui peuplaient l'endroit.

Pendant qu'elle arrivait à la plage, un individu s'assit à la petite table de John. Il s'adressa à lui en américain avec un fort accent français.

- Bonjour, lieutenant ! Elle est bonne ?

Sophie sursauta et se retourna vivement. Elle avait nagé deux kilomètres dans les eaux turquoise autour de l'île et se reposait sur la partie déserte de la plage. Elle laissait le soleil de cette fin d'après-midi tropicale caresser son dos nu.

L'homme se tenait entre le soleil et elle, ce qui l'empêchait d'apercevoir ses traits. Elle cligna des yeux et examina la silhouette. Ni la voix, ni la silhouette ne lui disaient rien.

L'homme continua :

- Ce n'était pas la peine que ce pauvre ministre se fende d'un aussi beau discours pour enterrer quelqu'un qui ne veut pas être dans la boîte.

- Et alors ?

Sophie eut l'intention d'une réaction violente dont elle avait le secret pour renverser la situation, mais présentement, elle était allongée sur une plage de sable avec pour tout vêtement un string qui ne prétendait même pas lui couvrir les fesses. Son adversaire éventuel avait eu soin de se mettre entre elle et le soleil. Elle était trop mal placée pour juger complètement de la situation. Elle décida de jouer l'attente.

- Que me voulez-vous ?

- Vous avez vraiment beaucoup de talents, lieutenant. On vous voit à Kolenia dont vous repartez dans une boîte en sapin, puis à la DST. Vous avez même des talents de cambrioleuse paraît-il. Beaucoup de talents, beaucoup trop.

- Ça vous gêne ?

- Moi non, personnellement; mais mes patrons sont très embêtés.

- Croyez bien que j'en suis désolée pour eux.

- Vos talents d'ouvreuse de coffre nous intéressent beaucoup.

- Ah oui ?

- Qu'avez-vous trouvé dans la maison de Bonnières ?

- Quelle maison ?

En parlant, elle avait tranquillement remis son soutien-gorge et s'était levée. Elle se déplaça de quelques pas en contournant l'homme. Le soleil couchant éclaira ses traits.

Il avait une trentaine d'années, arborait un visage grassouillet. Sophie trouva qu'il évoquait une savonnette. Elle ne savait pas quoi dans son visage exprimait une si puissante vulgarité. Comment pouvait on confier quoique ce soit à un tel homme ?

- Vous savez que c'est très impoli de se mettre entre le soleil et son interlocuteur ?

- Oh, je vous ai éblouie ? Je vous demande pardon.

- C'est ça, oui.

L'homme ressemblait à un quelconque bureaucrate habitué à commander parce qu'il est protégé par un

système. Il semblait déguisé dans sa chemise à fleur. Il portait des lunettes à grosses montures noires qui soulignaient les traits de son visage. Ses avants bras rondouillards étaient recouverts d'une peau blanchâtre et flasque. Ses mains allongées et molles soulignaient qu'il n'avait pratiquement jamais du s'en servir.

Sophie remonta ses lunettes de soleil sur ses cheveux blonds. Elle le fixa droits dans ses yeux, l'homme commença à cligner des paupières. Elle avançait en faisant onduler son corps musclé et bronzé. L'homme était peut-être armé, elle se méfiait. La fixité soudaine de son regard la renseigna sur sa perte d'attention. Elle savait qu'il était d'ores et déjà incapable de se défendre contre une agression d'où qu'elle vienne. Elle lui posa les bras autour du cou. De loin, on aurait pu croire à deux amoureux qui s'étaient isolés sur une plage déserte. Le souffle de l'homme se fit court..

- Alors, mon mignon, ton discours tu l'as trouvé tout seul ou tu l'as appris par cœur ?

- Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-il.

- Tu vois bien, dans cinq minutes, tu vas parler répondit-elle en levant un genou.

Il se plia en deux. Elle mis son bras autour de son épaule et l'entraîna sous l'ombre apaisante des cocotiers. L'homme se recroquevilla sur le sol. Elle fit un rapide tour d'horizon pour repérer un éventuel comparse. La route semblait déserte. Un petit bateau de pêcheur passait à deux cent mètres de la plage. Un éclat lumineux vint du bateau. Sophie plongea vers le sol. Les troncs des cocotiers furent déchiquetés par la

giclée de balles. Elle leva les yeux, le bateau s'éloignait au rythme de son moteur.

Les troncs avaient laissé des éclats de bois sur le sol. L'homme se tenait le bas-ventre.

- Ça vous amuse d'essayer de faire peur aux jeunes filles en vacances.

- Que s'est-il passé ? bredouilla-t-il

- Regardez autour de vous, vos copains ont abîmé ces cocotiers qui ne leur avaient rien fait.

- On a essayé de nous tuer.

- En tirant au-dessus de nos têtes ?

- À cette distance, ils nous ont ratés.

- Avec un fusil à lunette à 200 m ? Même le pire des maladroits ne raterait pas deux personnes debout. Et d'abord, qui êtes-vous ?

L'homme lui tendit ses papiers.

- Pierre Tournac, inspecteur des douanes, lut Sophie, et que fait un inspecteur des douanes déguisé en touriste sur une plage d'un paradis fiscal ?

- Il vient vous voir.

- Ah ? et les tireurs du dimanche, c'est quoi au juste.

- C'était un moyen de vérifier que j'avais à faire à la bonne personne.

- Pardon ?

- Oui, si vous êtes bien la personne que le colonel m'a décrite, ce n'est pas une salve dans les cocotiers qui vous fera perdre vos moyens.

- Et qui a imaginé ce moyen débile de me tester ?

- C'est moi.

L'homme s'était relevé et regardait ses pieds de l'air d'un enfant pris en faute.

- Vous jouez au cow-boy ou quoi ?

- Le colonel m'a dit que vous aviez toutes les qualités pour réussir les missions les plus difficiles ; il avait l'air tellement enthousiaste à votre sujet que je n'y ai pas cru.

- Mais vous vous rendez compte que vous auriez pu blesser quelqu'un. Ces abrutis auraient touché une noix de coco, vous auriez déjà le crâne ouvert en deux.

- Je n'y avais pas pensé ...

- C'est un peu tard. Et les gugusses flingueurs, d'où ils sortent ?

- C'est des pêcheurs que j'ai payés pour tirer en l'air pour faire une farce à ma petite amie.

- Regarde-toi mon pauvre vieux, tu crois que ça tient debout une fille comme moi avec toi ?

- Plus je vous regarde, non.

Les grosses lunettes de l'inspecteur des douanes s'embrumèrent. Elle le voyait plutôt en train de siroter le pastis devant sa tente dans le camping trois étoiles de Mémèreville-les-flots que d'emmener sa belle aux Carāi bes.

- Bon, résumons-nous. Celui que t'appelle le colonel t'a dit que je pourrais t'aider.

- C'est cela.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de discours de ministre ?

- Je ne sais pas, c'est le colonel qui m'a dit de vous dire ça. Il paraît que c'est un code entre vous.

- Si on veut, oui.

Sophie se disait qu'il devait se passer des choses réellement graves pour qu'on lui envoie un tel abruti. Ou alors, c'est une comédie qu'il jouait ; mais, il la jouait très bien.

Elle le regarda. Il n'était pas gros, seulement mou. Elle se dit que sa femme ne devait pas le serrer trop fort dans ses bras de peur de lui faire mal. Il n'était pas grand, pas petit, son regard était terne, sans flamme, ni intelligence. Bref, le parfait agent secret. La blague des pêcheurs quoique stupide lui permettait de compléter son personnage.

- Et pourquoi, t'as besoin de moi ?

- Je suis réellement inspecteur des douanes. Habituellement, je ne vais jamais sur le terrain. Je me contente de surveiller l'activité financière des personnes et des sociétés que nous soupçonnons de blanchiment de l'argent ou d'activité mafieuse.

- C'est du travail de police financière, en quoi suis-je concernée ?

- Dernièrement, en suivant les traces de virements de fonds que nous traquons, je me suis aperçu que les fonds passaient régulièrement dans des établissements où j'avais détecté la présence de comptes aux noms de hauts fonctionnaires des douanes.

- Tu en as parlé à ton chef ?

- Non, vous pensez bien. D'ailleurs, je crois qu'il ne m'aime pas.

- Qu'est-ce qui te fait croire ça ?
 - Un jour, je lui ai apporté un dossier qui aurait permis d'arrêter quelques trafiquants. Il l'a regardé, a levé la tête et a dit « C'est bien Tournac, c'est bien ».
 - Et après ?
 - Je n'ai plus jamais entendu parler du dossier.
 - C'est tout ?
 - Non, le matin, le clavier de mon PC au bureau n'est pas toujours à la même place que la veille.
 - Comment peux tu en être sûr ?
 - Tous les soirs, je passe une demi-heure à ranger mes papiers au coffre, et je mets mon clavier toujours au même endroit, ainsi que la souris bien rangée à gauche du clavier.
 - Pourquoi à gauche ?
 - Je suis gaucher... Eh bien, le matin, j'ai retrouvé la souris à droite.
 - Ton histoire m'a l'air intéressante.
 - Vous voulez bien m'aider ? hasarda-t-il en bredouillant.
- Sophie lui sourit, il essaya d'en faire autant en levant la tête pour rencontrer son regard. Si le colonel le lui avait envoyé, il devait y avoir une raison.
- Oui, mais pour l'instant, nous allons avoir à disparaître rapidement.
 - Pourquoi ? demanda-t-il inquiet
 - Parce que tous les pêcheurs du coin doivent être en train de parler de l'amoureux qui essaie de séduire sa

petite amie à coup de rafales de fusil d'assaut. Tu as été suivi ?

- Dans les îles, non.

- Pourquoi, dans les îles ?

- Parce qu'une voiture à suivi mon taxi jusqu'à Roissy.

- Ils savent donc à l'heure actuelle exactement où nous sommes, nous n'avons pas une minute à perdre. Viens.

Elle lui prit le bras, et se dirigea vers l'hôtel en le traînant derrière elle.

- Mais, où-où on va ? bredouilla-t-il

- On fout le camp !

Ils atteignirent la réception, où elle demanda la clé de sa chambre en traînant derrière elle, un inspecteur des douanes de plus en plus éberlué. Le réceptionniste lui adressa un sourire complice en montrant toutes ses dents blanches. Une fois dans sa chambre au rez-de-chaussée, elle enfila par-dessus son string un débardeur, et un jean, empila ce qui lui tomba sous la main dans un sac à dos qui lui servait de bagage, récupéra son portefeuille qu'elle avait caché dans l'arrivée de la climatisation, empoigna Tournac et sortit par la fenêtre en le traînant toujours derrière elle. Elle s'arrêta tout d'un coup, dans un grand crissement de pneus, une grosse Cadillac pénétrait dans le parking de l'hôtel.

- Ils sont déjà là, souffla-t-elle

- Qui ça « ils » ?

- C'est ce qu'on va savoir.

- Faudrait pas mieux se sauver ?

- Ce n'est pas pour ça que le colonel t'a envoyé à moi.
- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?
- Toi, tu restes là, tu ne te fais pas voir, je viendrais te chercher.
- Et vous, vous n'avez même pas d'arme.
- Pas besoin.

Elle se faufila le long du mur et se dissimula dans un buisson de bougainvilliers. Une grosse limousine américaine était garée devant la fenêtre, ses vitres teintées réfléchissaient tout ce qui se passait dans la chambre qu'ils venaient de quitter. La porte s'ouvrit doucement, elle vit d'abord passer un silencieux, suivit d'un costaud qui fit signe à un deuxième costaud. Voyant que la chambre était déserte, ils cachèrent leurs armes dans des sacs de sport et se mirent à fouiller méthodiquement la chambre. Ils se séparèrent en se tournant le dos et s'absorbèrent dans la fouille méthodique des lieux. Sophie retira ses baskets, et se retrouva pieds nus. Elle pénétra silencieusement dans la chambre et frappa la premier d'un coup sec sur la pointe de l'occiput. Il s'effondra sans bruit. Elle l'accompagna jusqu'au sol. L'autre se retourna pour s'adresser à son compagnon et ne vit pas arriver le coup au plexus qui le cloua au mur.

- Tu peux entrer, Tournac, c'est terminé.
- Déjà ?
- Ce n'était pas bien difficile, il n'étaient que deux et un peu faiblards.
- Un peu faiblards ? s'esclaffa Tournac en découvrant les deux tas de muscles affalés sur le sol.

Il devait se demander quel genre d'homme pouvait séduire une telle femme.

- Ferme la fenêtre et tire les rideaux, on va les interroger.

- Les interroger ?

Elles les attacha tous les deux avec leurs ceintures, leurs pieds étant entravés par leur pantalon baissés sur leur cheville.

- Mais pourquoi, vous faites ça ?

- Ils sont pas mignons comme ça ?

- Ils sont ridicules, oui.

- Tu vas voir. Allez, on se réveille, mon gros, continua-t-elle en tapotant les joues du premier.

Il ouvrit les yeux, la regarda d'un air effaré, chercha à bouger et constata l'état de son pantalon. Sophie le retourna et trouva dans ses poches un couteau à cran d'arrêt.

- Que comptez-vous faire avec cette chose ? demanda Tournac

- Mon travail, dit-elle froidement en le regardant de ses yeux bleu clair. Ce disant, elle fit jaillir la lame.

L'homme marmonna en italien.

- Tiens donc, ce beau brun serait un latin-lover. Tu as un nom, beau brun ? continua-t-elle en italien tout en promenant nonchalamment la pointe du couteau sur la peau de son bas-ventre.

- Va te faire foutre, putain !

- Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Tournac

- Je crois avoir compris qu'il m'attribue une profession qu'en tant que femme je réproouve, et de plus, il m'enjoint d'aller l'exercer. J'ajouterais même qu'il est carrément grossier. Tout en parlant, elle appuya la pointe du couteau sur la peau à l'endroit où on voyait battre le cœur. Elle pénétra légèrement, une goutte de sang perla.

- Mais qu'est ce que vous faites ?

- Je viens de te le dire, mon travail ! répondit Sophie en enfonçant le couteau progressivement, la lame était poussée par les battements du cœur. On avait presque l'impression que la lame y était plantée.

L'inspecteur des douanes de première classe Pierre Tournac se précipita vers les toilettes. En même temps, un flot de parole jaillit de la bouche de l'homme couché au sol. Sophie lui répondit doucement, on entendit un léger choc, et l'homme s'arrêta de parler. Pierre entendit Sophie établir le même genre de dialogue avec l'autre homme ; il entendit un gémissement et quelques jurons et un autre flot de paroles. En revenant dans la chambre, il demanda :

- Mais qu'est-ce que vous leur avez fait ?

- Si ça t'intéresse, il fallait rester là.

- Non pas tellement en fait, en fait, vous me faites un peu peur.

- Ah, bon ? Pourquoi ? je ne suis pas méchante pourtant.

- Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

- Leurs noms, leurs adresses, le nom de leur padrone.

- Leur padrone ?

- Oui, je ne t'avais pas dit. Ils sont membres de la mafia de New-York.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- On y va.

- Où ça ?

- À New-York !

- Et eux ?

- Eux, on les emmène promener, tu ne crois pas qu'ils ont besoin d'air ?

Pierre la regarda d'un air ahuri.

- Va plutôt chercher leur voiture, et amène là devant la fenêtre.

Il partit, comme un somnambule, les clés de la Cadillac à la main. Il était l'heure de la sieste, et le jardin de l'hôtel était désert. Quand il se gara devant la chambre, Sophie sortait en courant par la porte-fenêtre tout en portant l'un des hommes sur ses épaules. Elle ouvrit le coffre et y balança l'homme. Pierre ne s'étonna plus quand il vit Sophie de retour dans la chambre, soulever l'autre comme un sac de charbon et le charger dans le coffre de la Cadillac de la même manière que le premier.

- Monte, dit-elle en se mettant à la place du conducteur.

Lorsqu'ils sortirent du parking de l'hôtel, un policier arrêta une circulation imaginaire pour permettre à l'imposante voiture de prendre sans risque la direction de la montagne. Sophie lui adressa un signe de la main avec son plus charmant sourire.

Ils arrivèrent bientôt en haut d'une falaise à un parking désert permettait d'observer le panorama magnifique de la mer des Caraïbes.

- Descends

Il obéit. Elle ouvrit le coffre, retira les deux hommes du coffre et les sangla à leur places avec leur ceinture de sécurité. Elle glissa leurs armes dans leur pantalon, ainsi que leur couteaux à cran d'arrêt dans leur poche. Elle mit le levier de la boîte automatique vers D et desserra le frein à main.

- Allez, pousse.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il mit ses mains sur le coffre, et la lourde voiture s'ébranla vers le vide.

- Tu viens ? on part en voyage.

- Vous ne regardez pas ?

- Pourquoi faire ? J'ai escaladé cette falaise hier, elle est parfaitement à pic et plonge dans la mer sur cent mètres de fond.

- Pourquoi, les portes ouvertes ?

- Pour que les requins les bouffent.

Ils marchèrent en silence.

- Vous êtes monstrueuse.

- Pourquoi ? Ils étaient venus pour nous tuer.

- Ce n'est pas une raison pour se mettre à leur niveau.

- C'est l'excuse de tous les ringards.

- Et si je veux être un ringard ? pleurnicha-t-il

- Ecoute mon bonhomme, tu t'attaques à beaucoup trop gros pour toi. Pour ça, il faut de l'estomac, et apparemment le tien est plutôt mou.

- Je ne suis pas gros !

- T'es pas gros, t'es mou.

- Pourquoi les avoir tués ?

- Parce qu'ils ont ton signalement exact, ce qu'ils n'avaient pas avant, et en plus ils avaient le mien.

- Et qu'est-ce que ça fait, c'est à moi qu'ils en veulent.

- Tu crois qu'ils laissent de témoins ? Tu sais comment on les appelle dans la mafia, ces gars là ?

- Non...

- Des nettoyeurs, ils ne laissent rien derrière eux. Bref, tu m'as mis dedans.

- Je, je suis désolé.

- Ça me fait une belle jambe.

- J'ai gâché vos vacances.

- Disons que tu y as mis un peu d'animation.

- Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

- On va disparaître. Le temps qu'ils en envoient d'autres, nous serons loin.

- Où on va ?

- À ton avis ?

- Non !

- Si !

* * *

Deux voyageurs descendaient d'un charter de touristes en provenance des Caraïbes. Ils arboraient la mine satisfaite et amoureuse de deux jeunes gens en voyage de noces. Elle, brune, grande et déjà replète regardait tendrement son mari. Lui, semblait déjà entre deux âges, le visage se recouvrait déjà d'embonpoint. On pouvait déjà deviner la transformation inéluctable de son visage après quelques années de mariage.

Autant, elle avait l'air sûr d'elle, lui, par contre, semblait hésiter à chaque pas.

Elle les dirigeât vers la station de taxi. Elle donna l'adresse d'un hôtel à New York dans le quartier connu sous le nom de « Little Italy ». Pendant le trajet, ils se tassaient en se tenant par la main, observant les rues new-yorkaises qui défilaient le long des rues.

Il s'arrêta devant une épicerie italienne, débordante de charcuteries et de bouteilles de vin. L'entrée de l'hôtel était coincée entre deux magasins. Les deux amoureux sortirent rapidement du taxi et s'y engouffrèrent.

Un réceptionniste en tricot de corps leur donna une chambre au premier en leur demandant de payer d'avance.

Une fois dans la chambre, la jeune femme ferma la porte au verrou.

- Enfin, est-ce que vous allez m'expliquer ?
- Que veux-tu savoir ?
- D'abord d'où nous viennent ces papiers de citoyens suisses : M et Mme Pierre Taran ?
- Tu sais très bien que cela ne te regarde pas.

- Et qu'est-ce qu'on fait là d'abord ?
- Les deux méchants venaient de la maison d'en face.
- Mais qu'est-ce qu'on fait ici ?
- On avait le choix, servir de cible jusqu'à la fin de tes jours, ce qui risquait d'être assez court ou ...
- Ou quoi ?
- Rechercher dans quoi tu es tombé ?
- Dans quoi je suis tombé ?
- Oui, ton enquête au ministère, souviens toi. Tu as certainement trouvé des choses que tu ne devais pas voir.
- On tue pour ça ?
- Pour beaucoup moins que ça. En fait, la seule chose que tu aies faite d'intelligent a été d'appeler mon patron depuis une cabine téléphonique.
- Depuis, j'ai l'impression que je vis dans un film.
- La différence avec la réalité, c'est qu'au cinéma tu crois que tu comprends tout.
- Ça ne me dit pas ce que nous faisons ici.
- Les deux méchants comme je t'ai dit viennent de ce quartier.
- Vous en êtes sûre ?
- Absolument, c'est l'adresse qu'ils m'ont donnée. Regarde, tu ne trouves pas que ces voitures sont un peu riches pour ce quartier ?
- Peut-être.

Ils s'étaient approchés de la fenêtre, l'homme frôla la jeune femme. Les autres voitures garées là étaient de

petite taille et âgées. Ces deux-là étaient rutilantes avec les vitres arrières teintées. La jeune femme eut son regard attiré par un autre véhicule un peu plus loin dans la rue. Il n'avait rien de particulier, son style cadrait parfaitement avec l'ambiance. Dans la pénombre intérieure, elle distingua deux mains d'homme tenant des gobelets de soda. Elle ne dit rien à son compagnon.

- Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

- On va utiliser, le petit magnétophone que j'ai acheté au duty-free de l'aéroport. Regarde.

Elle fouilla dans son sac et en retira l'objet. On entendit sa voix qui appelait son mari à venir au lit, bientôt la pièce fut emplie des sons caractéristiques du plaisir. Il se demanda un instant si elle était réellement aussi bruyante dans l'amour, tout en se demandant ce qu'il faudrait qu'il fasse pour le savoir.

- Cette comédie est-elle vraiment nécessaire ?

- Qui sommes-nous pour eux ?

- Des jeunes mariés.

- Et que font de jeunes mariés ?

- Evidemment. Mais c'est un peu gênant.

- C'est le contraire qui l'eut été. De quoi crois-tu que vit le citoyen d'en face ?

- Je ne sais pas, il travaille, je suppose.

- Ah, oui ? Et de quel travail ? En effet, ce Monsieur Grapello est le petit caïd de l'endroit. C'est à dire qu'une bonne partie des habitants du quartier sont ses obligés, et lui payent éventuellement tribut.

- Oh, vous croyez ?

- T'es naï f ou quoi ? Tiens, regarde par la fenêtre.

Le propriétaire de l'hôtel qui leur avait donné la clé de la chambre traversait la rue, et pénétra rapidement dans la maison d'en face.

- Oui, et alors ?

- Il a du écouter au travers de la porte ou du mur, et il va raconter au padrone que deux jeunes français viennent d'arriver dans son hôtel et n'ont rien eu de plus pressé à faire que de s'envoyer en l'air. Même dans la mafia, on est romantique. Dis-toi, bien que le padrone se demande pour quelle raison, nous venons passer notre lune de miel à Little Italy.

Elle sortit une paire de jumelles de sa poche et les braqua sur la fenêtre en face.

- Tiens, regarde !

Il vit l'hôtelier qui baisait la main d'un homme relativement âgé avec les marques d'un profond respect.

- Tu ferais ça à ton voisin d'en face ?

- Mais qu'est-ce qu'il lui fait ?

- L'entretien est terminé, il lui baise les doigts comme autrefois on baisait la main à son seigneur.

- C'est fou, mais qu'est-ce que nous avons à faire avec ces gens-là ?

- Ce sont eux qui ont voulu te tuer.

La cassette se termina avec un râle profond. Elle la rangea dans le sac et défit le lit qu'elle transforma en champ de bataille après la défaite.

- Bon, après l'amour, moi j'ai faim. On va s'acheter quelque chose à grignoter au magasin d'en face et aller se promener. N'oublie pas que tu es suisse.

- Pourquoi ?

- Parce que nous allons probablement rencontrer le padrone.

- Mais, il va nous reconnaître !

- Il ne nous a probablement jamais vus, même pas en photo.

- C'est dangereux, tout de même !

- Pas plus que de se promener dans une île des Caraïbes avec des tueurs aux fesses !

Ils descendirent dans la rue, s'arrêtèrent au magasin et repartirent avec un paquet de fruits qu'ils croquaient en s'éloignant bras dessus, bras dessous. Ils atteignaient le coin de la rue, lorsque qu'une grosse voiture noire s'arrêta devant eux. Un jeune homme au costume très strict s'adressa à eux en maintenant la portière ouverte.

- M Grapello veut vous voir.

- Ah, bon, qui c'est ? demanda Pierre Taran.

- C'est le propriétaire de la maison en face votre hôtel. Montez, je vous en prie.

Arborant, un air surpris, il s'installèrent au fond de l'immense banquette, tandis que le jeune homme prenait place sur le strapontin. Le chauffeur fit le tour du pâté de maisons et s'arrêta devant le porche de M Grapello. Escortés par le jeune homme, ils montèrent les marches et furent introduits dans un salon aux proportions imposantes.

Un homme rondouillard aux sourcils fournis se précipita vers eux.

- Oh, comme je suis heureux de vous voir, les jeunes mariés de Little Italy !

- Vous êtes trop bon, Monsieur Grapello, je présume ?

- Lui-même, asseyez-vous, je vous en prie, prenez place. Là, sur le canapé, prêt du guéridon, vous serez bien. Margarita apporte nous une bouteille de Spumante.

L'accueil du vieil homme faisait plaisir à voir, on aurait dit qu'ils avaient fait tout ce chemin pour rencontrer un vieil oncle d'Amérique. Pendant qu'il s'affairait à déboucher la bouteille de vin pétillant, Mme Taran se pencha pour ajuster ses lacets de basket. Ce faisant, elle profita de l'inattention de son interlocuteur, pour passer la main sous le pied du guéridon. Un plop sonore lui fit lever la tête.

- Là, j'y suis arrivé. Vous savez, continua-t-il en les servant, la nouvelle de votre arrivée à fait très vite le tour du quartier. C'est mon ami, l'hôtelier qui m'a prévenu, qu'il avait deux jeunes mariés dans son hôtel. Vous savez, les italiens aiment beaucoup les français...

- Nous sommes suisses, l'interrompit Pierre.

Il part un peu décontenancé, et continua sa péroraison

- Ah, oui ? ça ne fait rien. Nous aimons beaucoup aussi les suisses, naturellement. Vous avez l'air tellement sympathique, tellement...

Il se perdait dans le fil de son discours. Sophie décida de se porter à son secours.

- En fait, nous sommes en voyage de noces. Et nous avons décidé de venir passer quelques jours à New York avant de rentrer à Genève.

- Mais qu'est-ce qui vous attire à Little Italy ?

- Je suis italienne par ma mère, elle était de Palerme.

- Ah oui ? Dans quel quartier habite-t-elle ?

- En fait, je l'ai très peu connue, elle est morte quand j'avais deux ans.

- Je suis désolé. Et c'est pour ça, que vous cela que vous venez par ici, eh ? Une sorte de retour aux sources ?

- Oui, et aussi nous avons dépensé tout notre argent aux Caraïbes, alors nous ne pouvons pas aller dans les grands hôtels. Et puis, par ici, c'est tellement sympathique, conclut-elle avec un grand sourire.

L'entretien se terminait. Sophie le remercia pour sa gentillesse et ils se glissèrent poursuivis par la profusion d'offres de service du vieil homme.

- Passez dîner un soir !

- Certainement, nous n'y manquerons pas.

Une fois sur le trottoir, Sophie se pencha amoureusement vers Pierre :

- Chéri, j'ai envie d'écouter de la musique en faisant le tour du quartier avec toi.

Elle sortit un Walkman de sa poche et le mit en marche. La voix du padrone résonna immédiatement dans ses oreilles. Ce n'était plus celle d'un vieil homme obligeant qui s'emmêle dans sa gentillesse. Il parlait avec l'autorité d'un chef sûr de sa légitimité.

- Marco, appelle notre ami aux douanes de l'aéroport pour vérifier leur passeport.

- Bien, padrone.

Elle entendit la voix de quelqu'un qui téléphonait. Quelques instants plus tard, la voix de Marco répondit.

- Ils ont un visa parfaitement en règle établi par le consulat américain de Genève. Il y a un mois, probablement avant leur départ en voyage de noces.

Sophie entendit un téléphone sonner, puis la voix du padrone.

- Oui, Tonio. Non, je n'ai toujours pas de nouvelles. J'avais envoyé deux de mes représentants de commerce dans les Caraïbes, ils n'ont toujours pas donné de signe de vie depuis deux jours. Le client m'avait pourtant assuré qu'il était d'accord. Je commence à m'inquiéter.

Sophie se tourna vers Pierre et l'embrassa, ce faisant elle lui glissa dans l'oreille :

- Bingo, ce sont bien eux, leur client vient de les appeler.

La voix du padrone reprit bientôt :

- D'accord, tu as raison, Tonio. Je vais en envoyer deux autres, ne serait ce que pour savoir ce qui est arrivé à mes deux garçons.

En prenant Pierre dans ses bras, elle avait pu jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. L'homme qui les avait rattrapés pour les présenter au padrone s'effaça brutalement derrière un étal de fruits et légumes. Pierre sentit sa légère tension.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

- On disparaît, répondit-elle avec un sourire qui lui éclaira le visage. Mais, pour tout de suite nous avons un petit problème à régler.

- Quel problème ?

- Il est actuellement derrière une pile d'oranges, mesure 1m90, est brun, musclé, assez joli garçon.

- Tu vas le tuer ?

- Pourquoi faire ? Tous les italo-américains de New-York peuvent se cacher derrière des cargaisons d'oranges, si ça leur chante. On ne va pas les tuer pour ça. Je ne suis pas si méchante.

- Alors qu'allons nous faire ?

- Mon cher mari, je t'emmène visiter le métro de New-York. Tu connais ?

- Oui.

- C'est le cauchemar des filocieurs, je suis sûr que celui-là est à peu près seul. Ecoute-moi, on va vérifier qu'il n'y en a pas d'autres.

- Comment, on fait ?

- On traverse la rue et sur le bord du trottoir tu me prends dans tes bras dans un brusque accès de tendresse.

- Et alors ?

- Si le garçon se trouve debout comme un nigaud en train d'attendre pour traverser, c'est qu'il est seul.

Ils traversèrent la rue, depuis le milieu du passage clouté, ils purent apercevoir sa silhouette qui se dessinait dans une immense vitrine.

- Ce n'est plus la peine de m'embrasser.

- Dommage, soupira Pierre.

Cent mètres plus loin, il descendirent dans une bouche de métro. Sur le quai au milieu de la foule, ils se mirent sous la pancarte lumineuse qui indiquait les différentes destinations. Ils se firent face, Sophie repéra leur suiveur du coin de l'œil. Soudain, elle tendit la main vers la pancarte, pendant qu'un train se préparait à repartir. Ils se prirent la main et sautèrent dans le wagon en riant. Le grand brun les suivit du regard l'air effaré.

Ils changèrent deux fois et ressortirent enfin à l'air libre. Le quartier était plein de magasins garnis de vitrines toutes plus réfléchissantes les unes que les autres.

- Nous avons disparus ?

- Presque.

- Et maintenant ?

- Et maintenant, on fait du lèche-vitrines.

Pendant une petite heure, ils admirèrent les vitrines des boutiques de luxe de Broadway. Ils se montraient les marchandises du doigt, en fait tel ou tel suiveur éventuel. À chaque fois, l'individu considéré passait son chemin, ou montait tout simplement dans un taxi.

- Pourquoi, tu m'as emmené à Broadway ?

- Parce que j'y ai passé mes examens de filoché et que je connais le quartier comme ma poche.

- Tes examens de filoché ?

- Ce que nous sommes en train de faire, ça s'apprend figure toi. Cela s'appelle déjouer une filature éventuelle.

- Ah ?, et maintenant ?
- On va au cinéma.
- Mais, je ne comprends pas assez bien l'anglais.
- Suis moi !

Ils prirent des billets à la caisse d'un cinéma et choisirent un film qui était déjà commencé. Une fois dans l'obscurité, il s'assirent près de l'allée. Une heure après, personne n'était entré dans la salle. Ils se levèrent et se dirigèrent vers la sortie de secours. Ils se retrouvèrent dans une petite ruelle, où une voiture les attendait. Sophie poussa son compagnon dedans sans un mot. Le chauffeur démarra et rejoignit la circulation. Un peu plus loin, un autre véhicule se fonda également dans la circulation. Sophie jeta un regard étonné derrière elle.

- Bienvenue en Amérique, mon Lieutenant.
- Merci.

- Ne vous inquiétez pas, la voiture qui nous suit est un véhicule de couverture. Si quelqu'un vous a malgré tout retrouvé, il aura un accident. À part ça, le colonel vous attend.

Les lumières de la ville s'éloignaient au fur et à mesure qu'ils se dirigeaient vers les banlieues chics du Connecticut. Ils pénétrèrent bientôt dans une propriété entourée de grilles. Les grilles se fermèrent automatiquement derrière eux. Au bout d'une centaine de mètres sous les frondaisons, une vaste villa apparut, Sophie retint son souffle. Le garage s'ouvrit et se referma automatiquement, engloutissant la voiture.

Pierre ne comprit pas pourquoi Sophie avait l'air si tendue. Délaissant le chauffeur, elle se dirigea vers le salon comme si elle était chez elle.

- Bonjour, Lieutenant

- Mes respects, mon Colonel.

- Asseyez- vous, mon cher Tournac. Aimez-vous Little Italy ?

- Mon colonel, reprit Sophie, dans quelques heures, ils seront à notre recherche en sachant que nous sommes à New-York.

- Je vois que vous avez du nouveau.

Elle lui tendit le Walkman, le colonel en extrait la bande et l'inséra dans un lecteur qui afficha aussitôt la date et l'heure de l'enregistrement. On entendit la voix du padrone qui s'élevait dans la pièce. Pendant que tous écoutaient, un nouvel arrivant et s'assit discrètement. Sophie demanda :

- Qui est ce Tonio ?

- Tony Marcello, qui nous intéresse beaucoup.

- Ah, oui, Lieutenant j'ai oublié de vous présenter l'agent spécial John Smith qui nous aide de sa connaissance du milieu américain. Nous lui sommes très reconnaissants de son aide.

- Vous nous aidez beaucoup également beaucoup, dernièrement, vous nous avez aidés à démanteler de main de maître un réseau de trafiquants qui profitaient de la guerre en Transsylvénie

Sophie se dit que l'on serait bien en peine de retrouver l'agent spécial John Smith sur les fiches de paye du

FBI, pas plus que l'on ne pourrait la trouver dans les rangs de l'armée française. Elle coupa court aux congratulations.

- Et en quoi ce monsieur vous intéresse-t-il ?

- Il n'a aucune fortune ni emploi connu, vit sur un grand pied, possède plusieurs comptes en banque dans des paradis fiscaux qui se remplissent et se vide régulièrement.

- C'est un blanchisseur d'argent votre Tony.

- Pas seulement, sinon, nous ne travaillerions pas ensemble sur ce dossier. Certains paiements semblent venir régulièrement de votre pays.

Pierre Tournac s'éclaircit la gorge.

- Le nom de Tony Marcello est connu de nos services.

- Comment vous l'avez repéré ?

- Je n'ai pas mes dossiers ici, mais il me semble que la douane de Roissy l'a vu assez souvent. Il voyage en Concorde.

- Ce n'est pas un crime.

- Non, vu la capacité de l'avion, il n'y a pas beaucoup de monde qui le fasse. Quand on voit la même personne trois fois dans la semaine, pendant qu'un scandale financier se profile à l'horizon, on ne peut s'empêcher de se poser des questions. Mais si j'avais mes fichiers, je suis sûr que j'ai vu ce nom-là quelque part. Je n'ai pas encore pu l'associer à quoi que ce soit dans ce puzzle.

- Mais vous les avez, Monsieur Tournac. Ils sont derrière vous. Je suppose que vous savez vous servir de cet engin.

- Bien sûr, mais...bredouilla Pierre en contemplant un micro-ordinateur posé sur une table derrière lui.

- Lorsque vous vous êtes enfuis de France, un réparateur s'est présenté à votre service et à changé votre disque dur. Nous nous inquiétions non seulement pour votre vie, mais également pour votre travail. C'est pour cela que nous avons tenu à vous récupérer le plus discrètement possible.

- Il n'y avait pas plus simple ?

- Si on vous avait mis tout simplement sous protection policière à Paris, un ordre serait arrivé de nulle part de ne plus vous protéger et vous seriez mort. Votre enquête n'aurait tout simplement jamais eu lieu.

- Mais, vous avez tout remis ! s'étonna Pierre en allumant l'ordinateur.

- Je crois que vous avez envie de retrouver vos fichiers et de vous reposer ensuite. Nous allons nous retirer dans la pièce à côté, quand vous le désirerez, vous serez conduit dans votre chambre à l'étage. Vous êtes en sécurité dans cette maison.

Sophie et le colonel se retrouvèrent seul dans le salon pendant que l'agent du FBI rentrait chez lui.

- Où, sommes nous mon colonel ?

- Chez vous, Lieutenant.

- Chez, moi ?

- Ou plutôt, chez votre arrière-grand-père. C'était effectivement sa résidence new-yorkaise lorsqu'il travaillait chez IBC.

Sophie s'installa devant l'ordinateur de Pierre. Le tableau qu'il leur avait montré s'affichait toujours. Dans les centaines de lignes de chaque tableau stocké sur le disque dur s'alignaient les traces de milliers de versements supérieurs à un million de dollars que les enquêteurs de la direction des douanes avaient estimé correspondre à autre chose que le trafic financier normal pour une place comme Paris. Parmi toutes ces enquêtes de routine, dont la plupart ne sortaient pas des sombres locaux de la DGDDI.

Un jour un inspecteur avait classé ces données dans un certain ordre, ce qui avait commencé à leur donner un sens. L'ennui, c'est qu'il ne se doutait pas que sa cible se trouvait dans ce même fichier dont il n'avait pas fini l'étude. Il ne se doutait pas non plus que son chef devait avoir une très grande estime pour ses qualités professionnelles puisqu'il l'avait tout de suite trouvé dangereux pour sa sécurité, l'avait fait suivre, mais si maladroitement que Pierre s'en était aperçu. Ce n'était pas un homme d'action, loin s'en fallait. Sophie était finalement heureuse de l'avoir remis en sécurité aux mains du colonel, mais essayer de deviner ce qu'un bureaucrate de la douane avait éventuellement trouvé dans des fichiers immenses ne l'emballait pas autrement. Et si finalement, il s'était contenté de passer à côté de quelque chose qui ne le regardait pas, quelque chose de suffisamment grand pour justifier son assassinat. Et même, son assassinat d'urgence. Envoyer deux petits voyous de Little Italy assassiner quelqu'un aux Caraïbes prouvait l'affolement de la cible. Ce genre d'individus la plupart du temps n'offraient comme intérêt que d'être totalement dépourvus de sens

humain. Ils tuaient comme d'autres s'allumaient une cigarette. Malheureusement, ils laissaient une signature derrière eux qui permettait de les retrouver à n'importe qui d'autre qu'un juge d'instruction.

Sophie décida qu'elle n'avait que peu de temps. La clé de l'efficacité de son service tenait dans le fait qu'il disposait de moyens longtemps mûris parfois pendant des dizaines d'années et qui se mobilisaient avec une violence extrême pendant un court instant. S'ils s'étaient découverts au point d'agiter tous les flics de New-York, ils devaient avoir très peur. Et comme, ils n'avaient pas la moindre idée d'où avaient pu se trouver Pierre et elle, ils cherchaient de plus belle.

Il y avait environ une semaine que Pierre était avec elle. Et il avait remis son rapport une semaine avant. Donc, il fallait rechercher ce qui s'était passé entre deux semaines et un mois avant. L'ordinateur à côté du sien possédait une connexion rapide sur Internet.

On était le premier juin, en comptant le temps pour que les données arrivent dans les ordinateurs de Pierre et qu'il prenne le temps de les analyser, il lui fallait regarder fin avril. Elle mit en regard, les gros titres de presse de cette période là et le fichier de Pierre où les données étaient classées autour du nom de Tony Marcello et des dates entre le quinze avril et le trente et un.

Elle comparait le contenu des deux écrans, mais rien ne se produisait. Entre des colonnes de chiffres sans autres significations que d'être tous libellés en dollars et la liste habituelle des catastrophes qui arrivaient en permanence sur la planète, il n'y avait aucune relation.

Sophie se prit la tête à deux mains, elle s'y prenait vraiment mal. C'était certainement sous ses yeux.

En désespoir de cause, elle reprit le fichier d'où Pierre avait sorti toutes ses données comme par enchantement. Elle s'aperçut qu'elles ne concernaient pas uniquement la place de Paris. C'était uniquement une énorme base de données concernant l'ensemble des transferts financiers des divers pays d'Europe vers les Etats-Unis ainsi que vers divers paradis fiscaux. Ces transferts excluaient les transferts de banque à banque et ne concernaient que les transferts entre les entreprises et/ou les particuliers.

En se tournant vers la revue de presse électronique, elle sélectionna la rubrique finance et actualité économique. Les têtes de chapitre de la deuxième quinzaine d'avril apparurent. Pêle-mêle, elle trouva une réunion du FMI, un nouveau prêt à la Russie, l'annonce d'un moratoire sur les prêts à des pays insolubles d'Amérique du Sud, une réunion de la Banque Mondiale, une réunion du conseil de la F.E.D. qui annonçait à qui voulait l'entendre qu'elle allait augmenter ses taux, un réunion de celui de la Deutsche Bank qui augmentait les siens, celle de la Banque de France qui les baissait, l'annonce de l'interdiction par la commission européenne faite à une société française d'acheter une société canadienne et peu de temps plus tard, l'achat effectué par une société anglaise de cette même société canadienne.

Sophie se dit que tout ceci devait faire partie de la vie normale des affaires, et qu'à ce stade de son enquête, elle se noierait dans cette marée de chiffres. D'autant plus que si Pierre était parfaitement entraîné à ce genre

d'exercice mais nul en combat rapproché, elle-même ne se sentait pas très efficace. Il avait été courageux, donc...

Elle demanda à l'ordinateur de lui faire un graphique affichant en ordonnées les montants financiers échangés par rapport aux dates. Elle imprima le résultat. Elle se mit en devoir de pointer les dates par rapport à l'actualité financière. Comme une écolière appliquée, elle griffonna FMI, BMI, FED, DB, BdF, Russie. Son papier noircissait, à croire que les financiers du monde entier ne faisaient que de se rencontrer dans tous les pays du monde. Sophie n'y voyait plus rien.

Elle réimprima le graphique. Cette fois, elle ne marqua que les événements en liaison avec les pays en difficultés, tiers-monde, sud-est asiatique, Russie.

Le premier événement dans la liste de sa revue de presse correspondait à l'octroi d'un prêt par le FMI à une république bananière d'un prêt de deux milliards de dollars destiné à renflouer son industrie manufacturière. Sophie retint son souffle, la date correspondait à une bosse de la courbe, la bosse était un peu petite, à peu près de la taille permettant de représenter deux milliards de dollars sur le graphique. Il y avait d'autres bosses, mais pas autant d'événements que de bosses. Si elle continuait, elle allait noircir un nouvel exemplaire du graphique. Elle s'arrêta pensant que sa méthode n'était pas bonne. Le découragement l'envahissait.

La forme des bosses l'intrigua, En général, elles étaient composées de deux parties. La première partie de la

bosse était toujours plus petite que la seconde, la date qui y était associée précédait toujours d'un ou deux jours l'événement qui semblait commander la deuxième partie.

Pour la république bananière deux milliards de dollars avaient justement quitté la république bananière deux jours avant que le FMI ne prennent sa décision. Pour la Russie, c'était en tout dix milliards qui avaient quitté les caisses vingt-quatre heures avant la décision de la BMI.

Sophie décida d'abandonner son travail d'écriture. Elle retourna à son écran, et sélectionna toutes les premières parties des bosses. Elle en fit une extraction de la base de données qu'elle stocka dans un tableau pour pouvoir mieux le travailler.

Parmi les personnages concernés par ces opérations financières, Tony Marcello figurait en bonne place, ainsi qu'un certain nombre d'inconnus.

Elle avait entrepris de mettre une fonction sur chacun des noms quand le colonel entra.

- Vous ne venez pas dîner, Lieutenant ?

- Regardez, dit-elle sans répondre à l'invitation qui lui était faite.

Elle lui expliqua ce qu'elle avait fait. Il la regarda comme si elle cherchait à attraper des papillons sans y arriver.

- Bravo, lieutenant. Vous venez de faire un magnifique catalogue des délits d'initiés foireux de par le monde. Mais est-ce bien ce que vous cherchez ?

- Pourquoi ?

- Vous avez fait un très bon travail, lieutenant, mais ceci serait plutôt celui de la SEC ou de la COB.

- Vous croyez qu'il n'y a rien là-dedans ? demanda Sophie d'un ton désespéré.

- Pas du tout, mais il faut affiner votre recherche pour isoler nos clients.

- J'ai extrait de la base les transactions en question.

- Et alors ?

- Tony Marcello y figure en bonne place.

- Tiens donc ! On va dîner, lieutenant ?

Le dîner s'acheva rapidement. Pierre dormait toujours. Le médecin lui avait administré les quelques neurotropes nécessaires pour lui permettre de passer les prochains jours sans encombre.

Le colonel posa sa serviette sur la table et se tourna vers Sophie.

- Alors, Lieutenant, maintenant que vous voilà analyste du renseignement qu'allez vous faire ?

- Trouver de nouveaux principes d'extraction pour affiner encore notre recherche. Tony Marcello est d'après les services américains un membre de la mafia, mais nous ne savons pas le rôle qu'il joue. D'une certaine manière, il serait presque trop voyant.

- Je vous rappelle que cet homme ne s'est jamais fait prendre dans un délit ; il n'apparaît pas dans le blanchiment de l'argent sale. Les Américains ne s'intéressent à lui que parce qu'il manipule de grosses sommes.

- De telles fortunes ne restent certainement pas dans ses mains. Or la seule source d'information que nous ayons sont des traces de virements dont il est le bénéficiaire. S'il gardait tout cet argent, il pourrait acheter l'Amérique toute entière.

- C'est peut-être ce qu'il veut faire, mais ce serait un peu trop voyant. Que suggérez-vous ? Peut-on connaître l'activité de ses différents comptes ?

- C'est possible, c'est pourquoi nous attendons l'arrivée d'un analyste spécialisé sur le marché américain. N'ayez crainte, nous le contrôlons parfaitement.

Tout en parlant, ils s'étaient retrouvés dans l'entrée de la maison, où le colonel la présenta à un petit homme à la calvitie précoce.

- Lieutenant, je vous présente Alan Parker, analyste de notre section Amérique. Il sait tout ce qu'on peut savoir sur le marché américain, ses dessus et ses dessous. Il a reçu pour mission de vous aider, toute la nuit s'il le faut.

- Bonjour, Alan, on y va ?

L'homme était pourvu d'énormes lunettes derrière lesquelles on devinait un regard d'un extrême vivacité. Ses gestes étaient rapides et précis. Sophie lui résuma l'état de ses recherches et les questions qu'elle se posait.

- Si je comprends bien, vous voudriez savoir ce que ce M Tony Marcello peut bien faire de tout cet argent. Vous avez une prise téléphonique ici ?

- Branchez-vous là, c'est une ligne discrète.

- Nous allons interroger la base de donnée, notre agence a mis au point un programme qui permet de suivre l'argent dans toutes les banques sans même qu'elles s'en doutent.

- Comment est-ce possible ?

- Notre spécialiste de la sécurité nous affirme qu'elles ne sont pas aussi bien protégées qu'elles ne le croient. En fait, les fournisseurs de sécurité sont presque tous sous le contrôle de nos services.

- Et alors ? Chaque fois, qu'ils achètent le dernier des équipements de sécurité qui empêche n'importe qui de pénétrer dans leurs systèmes, en fait cet équipement possède ce que nous appelons une porte de derrière qui nous est réservée.

- Ce qui fait ?

- Ce qui fait, que nous sommes les seuls à pouvoir savoir ce qui se passe.

Sophie était pensive en regardant le petit homme exposer cet état de fait.

- Et qu'allons nous faire maintenant ? continua-t-elle en le regardant déployer son matériel.

Il avait déplié un ordinateur portable, relié à la prise téléphonique dans le mur. Il y brancha également un boîtier qu'elle n'avait jamais vu. Il comportait une fente comme pour mettre une clé de voiture et un clavier numérique. Il sortit ses clés, en choisit une qu'il enfonça et tourna comme pour mettre le contact. L'ordinateur se mit en ligne, il tapa alors à toute vitesse une série de chiffres. Il était pratiquement impossible de

suivre ses gestes. Une fenêtre de saisie apparut bientôt sur l'écran.

- Nous y voilà, vous voulez savoir ce que ce Monsieur Marcello fait de son argent pendant cette période ?

- Effectivement.

Alan tapa le nom de l'homme, ainsi que ses différentes coordonnées bancaires connues et cliqua sur la mention « où ? ». Un sablier apparut pendant un temps qui parut interminable à Sophie. Puis, un message apparut « transfert en cours », associé à un pourcentage. À la fin de la ligne, on vit bientôt le temps de transfert qui restait à passer, ainsi que la taille du fichier. Il était énorme.

- Nous en avons pour une heure, annonça-t-il.

- Expliquez moi ce qui se passe.

- La réponse que vous nous avez demandée est énorme, on peut supposer que cet homme ventile cet argent sur un nombre faramineux de comptes. Nous sommes en train de recevoir, les traces de son activité.

- Mais ce sera inexploitable !

- C'est là que nous avons du travail. L'utilisation de la machine n'est que le début.

- Cela va durer combien de temps ?

- Apparemment, cela devrait durer deux heures. Mais ne vous affolez pas, le fichier qu'il nous donne est fait d'avance pour être manipulable. On ne va pas se pencher avec un crayon feutre pour chercher un sens parmi des milliers de lignes comptables. Pendant ce temps, on pourrait peut-être se remettre sur le travail

que vous avez déjà fait, il doit avoir beaucoup plus de valeur que vous ne le croyez.

- Peut-être, mais nous avons des dizaines de noms tous américains qui ne me disent rien.

- Je peux les voir ?

Alan se pencha vers l'écran, il fit défiler les noms les uns après les autres. Il paraissait réfléchir.

- Pourquoi, vous vous êtes intéressée à Tony Marcello ?

- D'abord, parce qu'il a essayé de faire assassiner un enquêteur des douanes françaises peu après que celui-ci ait remis son rapport à son supérieur hiérarchique.

- Effectivement, ce n'est pas très gentil ?

- Non, n'est-ce pas ? Ensuite, il mène un train de vie qui ne correspond à aucune activité officielle.

- C'est toujours intéressant, mais ce n'est pas un crime.

- Sauf, si ses revenus proviennent de crimes.

- Ils ne proviennent pas forcément de crimes.

- Que voulez-vous dire ?

Le petit homme rond et si vif avait l'air de se moquer de la jeune fille. Elle était habituée à penser que si un homme s'enrichit illégalement c'est punissable par la loi et poursuivable tant que l'on trouve des preuves opposables en justice. Il lui répondit par une autre question.

- Pourquoi, croyez-vous que je fais partie de l'équipe du colonel ?

- Je ne sais pas, parce que vous êtes compétent, hasarda-t-elle.

- Des gens compétents comme moi et plus que moi, il y en a des milliers ici à New-York. Selon certains, ils gagnent honnêtement leur vie, pour d'autres, ils polluent. La plupart n'ont jamais rien à voir avec la mafia, sauf quand ils l'ont comme client. C'est le plus souvent le FBI qui les prévient, ils en sont alors complètement terrorisés. Non, Sophie, ma qualité à moi, c'est que je suis aussi tordu que nos adversaires, et peut-être même un petit peu plus.

- Oh !

- Regardez moi, Sophie. Vous êtes certainement la plus belle femme que j'ai jamais rencontrée, en plus vous avez choisi un métier dangereux et qui rend fou. Et moi, je suis petit...

- Pas tant, que ça, se précipita Sophie

- Sophie, je porte des talonnettes.

- Pardon.

- Je suis petit, bigleux, et moche Sophie, poursuivit Alan, et pour moi vous êtes inaccessible.

- Vous êtes gentil, Alan, mais vous vous méprenez sur moi.

- Sophie, je sais ce qui vous est arrivé, ces derniers jours. Vous avez tué deux assassins de la mafia d'un seul coup chacun. Ils étaient beaux ?

- Oui, comme deux paquets de viande stupide qui se prennent pour des prédateurs et qui sont infoutus de regarder derrière eux. Ils ne m'intéressent pas. Mais, pourquoi, me dites vous ça, Alan ?

- Parce que d'abord, voir le travail qu'un agent de terrain comme vous a déjà fait m'impressionne beaucoup.

- Ce n'est rien, notre formation n'est pas que physique.

- Et parce que vous m'impressionnez vous aussi, là ! éclata-t-il.

Le silence s'établit. Elle s'était habituée à la rude camaraderie de l'armée, où elle devait être plus performante que les hommes. Son premier instructeur de combat rapproché l'avait mis avec un légionnaire athlétique de cent vingt kilos, elle en avait gardé les traces pendant deux semaines. Le petit Alan venait de s'épancher, il l'attendrissait et elle cherchait comment elle pourrait lui donner la reconnaissance que la nature avait refusée à son physique. C'est lui qui rompit le silence.

- Excusez-moi reprit-il en essuyant ses lunettes avec sa cravate. Remettons nous au travail.

- Vous savez, Alan. Je suis une femme, que je sache et je puis vous dire que vous n'avez aucune raison d'être gêné par votre physique.

- Nous n'avons pas trop de temps, dépêchons, bougonna-t-il. Vous savez, ce que nous allons trouver dans le fichier que nous sommes en train de recevoir ?

- Les correspondants de Marcello ?

- Et que ferons-nous, lorsque nous aurons reçu les listes de milliers de gens aussi inconnus qu'anonymes ? On envoie des milliers de policiers faire du porte à porte pour leur demander pourquoi ils reçoivent mille dollars

tous les mois ? Quel procureur, signera mille mandats et sur quelles charges ?

Sophie admirait le raisonnement, mais se sentait désarmée. Ce petit homme la troublait. Devant lui, elle se sentait soudainement impuissante dès lors qu'il redevenait professionnel.

Sophie, nous avons les ordinateurs les plus puissants du monde. Grâce à nos services associés à ceux du NSA, nous avons la plus grande quantité d'information du monde. Et pourtant, nous ne savons pas ce que nous cherchons et nos ordinateurs ne pourront jamais répondre aux questions que nous ne savons même pas leur poser.

- Qu'allons nous faire alors ?

- Raisonner, nous mettre à la place de notre adversaire ?

- Marcello ?

- Non, ce n'est pas notre adversaire, ce n'est qu'un petit pantin.

- Un petit pantin qui est un des plus riches hommes d'Amérique.

- Il n'a pas un sou !

- Pourquoi vous dites ça ?

- Vous ne croyez quand même pas qu'on lui fait passer de telles sommes dans les mains sans garantie ? Il peut tout perdre d'une minute à l'autre. Et il le sait.

- Mais que font-ils alors ?

- Quand vous avez des économies, que faites-vous ?

- Je vais à la Caisse d'Epargne.

- Il y a mieux, mais vous n'êtes pas loin.

- À la bourse ?

- Eh, oui. La bourse, le paradis des retraités et des pauvres gens qui gagnent en argent ce que leur travail ne leur fournit pas.

- Mais Marcello ne va pas à la bourse lui !

- Non, il, enfin ses patrons, sont bien trop malins pour ça. N'oubliez pas que si le silence est la règle d'or de notre sécurité, leur discrétion est le gage de leur réussite. Vous ne voyez toujours pas ?

Sophie suivait toujours, difficilement ; en fait elle assistait à un cours.

- À votre avis, quelle question allons-nous poser à l'ordinateur ?

- Je ne sais plus.

- Nous allons faire faire à notre gros joujou la suite des opérations suivantes. D'abord, nous n'allons plus nous limiter au petit Marcello, mais à l'ensemble des destinataires qui sont dans votre fichier. En fait, on va injecter votre tableau directement dans la machine. De là, il va chercher à qui ces intermédiaires ont-ils donné de l'argent. Ensuite, on va lui demander pour chacun de ces destinataires qu'est-ce qu'il a fait ensuite de cet argent.

Tout en parlant, Alan avait arrêté l'énorme transfert de fichiers devenu inutile. Il avait envoyé le fichier de Sophie et tapé les instructions.

- Il en a pour la nuit, il va probablement aller chercher des informations dans les ordinateurs d'environ trois

cent banques régionales et cela lui prendra un peu de temps. Je crois que nous pouvons aller dormir.

Il se quittèrent, Sophie alla voir l'opérateur radio de garde qui lui indiqua que les policiers new-yorkais se fatiguaient de chercher un assassin fantôme. Même les primes délirantes de la mafia étaient impuissantes.

* * *

En descendant le lendemain matin, elle trouva Pierre attablé devant un petit déjeuner américain qu'il dévorait de bon appétit. À côté de lui, Alan semblait ne pas s'être couché.

- Comment allez-vous, Pierre ?

- Très bien, mais je ne comprends pas ce que je fais ici.

- Vous avez subi de très grands chocs et nous vous avons soigné, vous vous en souvenez ?

- Oui. Alan vint de m'expliquer qu'il fait à peu près le même métier que moi mais avec des moyens bien supérieurs. Avant que vous n'arriviez, il m'expliquait les résultats auxquels il était arrivé grâce à vous.

Sophie interrogea Alan du regard.

- Ne me dites pas que vous avez travaillé toute la nuit.

- Ce n'est pas le problème, j'ai l'habitude. Mais votre affaire m'inquiète, elle dépasse et de beaucoup les habituels délits d'initiés auxquels les mafias russes, tchéchènes ou turques se livrent sur notre sol. C'est beaucoup plus gros. Regardez, dit-il en lui tendant une liasse de feuilles imprimées.

- Et alors, je ne vois que des listes interminables de gens avec des sommes à côté.

- Oui, ce que vous ne voyez pas, c'est que tous ces gens sont les destinataires des gros distributeurs, lesquels répartissent l'argent entre un certain nombre de gens. Et après, qu'en font-ils, d'après vous ?

- Dites-moi...

- Ils vont le retirer à la banque en liquide tout simplement.

Alan avait l'air abattu, sa barbe brune avait poussé.

- J'ai fait tourner les plus puissants ordinateurs du monde pour avoir une liste de gens qui vont chercher leur argent à la banque ! Ces grands capitalistes ne croient qu'à la monnaie liquide, comme ma grand-mère à Varsovie !

- Il y a encore du café ? demanda le colonel en entrant. Je suis au courant, qu'en pensez-vous, lieutenant ?

- Qu'un bon agent de terrain, sert à encore quelque chose.

- Admettez que sans les ordinateurs d'Alan, vous seriez en train bêtement d'espionner Marcello qui vit tranquillement comme un bourgeois honnête. Il ne touche pas à la came, pas au jeu, pas aux femmes, rien !

- C'est vrai, merci Alan.

- Où allez-vous, Sophie ? demanda Pierre

- Faire mon métier, Pierre, restez là, vous ne pouvez pas m'accompagner.

- Mais Sophie, c'est dangereux.

- Je sais, j'ai l'habitude, mais avec vous ce le sera encore plus.

- Nous avons besoin de vous ici, intervint le colonel. Il faut que vous reconstituiez votre rapport, pour comprendre l'autre bout de cette corde à nœuds.

- Mais je vous ai tout dit.

- Non, malheureusement, mon service a embrayé dans cette énorme affaire sans avoir eu même le temps d'analyser le début, ce qui me déplait fortement. De plus, en faisant votre enquête, vous avez forcément fait du bruit, en étudiant la façon dont vous avez mené votre enquête, nous pourrions comprendre.

- Mais que voulez-vous faire ?

- Nous avons ici, des spécialistes des interrogatoires. Non, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas un interrogatoire de police, vous n'êtes suspect de rien. Seulement, un certain nombre de détails se trouvent dans votre mémoire sans même que vous vous en rendiez compte. Seulement, l'étude d'un ces petits détails anodins mis bout à bout nous mettra sur une piste.

- Il le faut ? demanda Pierre d'un ton plaintif.

- Pour votre bien, sourit le colonel. Vous avez regardé cette liste, Lieutenant ?

- Oui, colonel. Une grande majorité d'hispano-américains localisés au Nouveau-Mexique, en Floride, au Texas.

- Voilà, ce que vous allez faire. Vous allez vous concentrer sur l'un de ces individus dans une ville frontière avec le Mexique. Habillez-vous en

conséquence, vérifiez votre teinture brune. Et suivez-le. En cas de besoin, vous aurez une couverture à distance. Ils ne sauront rien de votre mission. Mais attention, pas d'action, renseignement, un point c'est tout ! C'est bien compris ?

- À vos ordres, colonel.

* * *

Un camion du service des eaux stationnait dans une rue près de la frontière mexicaine. Les maisons en bois s'alignaient à l'infini. Deux ouvriers leur casque sur la tête avaient ouvert une bouche d'égout et s'étaient enfoncés dans le sol. La rue semblait déserte et personne ne leur prêtait attention.

Il marchèrent dans l'étroit boyau jusqu'aux tuyaux qui sortaient d'une maison. Sophie sortit un stéthoscope de sa poche et ausculta le tuyau.

- On va mettre le senseur là, chuchota-t-elle

Son compagnon appliqua une sorte de grosse ventouse sur le tuyau qu'il serra avec un bracelet métallique. Sophie se mit un écouteur dans l'oreille et vérifia que l'on entendait bien toutes les conversations de la maison. Ses équipiers de la camionnette devaient l'entendre encore mieux, leurs équipements étaient équipés de filtres électroniques qui retiraient tous les bruits de tuyauterie. Ensuite, ils repérèrent les fils qui partaient de la maison pour rejoindre le réseau téléphonique. Ils y mirent des pinces rondes qui

entouraient le fil sans y toucher. Elle rapprocha son micro de sa bouche.

- Vous entendez les gars ?

- Ouai ! répondit une voix. Il ronfle !

- Combien de personnes ?

- Probablement deux adultes. On n'entend pas d'enfant.

- Normal, à cette heure là, les honnêtes gens dorment encore.

- Très drôle, vous voulez du café ? Lieutenant.

- On arrive.

Les deux ouvriers se hissèrent de la bouche d'égoût et rentrèrent dans la camionnette.

- Ils dorment toujours, Domingo ?

- Toujours.

Le Thermos de café circula. Sophie était heureuse d'avoir Domingo avec lui. Il était opérateur spécialisé dans les écoutes clandestines, et surtout parfaitement hispanophone. Le service avait utilisé ses compétences autrefois dans des opérations dirigées vers Cuba. Un silence concentré régnait dans l'étroit espace. Soudain, Domingo appliqua ses écouteurs sur ses oreilles.

- Il a un radio réveil. Il vient de l'éteindre. Attendez, il va se laver, non, il descend les escaliers. Il fait un numéro de téléphone, c'est un modem, ajouta-t-il en montrant l'écran de l'écoute téléphonique qui s'agitait. Le numéro est celui d'un ISP. Il regarde son courrier. Il reçoit un e-mail.

Domingo se déplaça vers un autre appareil doté d'un écran ou l'e-mail reçu apparut bientôt. Il était écrit en espagnol et fut bientôt traduit : « 100 000 \$ ont été virés sur votre compte. Agissez comme prévu. »

Sophie lui demanda de renvoyer le fichier par radio à leur base après cryptage et de continuer à écouter. Domingo mit le haut-parleur, on entendit les bruits caractéristiques d'une famille qui se réveille. Les bruits de l'eau parvenaient assourdis par le filtre. Toute la famille se réveillait, mangeait, se lavait, s'habillait.

Le señor Chavez annonça à sa femme qu'il avait une course à faire ce matin. Domingo traduisit aussitôt, Sophie retira sa combinaison et donna des ordres dans son micro :

- Premier échelon à chaque bout de la rue, prêt ?
- Voiture 1, prêts lieutenant.
- Voiture 2, prêts lieutenant.
- Domingo, vous savez où se trouvent les banques, ici.
- Comme dans toutes les villes américaines, dans le centre ville. Quel est l'itinéraire le plus probable pour y aller ?

Domingo le montra sur une carte. Sophie donna ses instructions pour que les autres équipes se positionnent sur les itinéraires les plus probables.

- À quelle heure ouvrent les banques ?
- Dans 10 minutes.
- On a juste le temps. Elle jeta un regard par un trou dans la carrosserie. Attention, le sujet sort, il monte dans sa voiture, une vieille Mustang immatriculée...

Sophie transmettait le signalement de la Mustang de la cible. Dès le coin de la rue, elle serait suivie par l'une ou l'autre des équipes. Au prochain croisement, une autre prendrait le relais et ainsi de suite jusqu'à destination. Elle regarda la Mustang s'éloigner.

- Domingo, vous vous éloignez avec la camionnette, de manière à ne pas attirer l'attention. Il est peut être méfiant ou surveillé.

- Je ne crois pas qu'il soit méfiant, Lieutenant.

- Pourquoi ?

- Les gens qui ont quelque chose à craindre regarde toujours autour d'eux quand ils sortent dans la rue, lui est parti tout droit comme pour faire ses courses.

- Sauf, si c'est un professionnel entraîné. Mais, je ne crois pas. Voiture 10, dit-elle dans son micro, venez me prendre.

- À vos ordres, répondit une voix dans son écouteur.

Une voiture déboucha bientôt du coin de la rue, elle sortit rapidement par la porte coulissante de la camionnette et monta à l'arrière. La radio permettait d'entendre les conversations des autres qui se relayaient pour suivre la cible. Chavez atteignait le centre ville et était en train de se garer devant une des agences de banque qui s'y trouvait.

- La banque est ouverte ?

- Oui, lieutenant.

- Alors, un homme à l'intérieur !

- J'y vais. (On entendit un bruit de porte) Il se dirige vers un guichet. L'employé lui dit d'attendre. Il attend

au guichet. L'employé a visiblement été voir son supérieur dans le bureau vitré, il fait oui de la tête. Il va derrière et revient avec une grosse enveloppe. Chavez la glisse dans sa poche. Il sort.

- OK, restez un peu, on le prend.

Sophie le vit remonter vivement dans sa voiture et se démarrer à grande vitesse.

- Voiture 2, on vient de le voir passer, on le suit.

- Voiture 3, on remplace la voiture 2. Il continue dans la même direction. Il se dirige vers le quartier pauvre de la ville.

- Mais c'est presque un bidonville, là-bas ! s'exclama un des compagnons de Sophie.

- Impossible de faire une surveillance discrète là-dedans ! Les seuls qui ont des voitures sont les chefs de bandes de dealers. Nous serons tout de suite repérés, on aurait même une forte chance de se faire braquer.

- Merde ! éclata Sophie. On va le perdre !

- Lieutenant, je suis toujours à la banque, les employés parlent entre eux, c'est 100 000 dollars qu'il a pris.

- Merci, répondit-elle, puis en s'adressant aux occupants de sa voiture. Si nous nous résumons, nous avons un pékin qui porte 100 000\$, sur lui ; assez peu discret pour les retirer d'un seul coup dans une petite agence de banque et qui en plus se promène avec cette fortune dans un endroit où tout ce qui n'est pas pauvre se fait attaquer dans les dix minutes de son arrivée.

- Ce monsieur va à ses œuvres, si vous voulez mon avis, Lieutenant.

- Œuvres, mon cul ! grogna Sophie. Cet homme n'est ni Saint Vincent de Paul, ni sœur Thérèse. Il ne va pas distribuer une fortune. Où vous en êtes de la filature ? cria-t-elle presque dans son micro.

- Il vient de pénétrer dans le bidonville.

- Vous le voyez ?

- Affirmatif ! mais de loin.

- Vous le filmez ?

- Oui, avec un micro canon, on aura quelque chose à l'analyse.

- Que fait-il ?

- Il parle sur la porte d'une maison. Il lui remet quelques billets, on dirait qu'il s'agit de mille dollars. Il parle. J'entends mal, on dirait qu'il prononce les lettres IBC. Il n'entre pas. Il fait vingt mètres, on dirait qu'il leur donne à peu près la même chose et prononce à peu près les même lettres IBC.

- Qu'est-ce qu'il fout, nom d'une pipe ?

- Ça y est, on l'a perdu !

- Restez où vous êtes, ne pénétrez pas dans le bidonville tous tant que vous êtes.

Sophie s'arrêta de parler. Même si elle était responsable de cette opération, et qu'on l'avait dotée de moyens considérables, elle se sentait désarmée. Elle se trouvait confrontée à la misère, et elle comprenait qu'elle en avait peur. Avec les forces dont elle disposait, elle pouvait faire n'importe quoi dans le bidonville et faire échouer sa mission. Ses instructions étaient claires, elle devait rester parfaitement discrète

conformément à la règle de son service. Soudain, elle prit une décision, elle ignorait si cette décision était bonne ou mauvaise ; il fallait avancer.

- Voitures 1 à 5, rangez vous sur la place, filmez toutes les entrées sorties des agences de banque. Voitures 5 à 10, répartissez-vous autour des différents accès du bidonville. Restez suffisamment à distance pour ne pas risquer de vous faire repérer.

Sophie réfléchissait à toute vitesse. Elle décida d'alerter la résidence de New-York. Elle prit le téléphone crypté de la voiture et demanda Alan.

- Alan, pouvez-vous surveiller les opérations de toutes les banques régionales de la ville où je me trouve ?

- C'est comme si c'était fait. Autre chose ?

- Oui, que savez-vous du titre IBC ?

- Il y a eu une rumeur depuis quelques jours concernant le groupe annonçant qu'il traversait des difficultés financières. Cela a provoqué une chute des cours. C'est surprenant, car d'habitude, il est considéré comme l'un des « blue chips » les plus sûrs. C'est plutôt une valeur sûre que tous le monde prend comme fond de portefeuille, sans surprise. Pourquoi ?

- J'aimerais que vous surveillez les ordres qui sont passés sur ce titre.

- Ce n'est pas très difficile, ce sont des données pratiquement publiques.

- Pouvez-vous savoir d'où viennent ces ordres ?

- Bien sûr que je peux, mais c'est moins légal.

- Merci, vous êtes un amour.

Elle raccrocha. Une voix retentit dans le haut-parleur

- Ici, voiture 6, un certain nombre d'hommes sortent de chez eux et se dirigent vers le centre ville.

- Ici, voiture 7, on a la même chose, il y a des femmes aussi.

- Quel signalement ? demanda Sophie.

- Type latino pour la plupart.

- Sur la place, surveillez l'arrivée de citoyens de type latino.

- Bien reçu, répondirent les uns après les autres les occupants des voitures garées sur la place.

- Eh bien, nous n'avons plus qu'à attendre, murmura Sophie.

Les minutes passèrent. Les voitures positionnées autour du bidonville, se déplaçaient. Elles croisaient les parcours des différents objectifs en roulant à vive allure, comme étaient censée le faire les quelques rares passants de ces quartiers déshérités. Sophie les entendit à la radio qui leur donnaient des numéros. Son équipier suivait les trajets sur une carte. Elle s'aperçut qu'elle avait vu juste, ils se dirigeaient tous vers le centre ville.

Au bout d'une demi-heure, les premiers arrivèrent sur la place et entrèrent sans hésiter dans les différentes banques. Ils restaient environ un quart d'heure et ressortaient. Les voitures suiveuses annoncèrent qu'ils retournaient tous dans leur bidonville.

Alan l'appela bientôt.

- Sophie, vous avez un flair extraordinaire.

- Pourquoi ?
- Les habitants de votre petite ville ont tous acheté des IBC.
- Bien, les choses s'éclairent.
- Ce n'est pas tout !
- Quoi d'autre ?
- Dans toutes les villes où on a repéré les destinataires des fonds, nous avons repéré le même manège.
- Ils ont tous acheté des IBC ?
- Oui, qui plus est, tous les vendeurs ont trouvé une contrepartie. Ils ont pratiquement asséché le marché.
- Bien, on a un bout du puzzle. Merci, Alan. Je suppose que vous avez noté les noms de tous les donneurs d'ordres.
- Oui, bien sûr, je les ai dans un fichier. Il y en a plusieurs milliers.
- Vous croyez que la SEC devrait réagir ?
- Il y a peu de chance. Plusieurs journaux destinés aux familles ont publié une information mentionnant que le titre était au plus bas aujourd'hui. Certains conseillers en patrimoine ont même prévenu leur client de l'aubaine. Dans un délit d'initié habituel, même sophistiqué, on trouve un ou deux porteurs qui se révèlent à la dernière minute. Et encore, il est très difficile de le prouver. Là, il n'y a pas franchement de prise de contrôle, il y a simplement des milliers de petits porteurs qui ont mis leurs faibles économies dans un blue chip qui devait forcément se relever.

- Vous pouvez continuer à surveiller ce que font ces milliers de petits porteurs ?

- Bien sûr, j'ai déjà envoyé les paramètres de surveillance.

- Merci beaucoup, Alan. On rentre.

Sophie envoya à toutes les voitures l'ordre de dispersion. Chaque équipage rendrait son véhicule à une agence de location différente dans une ville voisine. Ils quitteraient la région par des vols différents vers des directions différentes les emmenant dans tous les Etats-Unis. Les voitures de la place quitteraient leur stationnement tous les quarts d'heure. Aucune activité inhabituelle ne troublerait la tranquillité de la petite ville.

- Lieutenant, vous avez fait un magnifique travail de terrain, comme d'habitude, mais nous n'avons pour l'instant qu'un délit d'initié.

- Celui-là est spécial, si je puis me permettre, mon colonel.

- Ce siècle en a vu des énormes, mais celui-là est certainement le plus grand délit d'initié du siècle.

- Que voulez-vous dire ?

- Notre cible a pratiquement pris le contrôle d'une des plus grandes compagnies du monde et cela sans aucun bénéfice de pouvoir. Cela m'étonnerait beaucoup qu'ils fassent jouer leur droit de vote. Un certain nombre d'entre eux doivent avoir du mal à lire et à écrire.

- Alors, que cherchons nous ?

- Nous avons une information que personne n'a. L'origine des fonds, des fonds qui font que des citoyens réputés en dessous du seuil de pauvreté se mettent à jouer en bourse. Pour ma part, je trouve cela génial.

- Génial ?

- Cette pauvreté est la honte des Etats-Unis, on cherche à la cacher. On préfère parler de la Silicon Valley, des Golden Boys, des technologies de pointe, tout ce qui fait rêver les électeurs.

- Oui, et alors ?

- Aucune agence fédérale n'oserait même penser en secret à ouvrir une enquête sur un délit d'initié commis par une minorité raciale parmi les plus pauvres. Ce ne serait pas « PC ». De plus, combien d'agents fédéraux spécialisés dans les affaires financières, il faudrait envoyer pour enquêter sur quelque chose qui n'enfreint aucune loi ? Même l'enquête est techniquement impossible. Ça n'a rien à voir avec quelques manieurs d'argent discrets et douteux.

- Que proposez-vous , Lieutenant ?

- Puis-je savoir ce qu'ont donné les interrogatoires de Pierre.

- Les comptes-rendus vous attendent.

- Merci, mon colonel. Et Pierre, comment va-t-il ?

- Il se repose de ses émotions.

L'entretien était terminé, Sophie alla se plonger dans les dossiers des interrogatoires. C'était une transcription des entretiens que le dénommé Pierre Tournac, inspecteur des douanes françaises avait eu pratiquement durant trois jours dans la villa du

Connecticut. Le dossier ne contenait aucun commentaire. Elle commença à lire.

« Pouvez-vous vous décrire vos fonctions à la direction des douanes ?

- Je suis chargé des recherches financières en marge des enquêtes sur le trafic de stupéfiants et substances illicites.

- Pouvez-vous nous dire en quoi consistent les recherches financières ?

- Les trafics illégaux de stupéfiants, d'explosifs, ou même d'armes correspondent presque toujours à un flux financier. Si vous voulez, lorsqu'un grossiste achète de la drogue à un transporteur, il ne peut pas toujours le régler en liquide. Et même, si cet argent est échangé en espèces, il devra bien à un moment ou à un autre revenir dans le circuit normal. À ce moment là, il passera forcément par le circuit bancaire.

- Donc, vous surveillez les flux financiers.

- Oui, d'une manière un peu spéciale. Nous recherchons, les sommes importantes venant de personnes qui n'ont aucune raison de manipuler de telles sommes.

- Comment faites vous ?

- La plupart des gens qui ont de l'argent l'ont déclaré au fisc un jour ou l'autre. Soit le jour d'un héritage, soit par des gains heureux en bourse ou aux jeux. S'il s'agit de jeu d'état, on retrouve très souvent l'origine du paiement. S'il s'agit de jeu de casino, la brigade des jeux de la Police Nationale nous renseigne sur la réalité des gains. De telles situations sont de toute façon très rares. Les

gains en bourse sont déclarés par une société de bourse ou une banque.

- Je veux dire, comment faites-vous la différence entre une vulgaire fraude fiscale et un trafiquant qui tombe sous le coup de la loi ?

- C'est assez difficile. Nous utilisons des ordinateurs. Jusqu'à présent, nous n'avions que la possibilité d'explorer des archives qui avaient plusieurs années d'âge. Ce qui fait que nous pouvions éventuellement déclencher des enquêtes approfondies sur des délits éventuels qui avaient eu lieu plusieurs années auparavant. Tout ce que l'on pouvait faire, consistait à porter plainte contre un délinquant vivant dans un pays avec lequel nous n'avons aucun accord judiciaire.

- Et maintenant ?

- La puissance des ordinateurs a été multipliée par 10 en quelques années. Nous rapatrions les données des échanges financiers et nous les traitons sur des machines qui sont dédiées à cette tâche.

- Qu'appellez vous les traiter ?

- Chaque fois qu'une écriture au-delà d'un certain montant est détectée, nous l'enregistrons dans une gigantesque base de données et la comparons avec ce que nous savons des partenaires de la transaction.

- Que savez-vous des partenaires ?

- Nous pouvons assez facilement connaître leurs sources de revenus puisqu'elles sont obligatoirement soumises à déclaration fiscale.

- Vous avez pu trouver des choses intéressantes par cette méthode ?

- Ces derniers mois, nous avons pu confirmer les soupçons qu'avaient d'autres enquêteurs qui opèrent par des moyens plus classiques.

- Et, ensuite ?

- Tous les jours la machine me livre une série de transactions douteuses. Chacune est vérifiée à la main et ne donne pas lieu à enquête presque tout le temps.

- N'est-ce pas un travail un peu désespérant ?

- Ma mission est de faire un travail de fourmi, silencieusement. Ce sera toujours d'autres fonctionnaires qui feront les opérations spectaculaires.

- C'est frustrant, non ?

- Non, c'est passionnant. L'ordinateur ne peut pas tout, on l'a programmé sur les caractéristiques de ce qui nous semble bizarre. Mais ce qui l'est réellement, n'a pas forcément été prévu par le programmeur. D'autre part, la réglementation fiscale est trop complexe pour être mise dans un ordinateur. Si une déclaration n'a pas eu lieu, c'est le plus souvent qu'on n'avait pas à la faire. Cela, ce n'est pas toujours dans le programme.

- Alors que faites-vous ?

- On modifie le programme. La réglementation évolue rapidement, la délinquance aussi.

- Que s'est-il passé ces derniers mois ?

- Je me suis tout à coup trouvé avec des d'alertes qui concernaient un certain nombre de hauts fonctionnaires. Le plus surprenant, c'est qu'elles sont arrivées toutes en même temps. La première fois, j'ai cru à une erreur, comme d'habitude. Mais aucune de ces personnes ne se trouvaient dans les fichiers des jeux, les sommes étaient

hors normes. Certains étaient déjà le sujet d'enquêtes judiciaires pour des accusations de concussion ou d'abus de bien sociaux, mais les sommes n'avaient pas le même ordre de grandeur.

- Vous vous souvenez de la date ?

- Les premières transactions remontent à trois mois environ.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- J'ai tout vérifié, et n'ai trouvé aucune erreur.

- Vous en avez parlé à votre responsable hiérarchique ?

- Non, ce n'était pas possible, la plupart étaient des camarades de promotion de l'ENA.

- Ressentiez-vous un sentiment de solitude ?

- Oui, maintenant que j'y pense, oui, absolument.

- Revenons, un peu arrière, si vous le voulez bien. Vous avez dit, « Ma mission est de faire un travail de fourmi, silencieusement. Ce sera toujours d'autres fonctionnaires qui feront les opérations spectaculaires. ». Jusqu'à quel point traitez-vous l'information ?

- Mon travail consiste à ouvrir des pistes et à diffuser de l'information vers d'autres enquêteurs qui vont la confronter à d'autres sources, à des informations d'autres natures : par exemple des écoutes téléphoniques, une filature, des dossiers communiqués par Interpol ou d'autres organismes.

- Vous ne regrettez pas de ne pas suivre les enquêtes jusqu'au bout ?

- Non, ma compétence s'étend aux études financières, c'est tout. Ne croyez pas que je sois frustré. Nous traitons

chaque jour des centaines de milliers d'informations qui sont décortiquées, reliées entre elles, triées. Ensuite, elles sont reprises à la main pour être vérifiées une par une.

- Qu'est-ce qui vous dit qu'il n'y en a pas qui vous échappe ?

- Rien, on revoie presque chaque jour le traitement en fonction de ce que nous apprenons.

- Vous voulez dire que le programme de traitement est changé chaque jour ?

- Non, pas exactement. En fait, c'est ce que les informaticiens appelle un système expert. Il simule la démarche de l'esprit humain. La machine permet de faire en une nuit le travail qu'auraient fait des milliers d'enquêteurs en plusieurs mois ou en plusieurs années.

- Et pourquoi, vous reprenez le traitement à la main ?

- L'homme apporte quelque chose en plus : le jugement. »

Sophie appréciait le travail de l'interrogateur. Il savait que le sujet avait été durement secoué ces dernières semaines. Si on voulait l'aider à retrouver dans son cerveau les informations qui allaient permettre de reconstituer le puzzle, il fallait qu'il retrouve le sentiment de sa propre valeur. Pierre Tournac devait être en fait un expert du niveau d'Alan Parker. Par contre, on l'avait cantonné sous une hiérarchie qui lui interdisait de s'exprimer. Elle se demanda si l'interrogateur s'était orienté sur ce côté de ses activités.

« Quels étaient vos rapports avec votre hiérarchie ?

- Bon, je suppose.

- Vous supposez ?
- Oui, quand cette activité a été créée, on m'a demandé de m'en occuper et on m'a mis sous l'autorité d'un chef de bureau.
- Vous pouvez me communiquer son identité ?
- Oui, il s'agit de M Christian Andriani.
- C'est un corse ?
- Oui.
- Et alors, ce M Andriani, comment se comporte-t-il avec vous ?
- Ni bien, ni mal. Je lui communique chaque jour les deux ou trois informations que je trouve intéressantes.
- Par quel moyen ?
- Par messagerie électronique.
- Vous avez des réunions avec lui ?
- Très peu. Une fois, je lui ai demandé un entretien au sujet d'une enquête ; j'avais le sentiment que je l'ennuyais.
- Qu'est-ce qui vous donnait ce sentiment ?
- Il m'écoutait...
- Il vous écoutait, vraiment ?
- Qu'entendez-vous par « vraiment » ?
- Poser des questions, prendre des notes, vous faire développer tel ou tel point, provoquer des réunions sur le sujet...
- Il n'a jamais rien fait de ce genre, non.

- Saviez-vous ce qu'il faisait des informations que vous lui communiquiez ?

- Non, il ne m'en parlait jamais.

- Vous vous entendiez bien avec vos collègues ?

- Euh, oui, enfin je suppose.

- Vous n'avez jamais entendu qu'on parlait de vous ?

- Non, pas que je me souviene.

- Essayez un peu ?

- Ah, si, un jour en passant à côté de la machine à café, j'ai entendu M Andriani qui disait « Oh, lui ! Il ne ferait pas de mal à une mouche, il est perdu dans ses ordinateurs ». J'ai supposé qu'il s'agissait de moi.

- Vous lui en vouliez ?

- Non, pourquoi. C'est sa secrétaire qui lui imprime ses messages parce qu'il ne sait pas se servir d'un clavier. Mes collègues l'ont surnommé le « techno-infirmé ». »

Sophie nota de s'occuper de cet Andriani. Il semblait être un point clé de leurs recherches ou du moins un des points d'entrée de cette affaire. Innocemment, Pierre venait de livrer une de ses faiblesses. L'homme devait se croire plus intelligent qu'il ne l'était en réalité et se défendait en méprisant ceux qui n'avaient pas ses faiblesses. Cela lui autoriserait toutes les manipulations. Elle poursuivit sa lecture.

« Donc vous aviez l'impression que votre chef ne vous prenait pas au sérieux ?

- Oui, on peut le dire comme ça.

- *Y avait-il des collègues à qui vous faisiez confiance ?*
- *Autant que l'on peut faire confiance à un collègue. En fait, non.*
- *Vous vous sentiez surveillé ?*
- *Non, pas vraiment.*
- *Pourquoi, pas vraiment ?*
- *En fait, j'ai eu plusieurs fois l'impression que je ne retrouvais pas mon bureau exactement comme je le laissais le soir.*
- *C'est-à-dire. ?*
- *Certaines choses étaient déplacées, le clavier avait un peu bougé. Ce n'était que des impressions. Mais, je n'y accordais pas trop d'importance. De même, un jour j'ai repris un fichier que j'avais travaillé la veille sur mon PC et quand je l'ai ouvert, les données étaient là, mais quelque chose avait changé.*
- *On avait regardé votre fichier.*
- *Oui. »*

Sophie parcourut les dernières pages du compte-rendu. Il n'y avait rien qu'elle ne sut déjà. Le reste se trouvait dans les fichiers de Pierre.

Elle appela le colonel dans son bureau et demanda à le voir.

- *Je viens de prendre connaissance des interrogatoires de Pierre.*
- *Et alors ?*

- Il y a un personnage que j'aimerais bien chatouiller un peu.

- Je parie que c'est Andriani.

- Il me plaît bien, moi ce Monsieur. On lui confie des moyens d'investigations ultramodernes, qui ont du coûter beaucoup d'argent au contribuable et il affecte de les traiter par le mépris.

- Vous avez encore des choses à faire ici ?

- Certainement, il va se passer bientôt quelque chose autour d'IBC. J'aurais quelques petites choses à préparer avant d'aller m'occuper de ce M Andriani.

- Très bien, Lieutenant. Vous restez ici, deux jours encore avant de rentrer en France.

Sophie quitta le colonel pour aller voir Alan. Elle lui demanda de garder un œil sur les comptes des gens qui avaient acheté des actions IBC juste après avoir déposé une somme en liquide ainsi que les comptes des comptes des Marcello et consorts. Alan allait également surveiller tout ce que la presse spécialisée pourrait publier sur IBC.

Elle réfléchit en se demandant ce qu'elle avait oublié.

- Alan, j'ai quelque chose de plus à vous demander.

- Je vous en prie, Lieutenant.

- Pouvez-vous regarder les fichiers de déclaration d'homicides ?

- Bien sûr. Que cherchez-vous ?

- Je voudrais que vous regardiez ceux des membres de notre liste qui seront les victimes d'homicide et dans ce

cas là connaître la totalité des mouvements sur leur compte.

- Ce sera fait.

- Je rentre en France, vous pouvez m'appeler quand vous le voulez

- Je n'y manquerais pas.

Avant de partir, elle emporta la liste des personnalités extraites des fichiers de Pierre Tournac. Elle passa par la maquilleuse de la résidence et empocha de vrais faux papiers. Elle prit un billet d'Air Iberia qui lui permit d'atteindre Madrid sans encombre. De là, elle prit un train pour Toulouse. Là elle changea d'apparence, ainsi que d'identité.

Ce fut une grande femme entre deux âges, les cheveux poivre et sel, avec une ride d'amertume au coin de la bouche qui monta dans une voiture garée dans une petite rue près de la place du Capitole. Elle démarra et prit la direction de l'autoroute vers Bordeaux. La voiture avait l'air fatiguée comme sa propriétaire.

Arrivée à Bordeaux, elle se dirigea vers une zone portuaire désaffectée et entra dans un hangar où l'attendait une moto. Dans un coin, elle trouva une trousse de démaquillage qui lui permit de perdre instantanément ses rides en même temps qu'elle reprenait son air concentré habituel. Une teinture brune spécialement prévue pour lutter contre les cheveux blancs lui permet de perdre son aspect poivre et sel. Une tenue de motard en cuir l'attendait ainsi que des vêtements intimes en rapport avec sa nouvelle tenue. Une nouvelle identité se trouvait également dans

les poches de son blouson. Elle fit disparaître toutes les traces de son passage dans le coffre de la voiture.

Elle enfourcha la moto et se dirigea vers l'autoroute direction Paris.

* * *

Une moto roulait au ralenti sur le quai du Point du Jour. Les lumières de la ville n'arrivaient pas dans l'ombre de la bordure du quai. Le conducteur regardait les immeubles qui donnaient sur la Seine. Aucune fenêtre ne semblait allumée.

Elle s'arrêta devant un placard de connexion téléphonique, l'ouvrit et éclaira l'intérieur avec une lampe torche. Elle compta les bornes, repéra celle qui l'intéressait et déconnecta avec un petit outil tubulaire l'un des deux fils qui correspondait au téléphone de M Andriani. Ce petit travail de démolition achevé, elle relia les deux bornes à deux autres qui se trouvaient un peu plus loin dans le placard. Elle mélangeât les nouveaux fils avec les anciens de manière à ce qu'ils n'attirent pas l'œil. Elle referma le placard soigneusement.

Un peu plus tard dans la matinée, une opératrice prit un appel :

- Service Après-vente
- Allô, ici Mme Andriani.
- Bonjour, madame.
- Mon téléphone est en dérangement.

- Attendez, je le teste. Effectivement, nous envoyons de suite une équipe.

Dans une des petites rues, une camionnette bleue démarra et s'arrêta juste en dessous de la porte de l'immeuble de Mme Andriani . Cependant, une autre camionnette bleue avançait lentement dans la rue, son conducteur cherchait attentivement le numéro de l'immeuble. Un camion de déménagement obstruait l'étroite rue. Soudain, ses feux de recul s'allumèrent et le conducteur de la petite camionnette vit avec horreur son capot se faire avaler par les pneus arrière du camion.

Dans l'immeuble les choses allèrent vite. Un homme sonna à une porte palière.

- Bonjour Madame, vous nous avez appelés pour votre téléphone.

- C'est par ici.

- Vous permettez que je regarde. Ah ! c'est votre fil, regardez dans quel état il est.

- Oh, je n'ai pas mes lunettes.

- C'est pas grave, j'en ai justement un. Je vais vous le changer.

Pendant ce temps là, avec sa moto, Sophie s'était faufilée entre le camion accidenté et la bordure du quai, elle ouvrit la porte et refit la connexion. Elle entendait le « réparateur » qui continuait son travail.

- Ça va, tu peux y aller, j'ai refait la connexion.

- Voilà, Madame ça marche, fallait pas vous inquiéter.
- Ça marche, demanda-t-elle d'une voix aiguë.
- Voyez-vous même.

Elle prit le téléphone et composa un numéro :

- Allô, Charlotte, ça remarche !
- Au revoir, Madame lui dit le réparateur.

Elle lui fit signe qu'elle était occupée, il s'en alla. Même si elle avait eu ses lunettes, elle n'aurait pas pu s'apercevoir que son nouveau câble contenait en fait un micro-émetteur qui transmettait toutes les conversations qui avaient lieu dans la pièce par le câble téléphonique.

Sophie avait soigneusement refermé la porte et s'était éloignée en direction de son centre d'écoutes.

- Vous êtes sûre que c'est le bon téléphone, Lieutenant ? l'interpella dès qu'elle entra dans la pièce.

- Oui, pourquoi ?

- Cela fait une heure qu'elle papote avec sa petite copine.

- C'est pas grave. Essayez de savoir ce que l'on sait d'elle, à tout hasard. Andriani doit rentrer de son bureau vers les 20 heures, je suppose.

Pendant ce temps là, dans les locaux de la douane, le responsable de l'autocommutateur inséra une nouvelle disquette qu'il venait de recevoir. Elle était censée corriger certains dysfonctionnements du téléphone. En fait, il suffisait aux collègues de Sophie d'appeler un numéro qui n'existait pas réellement à la douane. Ils

pourraient ensuite paramétrer les écoutes qui les intéressaient.

Ce fut fait vers onze heures. Toutes les conversations qui passaient sur cette ligne étaient copiées et envoyées au centre d'écoute où elles étaient soigneusement enregistrées et répertoriées.

Vers la fin de l'après-midi, Sophie fut appelée pour écouter un enregistrement.

- Paul ? Où en est-on à la bourse avec IBC ?

- Les actions ont toutes été achetées, il n'en reste plus une seule.

- Pas d'incidents.

- Rien de notable.

- Et ton petit enquêteur ?

- Il a pris quinze jours de vacances et depuis on n'a plus aucune nouvelle de lui.

- Quand seras tu sûr ?

- Bientôt, je suppose, on le cherche.

- Tu ne bouges pas avec les actions, on a fait un petit peu de bruit. On va laisser dormir un peu.

- Bien.

Sophie demanda à l'opérateur :

- C'est tout ?

- Oui, mais ça m'a semblé correspondre avec le centre d'intérêt.

- En effet. On sait qui est ce Paul ?

- Oui, on l'a logé, il s'appelle Paul Courtenay et je vous ai préparé son dossier, répondit l'opérateur en lui tendant une chemise cartonnée.

Elle ouvrit le dossier et contempla le portrait d'un homme d'une cinquantaine d'année en costume strict portant l'insigne de la Légion d'Honneur au revers d'un veston strict mais de bonne coupe. Le curriculum vitae était celui d'un bon élève : lycée Louis Le Grand, Polytechnique, ENA, inspection des finances, détaché de son administration d'origine pour prendre le poste de Directeur Général Adjoint du Crédit Lillois.

- Il est sous surveillance ? demanda Sophie.

- L'équipe est en route pour son bureau, par contre c'est un amateur de téléphone cellulaire. On est en train de mettre en route le piégeage de ses communications.

- Comment on fait ?

- Nous avons accès à la base de donnée où est enregistré son contrat. Chaque fois qu'il décroche cette base est interrogée. Il ne reste plus qu'à télécommander le point d'accès qu'il utilise pour qu'il duplique sa conversation. En plus on peut savoir dans quelle zone il se trouve.

- Ce sera opérationnel quand ?

- D'ici une heure.

- Vous surveillez ses messageries aussi.

- Bien sûr.

Il y en avait trop ou pas assez dans ce dossier. Qu'un haut fonctionnaire soit envoyé pour diriger une banque nationalisée n'était pas en soi extraordinaire, seule l'était une conversation qui tenait en une dizaine de

lignes. Et encore, rien dans les mots utilisés ne permettait de supposer qu'il fut engagé dans une action contestable. Seul l'enchaînement des relations entre les personnes intriguait Sophie.

Elle appela le colonel. Il connaissait ce Paul Courtenay, il avait la réputation d'être un haut fonctionnaire brillant et discret à la fois. Au Crédit Lillois, il s'était spécialisé depuis deux ans dans les prises de participations financières dans des entreprises industrielles. Il avait été l'artisan d'une nouvelle stratégie dans la banque qui était rapidement grâce à ses fonds propres pléthoriques un opérateur industriel de premier plan au niveau mondial. Elle reçut bientôt un épais dossier résumant les opérations initiées ces deux dernières années.

Sophie s'aperçut qu'elle n'y comprenait rien. Elle avait besoin d'aide. Alan Parker l'avait séduite par son efficacité, mais ici on n'était pas sur son territoire. Saurait-il l'aider à démêler cet écheveau. Elle décida de l'appeler.

- Alan, j'ai encore besoin de votre aide.

- Que puis-je pour vous brune lieutenant ?

- Connaissez vous le Crédit Lillois ?

- C'est comme si vous me demandiez si je sais ce que c'est qu'un dollar.

Je ne comprends pas.

- Je vais essayer d'être simple. Cela fait deux ans qu'on le voit directement ou par l'intermédiaire de sociétés écran acheter des sociétés américaines.

- Et alors ?

- La différence avec les banquiers américains ou nos fonds de pension, c'est que la plupart du temps quand ils font des opérations de ce genre, ils gagnent de l'argent. S'ils achètent une société qui n'est pas rentable, ils la restructurent et la revendent avec bénéfice ou vivent sur les coupons.

- Ce n'est pas ce que font les banquiers français apparemment.

- Que voulez-vous dire ?

- On dirait que cette banque a un stock inépuisable de dirigeants incompetents. Rapidement, après avoir pris le contrôle d'une compagnie, ils mettent en place un nouveau patron. On vient de voir deux faillites parfaitement inexplicables. Ça n'a pas de sens.

- Tout a toujours un sens, Alan. Avez-vous des dossiers sur ces affaires que je puisse comprendre ?

- Je vous les envoie par mail.

Dix minutes après, Sophie consultait les notes sur ces deux faillites. Les compagnies semblaient avoir un potentiel inépuisable d'innovation depuis des années. Elles étaient réputées pour la justesse de leurs vues marketing, ainsi que la qualité de leurs produits. On disait que leurs collaborateurs étaient payés deux fois plus cher qu'ailleurs et produisaient quatre fois plus. Peu après la prise de pouvoir par le Crédit Lillois, on avait noté l'éviction de cadres dirigeants de la société. Les nouveaux produits étaient sortis avec retard et s'étaient avérés décevants par rapport à la concurrence. À la fin du premier exercice, elles avaient annoncé des pertes et six mois après se mettaient sous la protection de l'article 11. Ce qui surprenait Sophie était la

similitude des deux dossiers, on aurait dit un scénario. La dernière feuille indiquait qui avait racheté chaque compagnie après que le Crédit Lillois eût jeté l'éponge. Il s'agissait d'hommes d'affaires dont les noms indiquaient qu'ils étaient probablement nés dans l'est de la Méditerranée. Elle rappela Alan.

- Alan, je viens de lire vos deux dossiers. Savez-vous où en sont ces deux compagnies ?

- Leurs nouveaux propriétaires ne s'en sont pas occupés. Ils n'y ont pas mis les pieds. Elles ont continué tranquillement à perdre de l'argent. Leurs actions ne valaient pratiquement plus rien.

- Pourquoi « valaient » ?

- Quand vous m'avez appelé, il y a une heure, j'ai fait quelques recherches complémentaires. Je me suis aperçu que les dossiers que je vous avais envoyés étaient incomplets. Elles viennent d'être revendues, il y a deux jours.

- Mais qui peut racheter des sociétés au bord de la faillite ?

- Il y a des gens qui font ça, on les appelle des redresseurs. J'en connais quelques uns, mais pas ceux-là. Par contre, ils ont une particularité : leurs noms se trouvent régulièrement dans les fichiers de Pierre.

Elle remercia Alan en notant leurs noms, et raccrocha. Elle avait remarqué qu'il lui avait parlé des deux affaires comme s'il s'était agit de la même que l'on aurait recopiée. Il y avait quelque part un scénario qui se déroulait. Elle ne comprenait pas lequel.

L'après-midi touchait à sa fin. L'opérateur lui fit entendre une conversation de Paul Courtenay sur son portable. Elle venait probablement de l'autoroute du Sud. Le numéro appelé était un portable qui se trouvait aux Etats-Unis. Son détenteur était un des deux noms que venait de lui donner Alan. Rien de bien particulier ne ressortit de l'écoute. Un homme en appelait un autre qui venait de s'installer dans une petite ville américaine de la côte ouest. Il lui demandait de ses nouvelles. Il s'avérait qu'il était parti là-bas pour redresser une entreprise et il précisait que ce serait chose faite d'ici trois mois.

Sophie se demanda comment on redressait une entreprise en trois mois. Une autre écoute du portable de Paul Courtenay lui fournit la réponse, les anciens propriétaires revenaient comme dirigeants salariés du nouveau propriétaire. Les journaux financiers allaient publier l'information le lendemain. Ils n'avaient d'ailleurs fait aucune difficulté à revenir et semblaient même heureux qu'on ait fait appel à eux. C'était dommage quand même de saccager ainsi l'œuvre de leur vie, n'est-ce pas ? Une fois que l'on s'était débarrassé du précédent acheteur dont la bêtise semblait sans limite, tout allait aller pour le mieux.

Elle n'allait pas attendre trois mois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire aux Etats-Unis. La vérité devait se trouver dans ce qu'elle avait déjà.

Tout devait se trouver sous ses yeux écrits dans une langue anodine et technique qui n'aurait pas intéressé le plus méchant des journalistes à scandale. Même si le langage financier la rebutait, Sophie entrepris de lire en

détail le dossier des prises de participations de la banque.

Sophie s'aperçut que le dossier était divisé en fiches, chacune relatant une prise de participation. Elle commença par celles qui avaient eu lieu il y a deux ans peu après l'arrivée de Paul Courtenay.

La première société se trouvait aux Etats-Unis. L'analyse financière faisait état de bénéfices portant le PER à 15%.

C'était honorable, mais les précédents propriétaires ne souhaitent pas faire la une de la presse financière. Le rachat de la société s'était fait de façon amicale avec le plein accord de l'ancien actionnaire majoritaire qui en était aussi le fondateur. Il avait d'ailleurs apporté ses actions à l'OPA qui n'avait pas dépassé le minimum de publicité légale. Seuls les zinzins s'en étaient d'ailleurs aperçus et en avaient profité pour réaliser une confortable plus-value. Le jour de la fin de la prise de contrôle officielle, une assemblée générale extraordinaire avait entériné la démission du précédent dirigeant ainsi que la nomination du nouveau qui avait été présenté par la banque.

Rien ne semblait extraordinaire dans ce dossier. L'âge des anciens dirigeants montrait qu'ils désiraient probablement prendre une retraite bien méritée après une vie de labeur passée à monter une société discrète, efficace et saine. Un financier français avait découvert une prospère compagnie américaine qui lui permettrait de placer ses fonds sans risque à l'abri des coups de folie périodiques de la Bourse Américaine.

Le seul point curieux était que trois mois après son rachat, l'entreprise présentait ses premiers comptes déficitaires. Six mois après les pertes s'élevaient à plusieurs millions de dollars. Elles ne mettaient pas en danger l'entreprise étant donné ses réserves financières importantes.

Le Crédit Lillois licencia Azim Mokhta, le dirigeant qu'il avait mis en place et revendit la société. Sophie chercha si elle trouvait trace de ce dirigeant dans les fichiers des entreprises. Elle apprit qu'il avait une quarantaine d'années et avait dirigé une demi-douzaine d'entreprises. Apparemment, on ne savait rien de son cursus universitaire. Elle trouva une interview dans un journal local américain, où il faisait état d'un titre de l'école Centrale des Arts et Manufactures de Paris. Sophie avait à sa disposition un annuaire de cette école. Il n'y figurait pas.

Par contre, elle trouva une mention dans son casier judiciaire qui n'était pas tout à fait vierge. Il avait monté une astucieuse escroquerie sur les comptes d'associés. Il avait monté plusieurs sociétés dont il était toujours le dirigeant et qui se revendaient de la marchandise entre elles. Il avait convaincu quelques préretraités d'investir leur chèque de licenciement dans ces affaires. En raison des éminents services qu'il rendait, il s'était fait attribuer un salaire royal. À la première assemblée, les associés ne s'étaient pourtant aperçus de rien puisque qu'ils avaient tous donné un pouvoir en blanc au pseudo centralien. Six mois plus tard, lorsque les caisses furent vides, il les rencontra un par un et invoqua la dureté des temps pour convaincre ses retraités de mettre de l'argent comme associé. Tout

s'était bien passé, jusqu'à ce que l'un des associés s'aperçoive que les marchandises soi-disant livrées entre les différentes sociétés n'entraient jamais dans un local industriel quel qu'il soit. Il avait appris l'existence de base de données accessibles au grand public où l'on pouvait rechercher toutes les entreprises que dirigeait une personne donnée. Il avait choisi un moment d'inattention, où M Mokhta ne se trouvait pas dans les locaux pour y pénétrer. Un classeur contenait les différentes commandes effectuées par la société ainsi que ses factures. Il en photocopia les contenu et s'éclipsa. rentré chez lui, il s'aperçut que chacun des émetteurs de commande où des débiteurs était une société dirigée par M Azim Mokhta. L'associé mit tout ces documents dans une pochette et se fit recevoir par le procureur de la république auprès duquel il déposa plainte contre M Azim Mokhta. Arrêté celui-ci ne nia pas les faits, passa dix huit mois en prison préventive puis fut condamné à six mois ferme. La détention préventive ayant été plus longue que la peine, il fut libéré le lendemain de sa condamnation, et reçut un dédommagement pour un emprisonnement injustifié. On n'entendit plus tellement parler de lui, jusqu'à ce qu'il réapparaisse dans le sillage du nouveau et brillant dirigeant du Crédit Lillois.

Sophie regarda dans le fichier de Pierre Tournac et le trouva en bonne place des émetteurs de paiements depuis la France. Elle parcourut également les autres fiches d'entreprises rachetées par le Crédit Lillois depuis deux ans en cherchant le nom de Mokhta. Elle le trouva à deux reprises.

Sophie consulta une autre fiche. Une compagnie américaine en bonne santé, achetée, détruite puis revendue avec des comptes en déficit. Seules deux d'entre elles s'étaient retrouvées en faillite. Toutes les autres se retrouvaient simplement en difficulté financière passagère et revendues pour une bouchée de pain à un « redresseur d'entreprise » qui se bornait la plupart du temps à embaucher les anciens propriétaires. En général, ils acceptaient trop heureux du pont d'or qui leur tombait du ciel. Pour ceux qui avaient encore l'âge de travailler, cette aventure leur permettait de prouver à nouveau leur valeur de manière à pouvoir en faire état lorsqu'ils créeraient une société concurrente.

Le dossier concernait un millier d'entreprises environ. Sophie mit deux jours à en prendre connaissance. Le schéma était à peu près toujours le même. Le dirigeant imposé par le Crédit Lillois avait souvent une condamnation légère en France pour escroquerie dont il s'était sorti sans trop de mal, le plus souvent en avance pour bonne conduite. La condamnation était le plus souvent assortie d'un sursis qui lui était assez sévère. Les patronymes étaient rarement français, mais originaires de pays pas très stables.

Le scénario semblait à peu près le même à chaque fois. Il ne fonctionna pas tout à fait « normalement » une dizaine de fois. Pour trois cas, les anciens dirigeants étaient morts entre temps. Dans deux autres cas, ils avaient recréé une entreprise concurrente. Les autres avaient tout simplement décidé de vivre de leur rentes.

Au bout de deux jours, Sophie décida de systématiser sa démarche. Elle synthétisa toutes les informations

qu'elle avait lues dans un fichier. Elle pouvait ainsi connaître instantanément savoir dans quelles opérations un dirigeant d'entreprise comme M Mokhta avait été engagé, ses condamnations antérieures, ainsi que pour chaque entreprise son prix d'achat ainsi que son prix de vente.

Trois analystes du service l'avaient rejoint pour l'aider et saisissaient les informations au fur et à mesure qu'elles devenaient claires. Le plus difficile fut de classifier les différents types d'escroqueries auxquelles les uns et les autres s'étaient livrés. Ils purent chercher également de quel pays d'origine les uns et les autres venaient et quel était leur statut par rapport à la loi française. Pour la majorité d'entre eux, ils n'avaient pas le droit de remettre les pieds sur le sol français. Ce point commun pouvait être compris comme permettant de gêner d'éventuelles recherches. De même la société qu'ils avaient dirigée étant vendue, ils disparaissaient en général du territoire américain. Le montant de la vente en disparaissait d'ailleurs avec eux.

Au bout de trois jours, Sophie fut en mesure d'additionner les pertes encaissées par le Crédit Lillois pour ce genre d'opérations. Elles avoisinaient les mille cinq cent milliards de francs en deux ans.

Sophie envoya plusieurs coups de fil. Le premier fut pour le colonel. Elle lui résuma ces découvertes.

- Ce n'est pas qu'un délit d'initié, Colonel. C'est un peu plus compliqué que cela.

- Cela vous conduit où, Lieutenant ?

- Pour l'instant, cette opération n'apporte rien à son principal initiateur. Par contre, un certain nombre de

repris de justice se retrouvent du jour au lendemain millionnaires en dollars, et ils s'envolent avec leur milliards. Cela n'a pas de sens.

- Vous avez raison, mais il y en a quelque part.

- Je continue l'enquête. Je vais demander à Alan et Pierre s'ils peuvent suivre les comptes des patrons d'entreprises mis en place par le Crédit Lillois. On obtient à peu près 800 noms qui me semblent-ils sont liés à la première liste.

- Très bien, Lieutenant. Allez-y !

Le deuxième fut pour Alan et Pierre à New-York pour qu'ils unissent leur forces pour retrouver les comptes bancaires où étaient passé les milliards issus de la vente des compagnies redressées.

Les analystes saisirent également l'identité des redresseurs. Les recherches sur leurs passés respectifs s'avèrentent tout aussi instructives, par contre les lieux des délits se trouvaient répartis en Europe.

Au bout d'une semaine, ils avaient rassemblé un bon millier de casiers judiciaires tous pleins à ras bord et s'étaient mis en relation avec les chancelleries de l'ensemble des pays d'Europe. Celles des pays d'Europe de l'Est semblaient très heureuses d'entendre parler de certains de leurs ressortissants. Bien qu'« on » ne les recherche pas officiellement, on fit comprendre aux français qu'« on » serait très content de les revoir.

Un soir, que les dossiers s'empilaient toujours plus épais et que l'enquête semblait conduire vers des ramifications toujours plus nombreuses, Sophie reçut un coup de fil d'Alan.

Il y a du nouveau. Les mexicains ont vendu quelques actions IBC. Le cours est toujours bas.

- Comment ça, quelques ?

- Oui, quelques centaines. Ils en avaient achetées plusieurs dizaines de milliers.

- Vous avez suivi l'argent ?

- Oui, il est passé chez les collecteurs comme celui que vous avez suivi. Ensuite, il est passé par notre ami Tony Marcello, qui a versé une partie de cet argent à notre ami Azim Mokhta, vous le connaissez ?

- Oui, il travaille pour Courtenay. Vous avez dit ne partie ? Où est passé le reste ?

- Sur un compte en Suisse appartenant au Directeur du Budget.

- La boucle est bouclée. Je vois bien qui profite, mais pas encore la relation avec les prises de contrôle si régulièrement ratées du Crédit Lillois. Est-il possible de savoir ce que va faire ce M. Mokhta ?

- Oui, bien sûr. On peut penser qu'il va faire bientôt quelques achats.

Elle raccrocha après avoir remercié Alan de son aide. Le colonel la rappela juste après.

- Lieutenant, le dossier sur lequel vous travaillez est incomplet.

- Ils ont perdu plus ?

- Peut-être, je ne sais pas. Mais ils ont pris d'autres participations directes ou indirectes et minoritaires

cette fois. Je vous ai envoyé le dossier, il se trouve dans votre e-mail.

- Merci mon colonel.

Sophie se tint la tête à deux mains, il lui semblait qu'elle perdait la raison devant l'étendue des ramifications infinies qui s'étendaient devant elle. Et en plus, elle ne savait toujours pas ce qu'elle cherchait.

* * *

Sophie revint au fichier fourni par Pierre Tournac, celui qui avait déclenché sa tentative de meurtre et toute l'affaire. Malgré les sommes engagées par le Crédit Lillois on était encore loin du compte, les flux financiers étaient manifestement beaucoup plus importants. Il se passait quelque chose d'encore plus énorme qui dépassait donc le territoire français et manipulait des sommes fantastiques. Vu ce qu'elle avait vu dans le sud des Etats-Unis, ces gens souhaitaient un maximum de discrétion. Les circuits normaux pour acheter des titres ne semblaient pas suffire à leur besoin de discrétion. Pour cela, « ils » avaient besoin d'une organisation capable d'organiser de grands mouvements discrètement ainsi que d'assurer leur sécurité sans états d'âme. Elle téléphona à Pierre.

- Pierre, je me demandais, quel était exactement la raison pour laquelle un nom se trouve inscrit dans votre fichier.

- Il y a plusieurs raisons à cela. La première est qu'ils font des transferts financiers sur des comptes autres que ceux où ils reçoivent leur traitement; enfin, les sommes sont plusieurs fois supérieures à celles qu'ils seraient censés pouvoir mobiliser. Ici, aux US, la direction du Trésor en fait à peu près autant. Alan me l'a expliqué.

- Donc, si je comprends bien. Nous ne nous sommes intéressés qu'à une toute petite partie de la liste ?

- Effectivement. Cela ne veut pas dire que tout est lié. Cette liste est tout simplement celle des transferts financiers inexplicables. Dedans, on devrait trouver les trafiquants de drogue, ceux d'armes, enfin tous ceux que l'on était censé traquer initialement.

Sophie se demanda à nouveau quelle était exactement sa cible. Elle avait le sentiment que quelque chose d'énorme lui était tombé dessus, qu'il fallait l'arrêter avec les moyens qui lui étaient propres. Elle n'en percevait pas les dangers, ni même la raison qui la pousserait à engager les moyens de son service dans cette action. Si l'on pouvait considérer comme répréhensible de chercher à assassiner un fonctionnaire de l'administration des douanes en fuite avec un agent français clandestin, ce n'était pas une raison suffisante pour mouiller tout le service. Par ailleurs, si « on » avait pris le risque de tenter une action violente, c'était parce que Pierre avait vraiment mis les pieds sur quelque chose. Elle continua :

- Mais enfin, Pierre, qu'y avait-il dans ton rapport qui avait tout déclenché ?

- Je m'inquiétais seulement que des hauts fonctionnaires et des ministres se trouvent régulièrement dans mes fichiers. Vous savez, continuait-il après un silence, nous avons seulement mis au point une méthode qui permette de détecter des prête-noms. Pour la mafia, cela est pratiquement impossible. Celui qui utilise des prête-noms dispose en général d'une armée d'homme de main, faire régner la terreur est amplement suffisant. Ici, nous avons à faire à des gens chic qui habitent dans les beaux quartiers, qui sont hauts fonctionnaires de père en fils, etc... pas à des voyous.

- Tu veux dire qu'ils ne sauraient pas se faire respecter tout seul ?

- Exactement, il n'y a pas de relation directe entre les gens qui nous ont menacés vous et moi. Nous avons été attaqués par des membres de la mafia new-yorkaise et notre point d'entrée était une liste de hauts fonctionnaires français.

- Pourtant, nous avons bien remonté une partie de la corde à nœuds.

- Oui, mais ils ne pouvaient pas le prévoir. Le haut fonctionnaire français parle savamment des nouvelles technologies sans s'y intéresser vraiment.

- Que veux-tu dire ?

- Eh, bien ; la décision de créer mon service a été l'occasion de l'octroi d'une ligne budgétaire. La publicité en a été faite auprès de la presse judiciaire et de nos partenaires européens. Ce budget, conséquent, nous a permis de nous acheter les plus puissants ordinateurs

du monde. Mais personne, n'est jamais venu voir ce que nous en faisons.

- Et alors, que s'est-il passé ?

- Je crois que nous avons réussi notre mission, alors que nos responsables n'y croyaient pas. En fait, nous avons eu la chance de pouvoir constituer une petite équipe d'inspecteurs des douanes et d'informaticiens, et que nous nous sommes rapidement très bien entendus ensemble. Nous avons développé un outil dont nous ignorons encore les performances réelles, mais qui semble pouvoir rendre de grands services.

- Comment Christian Andriani vous perçoit-il ?

- En fait, nous n'en savons rien. Un jour, il a voulu faire semblant de s'intéresser à nos travaux et il n'a réussi qu'à être ridicule. En fait, je crois qu'il nous prend pour des fondus d'informatique qui font jujou dans leur coin, et que par conséquent nous ne sommes pas dangereux.

- Je crois que c'est assez courant chez les gens qui ne peuvent admettre de ne pas tout savoir. Ils se rattrapent en méprisant ceux qu'ils ne comprennent pas.

- Oui, mais pour moi, je ne suis pas informaticien, je suis douanier. Par contre j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui sont capables de travailler en équipe avec moi. Nous nous complétons, je fais des enquêtes financières, ils me forgent mes outils. Et chaque jour, on améliore le système.

- J'ai compris, il n'avait pas d'autre choix que de vous tuer.

- Pourquoi ?

- Parce qu'ils ne peuvent pas comprendre ce que vous faites ; par contre ils ont compris que vous pouvez être dangereux. Ce M Andriani ne doit pas être très malin.

- Pourquoi ?

- Il aurait pu essayer de vous acheter.

- Oh, Lieutenant ! Je ne suis pas à vendre !

- Tout le monde est à vendre, c'est une question de prix. Mais, il aurait fallu lâcher un petit bout du gâteau. Ce qui vous a sauvé, c'est que ce sont de bons escrocs, mais de mauvais assassins.

- Pourquoi ?

- Les voyous qu'ils nous ont envoyés manquaient totalement de discrétion.

On frappa à sa porte. C'était un opérateur d'écoutes qui venait avec une cassette, il la lui tendit en précisant qu'il s'agissait de M Andriani. Il avait attendu le soir pour appeler New-York, le nom de son correspondant ne faisait pas partie de la liste. Le ton était franchement agressif.

« Alors, ce Tournac, vous l'avez ?

- Il a disparu dans la nature.

- Je croyais que la police de New-York travaillait pour vous ?

- Une partie, oui. Ecoutez, M Andriani. La police de New-York c'est trente huit mille hommes en tenue et neuf mille civils. Nous avons fait notre possible en utilisant certains de nos amis italo-américains et policiers. Faire plus serait dangereux.

- *Et alors ?*

- *On abandonne, vos clients sont protégés et nous ne tenons pas à savoir par qui. »*

La bande se terminait par un raccrochage brutal accompagné par un mot de Cambronne.

Elle décida de s'intéresser à l'autre liste communiquée par le colonel : celle des participations minoritaires. Elle consulta le fichier ; il ne contenait qu'une liste de sociétés européennes pour la majorité d'entre elles. C'était un peu sec. Depuis peu, le colonel lui avait adjoint une équipe d'analystes qui travaillaient avec elle. Elle leur demanda la liste des actionnaires de chaque société avec leur taux de participation.

Ensuite elle rappela Alan :

- Alan, je me demandais comment le Crédit Lillois pouvait se permettre de prendre autant de vestes sans que ça se voit.

- Ça va se voir, il faut attendre le prochain bilan ; actuellement ils le savent en interne mais peuvent encore le cacher.

- Mais ça va exploser. Comment peuvent-ils manquer à ce point de discrétion ?

- Parce que vous avez des moyens pour rassembler des informations qui sont totalement illégaux, rien de ce que nous savons ne pourrait être opposé devant un tribunal. Un juge d'instruction dans n'importe quel pays recherche des preuves que le procureur pourra utiliser au tribunal. De plus, il n'est pas pénal de faire de mauvaises affaires. Je suppose que pour les accuser de

détournement il faudrait les accuser de collusion, et personne ne voudrait se charger d'un pareil dossier.

- Vous pouvez me donner quelques éléments chiffrés sur leur situation ?

- Nous nous en sommes déjà inquiétés, car un krach bancaire de cette importance affecterait notre vie économique, il serait donc aussi dangereux pour vous que pour nous. Je vous l'envoie immédiatement.

Elle avait à peine raccroché qu'un opérateur d'écoutes lui tendit une nouvelle cassette. Sur l'étiquette, elle vit marqué le nom Paul Courtenay suivi de la date et de l'heure de l'écoute. En dessous, se trouvait le numéro et le nom du correspondant. Le nom ne lui disant rien, elle enclencha la cassette dans son magnétophone et écouta.

Le correspondant avait un fort accent oriental sans quelle put lui donner une nationalité bien qu'il parlât anglais. Le ton de l'entretien était sec et cassant. Il ressortait de la cassette que le correspondant de Paul Courtenay voulait acheter trois nouvelles sociétés pour leur faire subir le même sort qu'aux autres. Le Directeur Général du Crédit Lillois refusait en arguant que les fonds de la banque étaient au plus bas. La suite fit dresser l'oreille à Sophie, l'autre faisait allusion à un certain passé qu'il ne faudrait pas faire ressortir. Le distingué haut fonctionnaire se répandit en torrent d'injures.

« Il ne sert à rien de vous énerver, M Courtenay. C'était il y a vingt ans qu'il fallait réfléchir. Vous avez trahi votre pays, vous ne vous êtes pas fait prendre uniquement à cause de vos amitiés politiques. Vous avez fait cela par

idéologie, ou par appât du gain ; ce n'est pas mon problème.

- Espèce de salaud !

- Je crois que vous êtes mal placé pour me juger ; vous avez communiqué des informations confidentielles que vos fonctions à l'aviation civile vous permettaient de posséder. Vous les avez communiqués à des terroristes qui ont tiré à la roquette sur un avion israélien à Orly. Vous avez cent cinquante morts sur la conscience M Courtenay ! Je crois que votre gentille Julie de seize ans que vous faites élever dans un chic lycée privé de Neuilly apprécierait de voir votre photo à la première page de tous les journaux. Votre beau-père serait enchanté de fournir à sa fille un motif pour la faire divorcer.

- ...

- Allô, vous m'écoutez, M Courtenay ! ? »

La conversation se terminait dans un râle, le correspondant ordonnait de commencer trois nouvelles opérations catastrophiques pour la banque. Sophie rappela encore Alan qui après avoir tapoté sur un clavier donna les valeurs des sociétés à Wall Street. Il y avait de quoi mettre à genoux le Crédit Lillois.

Elle alla rapidement trouver l'opérateur d'écoutes qui lui indiqua qu'il avait donné la synthèse à un analyste. Celui-ci finissait de rassembler un dossier sur l'attentat en rapport avec la carrière du haut fonctionnaire français. Il n'avait jamais réellement travaillé à l'aviation civile, mais avait été détaché pour travailler sur des dossiers épineux de financements de compagnies aériennes qui désiraient acheter des avions français. Il

avait pris à l'époque des contacts fructueux avec des responsables de la sécurité aérienne de la compagnie israélienne, bien que cela ne rentre pas exactement dans ses fonctions. Il avait pu prendre connaissance des plans secrets de déplacement des avions sur l'aéroport d'Orly. Le secret était censé rendre plus difficile une attaque au sol. L'enquête avait montré que les terroristes connaissaient exactement ce qui était prévu, et qu'il n'avait eu qu'à attendre leur cible au bon endroit au bon moment. Bien que ses sympathies palestiniennes étaient connues d'un petit cercle d'initiés, l'enquête n'avait pas pu montrer qu'il avait eu accès aux plans de sécurité.

On lui tendit quelques éléments complémentaires sur sa jeunesse. Quelques enquêtes des renseignements généraux le montraient sympathisant de ceux que l'on appelait à l'époque des gauchistes, mais restant toujours discrets. Pendant les vacances scolaires, il avait effectué quelques déplacements au Proche-Orient. Tout ceci ne portait pas à conséquence puisque l'un de ses amis de l'époque beaucoup plus en vue dans les mêmes milieux était devenu Premier Ministre.

Sophie demanda si on avait des renseignements sur son correspondant. Ali Bijar était actuellement un financier discret du Liban en cours de reconstruction. On le soupçonnait de s'être enrichi grâce au trafic d'armes qui foisonnait dans le pays pendant la guerre, alimentant tranquillement toutes les factions. Ceci aurait pu expliquer d'où il tenait un certain nombre de renseignements. À la paix, il était prêt pour financer la reconstruction. Il opérait sur quelques places financières mais dans la plus grande discrétion. Il

intervenait quelques fois directement en faisant transiter les fonds qu'il utilisait par les banques discrètes de quelques paradis fiscaux. On le soupçonnait d'intervenir massivement sur certains marchés mais toujours par l'intermédiaire de prête-noms remarquablement discrets

- Alan, tu pourrais surveiller aussi Ali Bijar ?

- Qu'est-ce qu'il fait ? Il finance la révolution islamique ?

- Je ne sais pas. Mais j'ai le sentiment que si nous réussissons à savoir avec qui ses comptes secrets travaillent, nous allons renseigner le fichier de Pierre. Je t'envoie son numéro de téléphone ainsi que l'adresse que l'on a pu détecter.

- D'accord, on se rappelle demain.

Alan avait fait merveille. Ses services pénétraient vraiment les secrets financiers les mieux gardés de la planète financière. Sophie se demanda en voyant revenir les renseignements demandés deux jours plus tard par quel mystère tel compte numéroté dans une banque suisse ou de Curaçao avait pu être attribué au milliardaire libanais si discret. On retrouvait la technique des comptes relais permettant d'assurer le secret des transactions au cas où la première banque ne serait pas aussi discrète qu'elle voulait bien le faire croire. De virement de compte numéroté en compte numéroté, l'argent arrivait dans des comptes dont on avait identifié auparavant les détenteurs.

Elle bénit la coopération entre services de différents pays qui lui permettait de profiter de l'énorme arsenal

de renseignement américain. En fait cet Ali Bijar avait déjà intrigué Alan et ses collègues à la faveur d'une indiscretion. Personne ne pouvait se contenter de gagner de l'argent sans jamais le dépenser. À partir de ce moment, quelqu'un dans le monde se demandait qui pouvait bien se payer un yacht ou un voyage en avion privé.

Sophie décida d'appeler Alan pour en savoir plus.

- Alan, comment peux-tu me donner un dossier aussi détaillé sur ce personnage en m'affirmant qu'il est fiable. Ne me dis pas que vous allez fouiller dans les ordinateurs de toutes les banques du monde.

- Non en effet, car certaines ne sont pas en réseau, leurs machines ne peuvent donc pas être atteintes.

- Alors comment faites-vous ?

- C'est très simple et beaucoup de travail. Ton Ali Bijar est le type même de laveur d'argent à grande échelle qui nous intéresse. Toute l'astuce consiste à retourner ses forces en faiblesses. Tu ne le verras jamais pénétrer dans une agence de banque par exemple, ce serait trop facile, il suffirait de le suivre et de poser des micros. Il fait tout par téléphone.

- Il connaît les écoutes quand même !

- Oui, c'est pour cela qu'il utilise essentiellement des abonnements de portables anonymes. En fait, il est sur le marché depuis longtemps. Nos amis du Mossad l'avaient déjà repéré du temps de la guerre du Liban. Nous avons simplement pris la suite. Son problème est que pour pouvoir intervenir sur les marchés où on le trouve, il doit passer obligatoirement par les circuits officiels. L'astuce qu'il utilise est d'avoir des centaines

de prête-noms qui lui servent de relais. Les opérations qu'il fait ont l'air tout à fait normales.

- Comment faites-vous alors ?

- Il faut savoir que rien que sur le territoire américain, il y a trois réseaux de transmission de fonds : Fedwire, Swift, et Chips. Ils totalisent à eux trois environ 700 000 transactions par jour. Sur le total, il n'y en a que 0,05 % qui peuvent nous intéresser. La loi américaine oblige les organismes qui gèrent ces réseaux à permettre aux organismes de contrôle fédéraux de regarder les transferts qui passent. Nos machines les analysent en permanence. Pour notre ami, ses transactions proviennent de comptes numérotés dans des paradis fiscaux, sans mention d'identité de personne. Donc, même si elles ressortent comme suspectes comme tout ce qui transite par les paradis financiers, elles n'ont pas obligatoirement un sens. On utilise une technique que nous appelons la « link analysis », l'analyse des liens. Ce sont des systèmes experts qui établissent des liens entre les milliers de transactions douteuses que nous enregistrons chaque jour. C'est comme ça que chaque fois que vous m'avez demandé d'établir des liens entre certains noms et des transferts de fonds, j'ai pu vous les fournir.

- Mais vous n'avez pas établi de lien entre Bijar, Andriani et le Crédit Lillois ?

- Non, c'est vous qui l'avez fait grâce à une écoute téléphonique.

- Comment avez-vous pu le repérer ? Il téléphone toujours de postes anonymes.

- En fait, l'appel venait de France et la DST le surveillait étroitement. Il était filé par une équipe et il a téléphoné d'une cabine. Chez nous, lorsque nous interceptons un appel, on cherche toujours à connaître l'identité de l'appelant. L'équipe a mis le numéro de la cabine dans son rapport. Le rapport a été inséré dans la base de données des personnes surveillées. Notre analyste a eu la présence d'esprit de rechercher dans cette base lorsqu'il a détecté l'utilisation d'une cabine publique.

- C'est cohérent. En fait, d'après ce que j'ai pu savoir du personnage, l'homme est attiré par les nouvelles technologies. Il s'en sert pour couvrir son anonymat et ne jamais apparaître personnellement. Ce que visiblement, il ne sait pas, c'est que nous avons une empreinte de sa voix depuis des années.

- Je ne vois pas comment cela permettrait de suivre ses appels.

Il y eut un silence sur la ligne. Sophie avait posé une question de trop. Alan se demandait visiblement s'il avait le droit de répondre. Au bout de quelques secondes, il se décida.

- Avez-vous entendu parler du projet Echelon ?

- Non, enfin peut-être hésita Sophie.

- C'est une énorme station d'écoute qui se trouve à Menwith Hill en Angleterre. Elle date de la guerre froide. Les Etats-Unis en étaient arrivés à craquer la quasi-totalité des codes russes et à tout savoir de ce qu'ils faisaient. C'est l'une des raisons qui a accéléré la chute du communisme. Depuis les risques ont changé de nature. Nous avons donc modernisé cette station, elle

écoute donc la totalité des conversations qui passent par satellite.

- C'est la France qui a ces moyens là ?

- À votre avis ?

- Vous êtes sûr que vous ne vous occupez que de terrorisme ?

- Ni vous, ni moi ne sommes des naïfs, chère amie...

- Bon et alors ?

- Le Mossad nous a permis d'avoir son empreinte vocale, ils l'avaient mis sur écoute à cette époque. Or notre homme téléphone énormément à ses banquiers des paradis fiscaux. À l'intérieur d'Echelon, il y a un autre projet qui s'appelle Voicecast. Il consiste à détecter en temps réel d'après la signature vocale si une conversation nous intéresse ou non. Le système se met immédiatement à l'enregistrer dès que sa signature vocale est détectée. C'est comme ça que nous avons tous ses codes secrets, les localisations de ses comptes, etc...

- Il pourrait utiliser d'autres personnes pour parler à sa place.

- Ce serait difficile. À ce niveau de masses financières, il est impossible de faire confiance à qui que ce soit. Cela l'obligerait donc à exercer un contrôle par la terreur, donc à recourir à des services de ceux qui feraient régner cette terreur. Lesquels pourraient à son tour se retourner contre leur maître à la faveur d'une opération par exemple. Non, ce n'est pas possible. L'homme est retord et ne fait confiance qu'à lui-même. D'autre part, s'il décidait de changer ses codes, nous le

saurions immédiatement, car nous avons également une autre méthode de recherche : la recherche par mots clés.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Chaque fois qu'un correspondant quel qu'il soit utilise les codes secrets, le système décide automatiquement d'enregistrer la conversation. C'est comme cela que nous suivons tous ses mouvements de fond.

Sophie remercia son interlocuteur et lui demanda de lui communiquer la liste des mouvements de fonds des deux dernières années. Il les lui promit pour le lendemain. Elle décida de demander un entretien avec le colonel. Elle fut reçue dans une maison sûre à la fin de la journée.

- Qu'avez-vous trouvé ?

- Ce n'est pas un délit d'initié, colonel !

- Qu'est-ce que c'est alors ?

- Probablement, la plus grande escroquerie du siècle.

- Je vous écoute, lieutenant

- Nous sommes tombés sur un financier libanais qui tient Paul Courtenay.

- Le directeur général du Crédit Lillois ?

- Oui.

- Qu'a-t-il fait ?

- Il a donné les renseignements qui ont permis l'attentat contre El Al à Orly. On s'en doutait, mais on n'a jamais pu le prouver. D'autant plus qu'il ne

s'occupait à l'époque que de finance, théoriquement, il n'avait pas accès officiellement aux données de sécurité.

- Et que fait-il, ce M Courtenay ?

- Il rachète aux frais de sa banque des sociétés américaines florissantes, y place un dirigeant qui la coule en six mois. Constatant les dégâts, la banque revend ses parts à un redresseur d'entreprise. La plupart du temps, il fait appel aux anciens propriétaires qui se font payer grassement pour rétablir la situation ; au bout de quelques mois, la société est revendue sur le marché avec un confortable bénéfice.

- Ils sont tous complices ?

- Oui, les dirigeants placés par la banque ont en général un profil assez chargé et tourné vers l'escroquerie. Quand aux redresseurs, nous surveillons leur comptes. Ils utilisent déjà les intermédiaires que nous avons repérés aux US. J'aurais les résultats de nos recherches demain. Je suis à peu près sûre du résultat.

- Pourquoi, vouliez-vous me voir si rapidement ?

- Nous avons intercepté une conversation de Paul Courtenay, où Ali Bijar le menaçait pour lancer trois nouvelles opérations.

- Ali Bijar, c'est notre libanais ?

- Oui, il est suivi par la DST quand il se déplace sur notre territoire.

- Et alors ?

- Le Crédit Lillois est exsangue. D'après les renseignements que nous avons pu collecter, le Trésor et la Banque de France commencent à s'inquiéter.

Jusqu'à présent le directeur du Trésor a freiné toutes les investigations, il se trouve sur les listes de Pierre Tournac.

- Tant que ça ?

- En fait, il serait à la limite de l'incident de paiement. Mais ce n'est pas tout. Nous n'arrivons pas encore à établir la relation avec la prise de contrôle illégale d'IBC que nous avons détectée aux Etats-Unis.

- Il y a un lien ?

- Oui, tout a l'air de tourner autour de Pierre Tournac.

- Il y aurait plusieurs opérations ?

- En fait, sans nous en rendre compte, nous avons mené plusieurs enquêtes. La tentative d'assassinat sur la personne de Pierre Tournac était probablement liée à la prise de contrôle d'IBC à laquelle nous avons assisté aux US. Par contre, il faut remarquer que les fonds que manipule Tony Marcello aux US sont beaucoup plus important que ce que nous avons déjà découvert.

- Qu'en concluez-vous ?

Qu'il y a plusieurs affaires imbriquées, et que nous ne comprenons pas exactement où ils veulent en venir. Ce qui est à peu près sûr, c'est qu'ils ont complètement vidé le Crédit Lillois de sa substance et que nous allons avoir à faire face à un gigantesque scandale financier en France. Beaucoup d'institutions risqueraient de ne pas y résister. D'autre part, la prise de contrôle d'une des plus grandes compagnies mondiales par ces gens là est inquiétante sans que nous ne puissions savoir exactement à l'heure actuelle qu'elle est leur projet. Pour l'instant, l'urgence c'est le Crédit Lillois !

- Bien, voilà ce que nous allons faire...

* * *

Sophie en arrivant à son bureau trouva la liste des comptes d'Ali Bijar qui l'attendait. Un jeune homme se présenta, il se nommait Michel Tournier. Il était expert dans la pénétration des ordinateurs pour leur faire faire ce qu'il voulait ; il faisait partie de l'équipe d'agents spécialisés recrutée par le colonel.

- Vous connaissez le Crédit Lillois ?

- Oui, je m'y promène de temps en temps.

- Vous vous y promenez ?

- Je peux entrer dans toutes leur machines, donc régulièrement je regarde s'ils ont mis en place de nouvelles applications, comment elles marchent, quels sont les mots de passe, etc...

- Comment pouvez-vous faire tout ça ?

- Il y a de nombreuses années, un homme à nous s'est fait embaucher et il a posé une porte de derrière qui nous permet d'entrer dans la plupart de leurs systèmes. Par ailleurs, ils utilisent de nombreuses sociétés de service. Les dirigeants de l'une d'entre elles ont été pris dans une escroquerie, il y a de nombreuses années. Nous leur avons arrangé le coup, depuis, ils nous fournissent toutes les informations dont nous pourrions avoir besoin. Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

- Nous allons avoir besoin de faire des opérations sur certains titres, sans que les opérateurs habituels de la banque n'interviennent.

- Rien de plus facile, je n'ai qu'à passer les ordres en me faisant passer pour un trader fictif.

- Bien, vous vous maintenez prêt à agir, je vous donnerais les ordres à passer bientôt.

Elle regarda la liste des comptes fournie par Alan. Il y en avait environ une centaine. Le total des montants avoisinait les deux mille milliards de francs. C'était à peu près deux fois le montant pris à la banque. Cela confortait son idée, qu'elle n'avait pas tout vu, une hypothèse se fit jour dans son esprit : cet Ali Bijar n'était pas forcément le dernier maillon de la chaîne.

Elle appela Michel Tournier.

- Michel, pourriez-vous me dire la situation de trésorerie de notre cible.

- J'ai regardé hier, ils sont emprunteurs d'environ 500 milliards de francs.

- Effectivement, ce n'est pas fameux. Bon, voilà ce que vous allez faire. Vous allez créer 5 000 comptes de clients entreprises et particuliers fictifs tous débiteurs. Calculez une répartition de découverts entre 100 millions de francs pour les entreprises et quelques dizaine de milliers de francs. Le total doit être égal au trou de trésorerie. Attribuez leur des dates de création de compte de plus de deux ans. C'est compris ?

- Oui, lieutenant. J'efface mes traces, bien sûr.

- Evidemment ! Quand vous aurez fini, vous me communiquerez la liste des comptes avec les montants de leurs débits.

- À vos ordres.

Pendant que Michel s'acquittait de sa tâche, ce qui allait lui prendre plusieurs heures, Sophie ouvrit une caisse de vocodeurs. Ce petit appareil se branchait sur un téléphone et faisait que son correspondant entendait une voix différente de celle de son locuteur. Ils étaient tous en état de marche. Elle referma la caisse. Ouvrant son placard, elle choisit une nouvelle tenue et changeât d'apparence. De blonde, elle devint rousse et son visage se couvrit de tâches de rousseurs. Elle se rendit dans un petit pavillon parisien au bout d'une impasse. Sur la plaque à l'entrée se trouvait marqué son nouveau nom : docteur Armande Picard avec la mention uniquement sur rendez-vous.

Elle pénétra dans le pavillon où elle fut accueillie par une secrétaire.

- Je suis le docteur Picard.

- Bonjour, docteur. Votre bureau est par-là. Vos premiers rendez-vous sont déjà arrivés.

- Merci, envoyez moi le premier dans cinq minutes.

Elle entra dans le bureau, déposa sa caisse qu'elle ouvrit. Elle posa un bloc d'ordonnances toutes préparées. Elle attendait 200 rendez-vous d'agents débutants qui auraient une tâche précise à exécuter au cours des prochaines 24 heures. En raison des circonstances exceptionnelles, on allait leur faire faire

un travail pratique sans risque, travail qu'ils oublieraient ensuite. À deux minutes par agent, elle en avait pour jusqu'au milieu de la nuit. Elle posa la liste devant elle, et fit entrer les cinq premiers d'un coup pour gagner du temps. Elle leur donna à chacun une ordonnance. Sur chaque ordonnance, il y avait un numéro de compte avec son code secret et un numéro de téléphone. Dans la partie droite de la ligne, il y avait un numéro de compte bénéficiaire au Crédit Lillois ainsi que la somme que Michel avait calculée. À chaque agent, elle attribua un arrondissement de Paris, ou une localité de banlieue. En leur remettant leur vocodeur, elle leur enjoignit de sortir de la maison toutes les deux minutes. Pendant qu'elle leur parlait, d'autres arrivèrent dans le vestibule.

Elle répéta le même cérémonial jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Sa secrétaire avait déjà disparu lorsqu'elle quitta les lieux. Bien qu'épuisée, elle retourna à son bureau après avoir repris son apparence habituelle; elle y retrouva toute son équipe qui écoutait les conversations téléphoniques, évaluait l'information, la classait, la complétait voire prenait l'initiative de recherches complémentaires. Alors que d'habitude les analystes prenaient un air distrait en écoutant des conversations d'habitude sans intérêt, ils semblaient concentrer et notaient fébrilement ce qui se disait dans leurs écouteurs. L'un d'eux l'appela :

- Lieutenant, si vous voulez bien. Je crois que ceci devrait vous intéresser, dit-il en lui tendant des écouteurs que Sophie chaussa aussitôt.

Elle avait l'impression qu'il se déroulait une bagarre de chiens enragés dans le téléphone.

« Bijar m'a appelé, il est furieux.

- Je le comprends, mais que s'est-il passé au juste ?

- Tous ses comptes se vident les uns après les autres, c'est la même voix qui appelle donne un ordre et raccroche. En plus, c'est un français.

- On connaît le nom des destinataires ?

- Non, ils ne donnent que des numéros de comptes qui correspondent à des comptes à votre banque. »

Sophie souleva un de ses écouteurs, pour demander qui c'était. L'analyste lui répondit qu'il s'agissait du directeur du budget et de Paul Courtenay, chacun depuis son domicile. L'atmosphère semblait tendue, les deux interlocuteurs semblaient anxieux. Même si leur vocabulaire restait dans le cadre de la stricte courtoisie, on avait l'impression qu'ils n'étaient pas loin de s'entre-déchirer.

« Demandez donc à Andriani de faire une enquête. D'habitude, il sait ce qui se passe chez moi mieux que mes directeurs.

- D'accord, mais cela va faire du bruit, ce n'est pas le moment.

- Mon pauvre ami, si vous saviez. Bijar nous a complètement mis sur la paille, la banque n'a plus que quinze jours à vivre.

- Mais comment on a pu en arriver là ?

- Je n'ai fait que suivre vos instructions.

- Je ne vous ai jamais demandé de mettre le Crédit Lillois sur la paille.

- Pas exactement, mais vous m'avez demandé régulièrement devant témoin d'acheter des sociétés américaines et de mettre à leur tête des gens que vous me présentiez. Je n'ai fait que suivre vos instructions. La suite n'était que des opérations de gestion courante. »

Le ton compassé du directeur du budget se fit incisif et coupant. Sophie écarta les écouteurs.

- Oh, là, là ! ça barde là dedans. Je suppose qu'Andriani va être à la fête également. Prévenez-moi quand ils auront fini de régler leurs comptes.

- Bien, lieutenant.

Elle retourna dans son bureau et écouta un fichier de son que le colonel lui avait envoyé. C'était un interrogatoire de Paul Courtenay par la DST peu après l'attentat contre l'avion d'El Al.

« Vous saviez que l'avion allait se garer à cette place.

- Bien sûr que je le savais, j'en avais besoin pour mon travail.

- Et pourquoi cela ?

- Je voulais accueillir leur secrétaire d'Etat au budget.

- Il n'était pas prévu sur ce vol.

- Il m'avait affirmé qu'il y serait. »

Elle lui envoya le fichier par e-mail. En attendant, que la ligne soit libre, elle alla rendre visite à Michel Tournier.

Chaque fois qu'un virement arrivait sur un compte déficitaire, le système considérait que la banque était remboursée et l'argent était en fait crédité sur les comptes généraux de la banque. Petit à petit, sa trésorerie remontait. Dans le milieu de la nuit, elle n'était plus déficitaire que de 400 milliards de francs. Michel Tournier supprimait toute trace des comptes au fur et à mesure que leur solde revenait à 0. Si un informaticien avait regardé le système, il ne se serait aperçu que de la présence d'un de ses collègues tout à fait justifiable à cette heure de la nuit. D'autant que certains de ses collègues n'éteignaient jamais leur terminaux, ils apparaissaient donc présents en permanence.

Les virements arrivaient par centaines, Michel tapait de plus en plus vite sur son clavier.

Un analyste vint le prévenir que la ligne de Paul Courtenay était libre. Sophie retourna dans son bureau.

- M Courtenay ? dit-elle avec son plus beau sourire dans son vocodeur.

- Oui, répondit une voix inquiète, c'est moi.

- Avez-vous regardé votre e-mail ?

- Non, pas encore. Je suis très occupé, que voulez-vous ? qui êtes-vous ?

- Regardez votre e-mail et je vous rappelle. À tout de suite.

Cinq minutes plus tard, elle rappela.

- Alors ?
- Que voulez-vous ?
- Vous démissionnez, demain à la première heure.
- Et pourquoi ça ?
- Sinon, tous les journaux ont la transcription de votre interrogatoire par la DST, vos photos avec les chefs terroristes palestiniens, celle avec Carlos, plus quelques petites surprises.
- Quel genre de surprise ?
- Votre ami, M Bijar est en train de piquer une crise de nerfs. Quand on connaît autant d'assassins que lui, cela peut avoir des conséquences curieuses.
- Mais enfin qui êtes-vous ?
- Cela n'a aucune importance. Si demain matin vous êtes toujours directeur général du Crédit Lillois, je ne répons plus de rien. Bonne nuit, faites de beaux rêves ! dit-elle en raccrochant.

Son téléphone sonna.

- C'est Alan. Je vous appelle parce qu'il y a une agitation inhabituelle autour des comptes d'Ali Bijar. Ils se vident petit à petit vers le Crédit Lillois. Mais chose bizarre, les virements sont acceptés et quand on vérifie, les comptes n'ont jamais existé.
- Il doit y avoir un peu de pagaille dans cette vieille banque.
- Ce n'est pas tout, un des comptes de Bijar a été complètement vidé dans l'un des comptes secrets de Courtenay.

- Eh bien, il va y avoir du sport. Il est une heure du matin, ici, Alan, j'ai eu une journée épuisante, je vais prendre un peu de repos. Appelez moi s'il y a du nouveau.

Sophie s'allongea. Deux heures plus tard, Alan la rappelait.

- La banque de Courtenay était en fait tenue par la mafia, Bijar n'a eu aucun mal à savoir à qui était le compte. Il a appelé Marcello à New-York et a eu la réponse dans les cinq minutes.

- Bien, merci, je vais me recoucher.

- Ah, bon.

Elle dormit jusqu'au matin.

Un de ses assistants entra dans son bureau avec du café chaud, des croissants, et alluma la télévision. Elle vit apparaître une photo de Paul Courtenay.

Homme de gauche, haut fonctionnaire, inspecteur des finances, il avait été nommé il y a deux ans directeur général du Crédit Lillois. Depuis sa politique avait été très discutée, d'autant que nombre d'acquisitions qu'il avait fait faire à la banque s'étaient soldées par des échecs retentissants. Agé de 60 ans, Paul Courtenay laisse une femme et deux enfants. Nous rejoignons notre envoyé spécial sur les lieux.

« Oh, on le connaissait bien M'sieu Courtenay, y m'achetait souvent un journal, quequ'fois des bandes dessinées pour ses petites nièces qu'y disait. Pensez, qu'ça m'fait un choc, pour sûr ! »

« Voilà, ici c'est la consternation. La police indique que l'enquête sera longue et incertaine. Bon père, bon époux, le directeur général du Crédit Lillois menait une vie rangée et discrète. Personne ne lui connaissait d'ennemi. À vous le studio !

Nous vous rappelons, l'information qui vient de tomber : le corps de Paul Courtenay vient d'être retrouvé en bas de chez lui, il avait été tué d'une balle de 22 long rifle en pleine tête. »

Sophie éteignit le poste et s'étira. Elle envoya un message à Alan pour lui demander si elle pouvait en savoir plus sur les communications téléphoniques de Bijar. Il le rappela cinq minutes après.

- Alan tu ne dors pas ?

- Non, ici nous sommes tous sur le pied de guerre, nous sommes au courant pour Courtenay. Nous avons intercepté un appel de Bijar vers un terroriste à la retraite. Je vous ai envoyé son nom par mail, après tout, il était chez vous.

- Merci, nous allons voir ce que nous pouvons faire de cette information.

- Pour le reste, Bijar a reçu d'autres appels qui proviennent d'Iran et du Pakistan.

- De qui ?

- Ce sont des leaders intégristes également impliqués dans du trafic de drogue.

- Tu as déjà tracé des liens ?

- Oui, Pierre est en train de travailler dessus. Il recoupe avec quelques éléments de son fichier. Les résultats semblent surprenants. On te rappelle en fin de journée.

- Du nouveau sur les actions IBC ?

- Rien de significatif, ils les vendent petit à petit.

- Lieutenant ?

- Oui, Pierre.

- Regardez votre mail, je vous ai envoyé un nouveau fichier renseigné.

- D'accord !

Sophie regarda le fichier qu'elle venait de recevoir. Un message l'accompagnait. Les noms des leaders intégristes étaient mentionnés. En Iran un certain Ali Marihani, imam dans ses montagnes déversant la parole d'Allah sur ses partisans aux quatre coins du monde; au Pakistan un autre imam Imr Baputo en faisait autant sur d'autres partisans. Curieusement, ils avaient tous les deux trouvé des prête-noms dans les pays du Moyen-Orient. Ceux-ci avaient régulièrement fait fortune dans la guerre du Liban et finançaient la reconstruction. Quelquefois, on voyait passer leurs noms dans la fourniture d'armes aux Talibans d'Afghanistan maintenant que la CIA avait fermé le robinet. Ils étaient donc en liaison avec les divers mouvements intégristes qui faisaient un grand usage d'engins de mort.

L'étude des liens montra que les deux prête-noms échangeaient des fonds avec une partie de la liste de Pierre, ce nouvel éclairage lui donna un sens nouveau.

- Alan ?

- Oui, lieutenant.

Les deux intégristes qui sont dans ton message, d'où tirent-ils leurs fonds ?

C'est une bonne question. Le Pakistan est l'un des plus grands cultivateurs mondiaux de pavots. Il peut donc avoir rassemblé des masses financières considérables. Pour l'iranien, c'est encore plus facile, l'Iran est une puissance pétrolière et un producteur de drogue. Il peut très bien avoir accès à des fonds considérables.

- Votre centre d'écoutes peut-il suivre leurs liaisons depuis l'Iran et le Pakistan ?

- Que voulez-vous faire ?

- Suivre le trafic de l'argent sale au travers des réseaux financiers est le travail de la police spécialisée dans ce domaine. Ce n'est pas le notre. Par contre, ces différents mouvements financiers ont peut-être un autre but que l'enrichissement personnel, et c'est ce qu'il nous faut découvrir.

- O.K., je vais voir auprès de la CIA ce qu'ils ont. Mais je ne vous promets rien.

Sophie finit par penser qu'il était dangereux de dépendre entièrement de la puissance de renseignement d'un état étranger qui pouvait suivre d'autres desseins que les siens. Elle décida de jouer double jeu.

- Alors, Lieutenant, contente ?

- Nous avons évité de peu la faillite d'une de nos plus grandes banques. Les acteurs sont pour le moment trop occupés à se battre entre eux pour être dangereux. Mais je ne suis pas satisfaite pour autant.

- Que vous faut-il d'autre ?

- Nous sommes tombés par hasard sur une escroquerie de haut vol qui s'exerçait en toute impunité. Ce qui nous a permis de nous en apercevoir, c'est la bêtise et la médiocrité de l'un d'entre eux.

- De qui parlez-vous ?

- Andriani. Il est le patron d'une équipe de gens particulièrement brillants qui sont au niveau des américains en matière de recherche sur le blanchiment de l'argent. Il les prend pour des idiots du haut de sa suffisante bêtise. Il ne s'est même pas aperçu que ses propres collaborateurs allaient le détecter lui-même.

- Pensez-vous que nous pourrions le manipuler ?

- Peut-être. En fait, il est méprisé par ses chefs qui connaissent ses limites et se servent de lui ; il se venge sur ses collaborateurs directs qui finissent par hausser les épaules. Mais les rapports qui sortent de son service passent obligatoirement par son bureau, il les signe.

- On pourrait utiliser Pierre Tournac.

- Je ne crois pas. Il faudrait le faire disparaître pour pouvoir être tranquille un moment.

- D'accord, occupez-vous en. Nous mettrons un homme à nous à sa place.

- Ce n'est pas pour ça que je suis venu vous voir.

- Quoi alors ?

- Les chiffres qui sont en notre possession montrent que nous n'avons agi que sur une toute petite partie de la réalité. Ou si vous voulez, l'histoire du Crédit Lillois n'était qu'une partie d'un ensemble beaucoup plus vaste.

- À quoi pensez-vous, lieutenant ?

- Nos premières recherches nous amènent vers des islamistes iraniens ou pakistanais.

- Vous m'avez parlé de chiffres, de quoi s'agit-il ?

- Les sommes manipulées par un intermédiaire sont équivalentes au budget français tous les six mois. Et ce n'était que l'un d'entre eux. Or l'action que nous venons d'effectuer n'a porté que sur le tiers de cette somme, de plus elle correspondait à deux ans d'activités.

- Et, donc vous en déduisez ?

- Qu'il y a d'autres acteurs dans cette affaire, que l'attaque n'a pas été portée uniquement sur une banque française, mais peut-être aussi sur d'autres banques européennes.

- Ce ne sont que des suppositions.

- Oui, mais nous pouvons continuer à démêler l'écheveau patiemment ce qui pourra nous prendre plusieurs années et ne les empêchera pas d'agir. Nous trouverons certainement des centaines de cadres supérieurs éblouis par l'argent facile ou sujet au chantage en raison de leurs égarements de jeunesse. Ou nous pouvons rechercher le pourquoi de tout cela et agir sur la source.

- Je sens que c'est la deuxième solution que vous préférez.

- En effet, c'est plus discret et probablement plus efficace. De plus, j'aimerais me passer pour un temps des services des américains.

- Les américains que vous avez rencontrés sont en fait certains de nos agents infiltrés dans leurs services.

- Un jour ou l'autre, ils se feront repérer.

- D'accord, allez-y !

Sophie rassembla la documentation sur le pakistanais. Imr Baputo avait soixante ans actuellement. Il vivait l'existence d'un saint homme en allant plusieurs fois par jour prier à la mosquée qui était à côté de chez lui. Mais le saint homme se faisait entourer de gardes armés de fusils d'assaut et ne se déplaçait qu'en Mercedes blindée. C'est du moins ce que montraient les quelques photos prises au téléobjectif que l'on avait de lui. L'horreur des photographies qu'ont certains musulmans trouvait ici une utilisation tout intéressante. Les quelques photos que l'on avait de lui étaient si floues qu'elles ne pouvaient même pas servir à le reconnaître. Les agents qui avaient pris ces photos avaient du risquer leur vie. En fait, on ne trouvait mention de son activité nulle part dans la presse.

Pendant de nombreuses années, il s'était contenté d'accueillir les réfugiés Afghans qui fuyaient les massacres perpétrés par les soviétiques. Personne ne s'était soucié apparemment que les camps de réfugiés dont il s'occupait n'abritaient bientôt plus que des femmes ; les hommes une fois réconfortés, nourris et

reposés étaient repartis au combat avec de bonnes armes neuves.

Les femmes, elles, devaient travailler pour payer leur subsistance au saint homme de Dieu, elles allaient travailler dans les champs de pavot qui pullulaient dans la montagne. Aussi, les combattants que repartaient en Afghanistan n'avaient pas que des armes sur les ânes qu'ils traînaient avec eux, quelques paquets de poudre blanche faisaient le contrepoids. Les combattants de Dieu n'avaient pas toujours à se battre, un haut-parleur suffisait. Une fois, une compagnie soviétique avait été retrouvée errant dans les vallées, particulièrement épuisée par la drogue, mais sans armes ni équipement. Il n'y avait eu aucun combat, les hommes avaient tout simplement échangé leur équipement contre leurs doses. Les nouveaux réfugiés avaient quelquefois des armes soviétiques quand ils repartaient au combat.

La production marchant bien, Imr Baputo se mit à exporter sa production. Les armes soviétiques étant quelquefois en surnombre, il les vendait aussi. C'est alors qu'il rencontra quelques libanais qui avaient beaucoup d'acheteurs pour ses armes et sa drogue.

Le sort des pauvres afghans finit par émouvoir l'oncle Sam qui avait trouvé là une façon de se venger de l'humiliation subie au Viêt-Nam.

L'action caritative du saint homme émut les envoyés de l'oncle qui lui promirent des livraisons d'armes modernes et de bonne qualité. De fait, les fusils d'assaut américains étaient plus précis et plus rapides que ceux qu'il prenait aux soviétiques. Bientôt, les hommes qui repartaient au combat étaient fournis

d'armes américaines, et les marchands d'armes revendaient les montagnes d'armement que les soldats vaincus de l'Armée rouge laissaient sur le terrain.

Un de ses fils avait fait de brillantes études de finances à Harvard et était revenu plein de sagesse vivre chez son père. Il remarqua alors que les dollars s'entassaient dans les caves de la vieille maison paternelle. Le saint homme était parfaitement imperméable aux biens de ce monde, tout ce qu'il souhaitait était le triomphe de Dieu. Dieu, ou ce qui correspondait à la représentation qu'il s'en faisait. Ceux qui ne partageaient pas sa vision des choses étaient des mécréants qu'il convenait de convaincre ou de forcer à croire.

Le fils admirait son père et à trente-cinq ans avait conçu une haine féroce pour la civilisation du dollar. Son accent et son éducation de berger des montagnes lui avaient valu de se sentir si seul parmi les riches fils de famille de Harvard. Progressivement pendant ses études, il s'était isolé. Les quelques rebuffades essuyées auprès des filles américaines libérées l'avaient convaincu de la justesse des vues paternelles quand à la place des femmes dans une société islamique. Pendant ses longues heures de solitude, la lecture du Coran lui fut d'un réconfort profond. Les résultats brillants qu'il obtenait à ses examens finirent de le convaincre qu'une vie tournée vers Dieu était la seule valable.

Rentré dans le village de son père, il prit plusieurs femmes à qui il imposa le port du voile. Les règles de la pudeur étaient respectées ainsi que le voulait Allah.

La guerre du golfe l'amena à considérer le monde occidental comme un danger pour la vraie foi. Les guerriers de Dieu avaient une autre force que le dollar et celle-ci était bien plus puissante. Le réalisme l'avait amené à considérer qu'ils ne pouvaient gagner la guerre sainte avec les armes que leurs ennemis fabriquaient. Donc, lui le fils aimé du saint homme les vaincraient par d'autres moyens.

Sophie se frotta les yeux, bien que tout ceci ne fut pas écrit en toutes lettres dans le dossier d'Imr Baputo, il lui semblait entendre réagir le prophète barbu et enturbanné des montagnes du Pakistan.

Elle passa au dossier d'Ali Marihani. Dépossédé de son pouvoir par le shah, il avait profité de la révolution pour reprendre son ancien pouvoir. Sous l'ancien régime, il avait attribué ses malheurs aux américains alliés du souverain abhorré. Sa vie s'était passé loin du pouvoir que sa naissance lui aurait permis d'espérer. Pendant qu'il se cachait misérablement, il voyait passer dans les rues les filles émancipées de la nouvelle bourgeoisie qui s'enrichissait des bienfaits de l'allié américain. Il s'était promis de libérer son pays de cette honte. Quand la révolution avait éclaté, on le vit souvent sur les photos d'agences auprès des mollahs les plus en vue. Rapidement, il se rendit compte qu'il était impossible de vaincre le grand Satan. Du moins par les moyens qu'utilisait le nouveau pouvoir. Ses nouvelles attributions financières lui avaient permis de pouvoir manipuler les énormes masses de dollars laissées dans le pays par le pétrole. Pragmatique, il avait compris que la révolution n'avait triomphé que grâce à la passivité

volontaire de ses ennemis yankees. C'est donc grâce à leurs propres armes qu'il les détruirait.

Sophie intégra les nouvelles listes communiquées par Alan dans son tableur. Son ordinateur mit cinq minutes à calculer le total des transactions qui avaient été détectées tellement elles étaient nombreuses. Les totaux étaient du même ordre de grandeur que ceux qui avaient été mesurés à l'autre bout de la chaîne.

Dans la liste des destinataires, elle dénombra plusieurs cadres supérieurs de banques européennes. La banque française ne devait pas être la seule à être attaquée. Si on les laissait faire, c'est tout le système financier occidental qui risquait de s'écrouler. Les conséquences en seraient incalculables.

Une peur viscérale l'étreignit. Si elle voulait faire une enquête qui montre preuve à l'appui l'étendue des dégâts, il lui faudrait des années. Les moyens financiers, dont disposaient ses adversaires, étaient tels qu'elle ne serait jamais sûre de la discrétion de ses différents interlocuteurs. Sa vie serait inmanquablement menacée comme l'avait été celle de Pierre.

Il était temps de rendre compte à nouveau au colonel.

- On a l'impression que c'est une attaque en règle.

- Naturellement, vous ne pouvez rien prouver, Lieutenant ?

- Il faudrait des années, et ce serait extrêmement dangereux. Nos adversaires ont des moyens pratiquement infinis.

- Qu'entendez-vous par « pratiquement infinis » ?
- Les sommes manipulées sont de l'ordre de deux fois le budget de la France par an, et encore nous commençons à deviner qu'il est en fait supérieur.
- Qu'est-ce qui vous le fait penser ?
- Même les moyens d'investigation les plus poussés ne permettent pas de tout voir. De plus, l'importance même des moyens financiers engagés, nous amènent à estimer que le secret sur nos opérations est pratiquement impossible à garder. Il n'est pas à exclure que nos moyens de renseignements soient eux-mêmes à terme soit intoxiqués soit aveugles, ou les deux.
- Effectivement. Que proposez-vous ?
- Une action individuelle et silencieuse de manière à détruire les centres de décision de façon durable.
- C'est votre spécialité, je crois.
- Celle de notre service.
- Bien sûr. De quoi avez-vous besoin ?
- D'une douzaine d'identités de rechange disponibles dans une cinquantaine de pays avec des comptes approvisionnés dans les banques de ces pays.
- Ce n'est pas un peu beaucoup, lieutenant ?
- Sinon, je ne pourrais pas assurer ma sécurité.
- Et personne ne pourra le faire.
- Vous connaissez un service de protection qui résiste à une pluie de dizaine de millions de dollars ?

Le colonel baissa le regard et fit non de la tête en regardant ses mains. Sophie s'apprêtait à prendre congé.

- Lieutenant, et vous, vous résisterez ?

Sophie ignora l'humour corrosif du colonel.

* * *

Martine Louison débarqua à Montréal. Son teint hâlé montrait qu'elle avait passé au moins un mois au grand air de la forêt canadienne. Elle descendit dans un Bed and Breakfast à l'allure victorienne restaurée. Une hôtesse au fort accent canadien français l'accueillit. Martine lui annonça qu'elle avait campé trois semaines avec des amis dans les forêts du nord et qu'elle voulait visiter un peu Montréal avant de reprendre ses études en France.

Une fois la porte de sa chambre fermée, elle sortit un ordinateur portable de son sac et l'alluma. Elle regarda dans un fichier deux numéros de comptes au Liechtenstein et leurs clés secrètes associées. Dans un autre, elle nota les caractéristiques de quatre autres comptes.

Elle referma son ordinateur, le fourra au fond de son sac et sortit de sa chambre.

Elle se dirigea vers le centre ville. Depuis une cabine, elle appela l'hôtel intercontinental.

- Allô, je suis la secrétaire particulière de M Manchour, puis-je lui parler ?

- Certainement, répondit la standardiste.

Martine raccrocha. Elle prit un taxi et se dirigea vers la gare. Depuis une cabine, elle appela le Liechtenstein.

- La banque Kleindorf ... À qui ai-je l'honneur ?

- Mon nom est Macumba.

- Bonjour, madame. Que puis-je pour vous ? demanda le banquier avec toutes les marques de la plus profonde déférence.

- Virez trois cent millions de dollars au compte 056898421 sur la Banque des Antilles à Curaçao.

- Certainement, répondit la voix.

- Mon prénom est Jeannine, ajouta Martine.

- Absolument, c'est absolument parfait. Je peux faire quelque chose d'autre pour vous ?

- C'est tout pour aujourd'hui.

- Ce sera fait d'ici une heure.

Elle raccrocha. Elle sortit dans la rue, marcha un peu et prit le métro. Trois stations plus loin, elle descendit et trouva un téléphone. Elle appela Curaçao.

- La Banque des Antilles ?

- Mon numéro de compte est le 056898421.

- Oui et alors, répondit la voix.

- Je m'appelle Fabrice continua Martine.

- Que puis-je faire pour vous ?

- Quel est le solde de mon compte ?

- Trois cent millions de dollars, répondit la voix au bout d'un instant.

- Virez ce montant sur le compte 48218324 à la Banque du Cèdre à Baalbek.

- Très bien, cela sera fait.

Elle sortit de la cabine et appela un taxi. Elle se fit conduire à l'aéroport. Là, elle se dirigea vers les consignes et sortit bientôt une clé de sa poche. Arrivée devant la bonne case, elle ouvrit la porte et en sortit une grosse valise de toile. Elle se dirigeât ensuite vers un restaurant et ses toilettes. Pour son projet, elle préférait les restaurants qui contrairement aux aéroports possédaient des toilettes dont les portes fermaient jusqu'en bas.

Une fois dûment enfermée, elle ouvrit sa valise en toile qui contenait une valise rigide de bonne marque. Elle l'ouvrit à nouveau et en sortit un tailleur ainsi qu'une paire de chaussures à talons hauts. Un tampon démaquillant lui retira son hâle d'étudiante en vacances. Une touche de fond de teint lui procura la peau mate propre aux brunes. Une perruque brune remplaça bientôt la rousse qu'elle portait. Une injection sous-cutanée lui créa un grain de beauté sur la joue. Une montre de prix ainsi qu'un sac à main compléta son allure de jeune élégante riche. Des lentilles de contact colorées voilèrent le bleu intense de son regard. Elle enfouit la tenue de Martine Louison dans sa valise et Tania Ellison sortit des toilettes.

Tania pénétra dans le restaurant et demanda une table. Elle commanda, en attendant d'être servie, elle prit son téléphone portable et composa un numéro à New-York.

- C'est moi.

- OK, c'est fait.
- Merci, répondit-elle avant de raccrocher.

Son correspondant venait d'injecter l'enregistrement des bagages ainsi que le passage au contrôle de Mlle Tania Ellison sur le vol New-York Montréal qui allait atterrir d'ici une heure. Elle avait le temps de déjeuner tranquillement.

Une heure plus tard, elle paya en liquide et sortit. Elle se dirigea vers une porte qui donnait sur la zone de service, composa un code et entra. Quelques mètres plus loin, elle rejoignait la file des passagers qui descendaient du vol New-York Montréal et se présentait aux contrôles d'immigration.

- Mlle Tania Ellison ?
- Oui.
- Que venez-vous faire à Montréal ?
- Business, répondit-elle de son accent new-yorkais caractéristique.
- Bienvenue au Canada, Mademoiselle.

Elle se fit conduire par un taxi à l'hôtel Intercontinental. Elle s'approcha de la réception.

- Je suis Tania Ellison. J'ai réservé la suite 210.
- Tout à fait, Mademoiselle. Le groom va vous conduire. Nous vous souhaitons un bon séjour.

Parvenue dans sa suite, elle laissa un pourboire de dix dollars au jeune homme qui s'éclipsa. Elle posa sa valise et trouva dans le fond de celle-ci un petit

dispositif constitué d'une ventouse, d'un boîtier et d'un écouteur.

Elle se dirigea vers le mur du fond, posa la ventouse sur le mur et introduisit l'écouteur dans son oreille. Dans la suite voisine, on parlait anglais avec l'accent haché propre aux orientaux.

- M Bijar, mon père est très mécontent.

- Mais quand je vous dis que je n'y suis pour rien !

- M Bijar, quelles sommes vous avons- nous confiées ?

- À l'heure actuelle, je gère pour votre compte environ 500 milliards de dollars répartis dans environ 20 000 comptes dans à peu près toutes les banques de la planète.

- La question que nous nous posons à votre endroit est de savoir si vous méritez encore la confiance que nous vous faisons.

- Ecoutez, M Baputo. Ces trois cent millions de dollars, c'est vrai qu'ils ont atterris sur un de mes comptes personnels. Mais, je ne vois pas pourquoi je vous les aurais pris. Qu'est ce que ça me rapporte, moi. Trois cent millions de dollars, c'est de la petite monnaie pour moi. Que voulez-vous que j'en fasse ?

- Alors, pourquoi sont-ils allés sur votre compte en passant par un compte relais ?

- Et par un compte relais, un seul ? C'est du travail d'amateur. Moi quand, je fais des opérations pour vous, les virements sont plus discrets et j'emprunte des centaines de relais, des milliers de relais. Personne ne peut me suivre, personne. Ou si on découvre ce que j'ai fait, le temps que l'on comprenne, c'est fini, terminé et

de plus ce n'est même pas illégal. Alors, pourquoi, j'aurais risqué de vous fâcher en faisant à mon profit une opération aussi grossière ?

- C'est ce que nous aurions aimé comprendre.

- Et qui à fait ça ?

- C'est ce que nous aurions aimé savoir. Tous ce que nous savons, c'est que les ordres ont été donnés par la même voix de femme qui appelait d'ici, de Montréal.

- Et cette voix était connue ?

- Les services du trésor américains ont noté sa signature mais c'est la première fois qu'elle passait.

- Vous voyez bien, personne ne sait qui c'est. D'abord ces trois cent millions, je vais vous les rendre, sur quel compte voulez-vous que je les envoie ?

- Gardez les, vous les ajouterez dans les fonds que vous manipulez déjà.

- Comme vous voulez. C'était pour cela que vous avez voulu me voir ?

- Non, je voulais savoir où vous en étiez sur IBC.

- Ça marche bien. Nos milliers de latinos revendent les actions de telle manière que l'activité sur le titre ait l'air tout à fait normale. En fait, nous avons pris les courbes de l'année dernière et nous les reproduisons.

- Qu'est-ce qui vous assure de la fidélité de ces hommes ?

- L'argent et la terreur. Il y a un mois, l'un d'entre eux a essayé de s'approprier l'argent, lui et toute sa famille ont été égorgés. Ceux qui sont restés honnêtes,

reçoivent une compensation tout à fait correcte pour quelques heures de travail.

- Et pour les acheteurs ?

- Il y a dans ce pays et dans quelques autres des milliers de retraités qui ignorent complètement que cette société a quelques problèmes. Régulièrement, ils passent quelques ordres d'achat au mieux aux dates où les latinos vendent.

- Et vous en êtes où ?

- Nous en sommes à peu près à quarante-cinq pour cent.

- Les quatre vingt pour cent sont pour quand ?

- Dans trois semaines au plus tard. Et qu'est ce qui vous assure de la fidélité de ces retraités. Ils ont tous signés une reconnaissance de dette. Si l'un d'entre eux s'aventurait à négocier les titres pour son compte où à dépenser l'argent, un organisme de crédit parfaitement respectable viendrait saisir leurs biens. Ils n'ont pas l'âge de comprendre ce que nous leur faisons faire.

- Bien, je vous reverrais dans trois semaines à Londres.

Tania entendit une porte qui se fermait. Elle écouta encore cinq minutes et rangea son équipement. Ils avaient déjà la majorité dans IBC et maintenant, ils concentraient les actions qu'ils détenaient dans un plus petit nombre de mains. La question était désormais de comprendre pourquoi. Un exemplaire du Wall Street Journal avait été disposé dans la chambre. Elle l'ouvrit

à la page des publicités financières et y lut l'annonce de l'assemblée générale pour un mois plus tard.

Elle décida qu'elle serait à Londres dans un mois dans la suite voisine de M Bijar.

Tania fourra sa tenue de Martine Louison dans un sac de sport et sortit. Dans un autre restaurant, elle effectua sa transformation inverse et se rendit à sa pension de famille.

Le soir venait, elle dîna dans le quartier et alla se coucher comme une petite fille sage qu'elle était.

Le lendemain, elle prit congé de son hôtesse, se transforma en Tania et rentra à l'Intercontinental. Son voisin était parti, elle n'avait donc plus d'intérêt à être là. Elle paya sa suite et prit le premier avion pour New-York comme aurait du faire une bonne new-yorkaise.

* * *

Un policier se pencha vers la jeune femme endormie sur un banc de l'aéroport de Montréal. Il la secoua doucement.

- Madame, madame ! Il ne faut pas dormir ici.

Elle grogna, se retourna et se rendormi. Le policier insista.

- Madame, il ne faut pas dormir ici. L'aéroport va fermer. Il est une heure du matin.

Elle ouvrit les yeux, le regarda d'un air étonné.

- Madame, je vous en prie levez-vous.

- Mais qu'est-ce que vous me voulez à la fin ?

- Vous ne pouvez pas dormir dans l'aéroport insista le policier. Vous n'avez pas d'hôtel ?

Un de ses collègues s'approcha de lui.

- Un problème, Georges ?

- Cette dame, je l'ai trouvée qui dormait sur la banquette comme si elle était à l'hôtel.

- Demande lui ses papiers.

- Vous avez vos papiers ?

La jeune femme resta prostrée sans répondre. Le dénommé Georges parla dans la radio accrochée à son épaule pour prévenir le central qu'ils prenaient en charge une jeune femme blonde aux yeux bleus d'environ vingt-cinq ans. Le sujet semblait prostré. Il l'aidèrent à se lever et l'emmenèrent vers les locaux du commissariat.

Il l'assirent sur un siège devant un policier en civil. Il la regarda en silence scrutant son regard vide.

- Madame, mes hommes vous ont trouvé allongée sur un banc dans le hall de l'aéroport. Vous n'avez pas répondu lorsqu'ils vous ont demandé vos papiers.

Il laissa passer un silence. Elle regardait au loin. Ses cheveux blonds avaient dû être coiffés. Elle gardait des traces de maquillage sur les joues qui semblait avoir été effacé maladroitement. Ses vêtements quoique froissés devaient être cher et indiquaient une certaine aisance. Contrairement à beaucoup d'élégantes, elle portait les ongles courts. Le tailleur laissait paraître une certaine vigueur sportive. Elle ne portait pas de sac à main.

– Madame, je vous parle. Vous m’entendez ? Comment vous vous appelez ?

Le policier essaya dans les différentes langues qu’il utilisait d’habitude avec les immigrants clandestins, le français, l’espagnol. Il n’eut pas plus de succès qu’avec l’anglais. Il appela un médecin au téléphone. Celui-ci arriva un quart d’heure plus tard, alors que le policier essayait vainement d’offrir un café à la jeune femme.

– Qu’y a-t-il, commissaire ?

Nous avons trouvé cette jeune femme qui dormait sur une banquette de l’aéroport. Elle ne répond à aucune de nos questions. Elle ne porte aucun papier, nous ne savons pas qui c’est. Vous pouvez me dire ce qu’elle à ?

Le médecin posa sa trousse sur le bureau. Il en sortit une petite lampe qu’il promena devant ses yeux, elle n’eut aucune réaction et le laissa faire. Il retroussa sa manche, prit sa tension et prit un air préoccupé.

Il faut que je l’envoie à l’hôpital. Cette jeune femme est très faible et j’ai peur qu’elle nous fasse un malaise d’une minute à l’autre.

– Mis à part qu’elle ne répond pas quand on lui parle, elle nous semblait normale.

– Commissaire, si vous aviez 8 de tension comme elle, vous seriez probablement dans le même état. Juste avant de tomber dans le coma.

Comme pour confirmer ses dires, la jeune femme s’affaissa sur l’un des côtés de la chaise et commença à glisser vers le sol. Le médecin se précipita pour la retenir. Il étouffa un juron quand il prit conscience de son poids. Il ne put qu’accompagner sa chute. Il testa

rapidement sa carotide et sentit les faibles battements du cœur. Il eut l'impression que ceux-ci s'amenuisaient pour disparaître bientôt. Avec des gestes rapides, il ouvrit sa trousse, prit une seringue toute prête et l'enfonça rapidement dans le bras de la jeune femme. Il prit à nouveau le pouls et soupira. Le commissaire avait déjà pris son téléphone et demandé une ambulance.

- Merci, dit le médecin. Elle a bien failli y passer. Mais je ne me voyais pas en train de faire un massage cardiaque à un pareil tas de muscles.

- Mais qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi tas de muscles ?

- Je n'en sais rien. Elle nous a fait tout simplement un arrêt cardiaque sous notre nez. Pour votre seconde question, commissaire cette fille est plus baraquée que le plus costaud de votre équipe d'intervention. Je ne m'en suis aperçu que quand j'ai essayé de la rattraper, elle est pratiquement plus lourde que moi.

Une course précipitée se fit entendre depuis le couloir. Deux infirmiers entrèrent en poussant un brancard. Ils la soulevèrent et l'y déposèrent, pendant qu'ils lui ajustaient un masque respiratoire, le médecin ouvrit son chemisier et posait les sondes du moniteur cardiaque. Il nota un léger hématome au niveau du plexus solaire. Comme à cette heure de la nuit l'aéroport était fermé, le médecin décida de suivre sa patiente, on n'avait plus besoin de lui. Ils partirent en courant vers l'ambulance qui attendait devant la sortie des voyageurs.

Arrivés à l'hôpital, il la remit aux bons soins de son confrère et assista à l'examen. La jeune femme avait rouvert les yeux et respirait paisiblement l'air absent et

perdu dans le vague. Les infirmiers la déshabillèrent. Ils cherchaient des traces d'injection pouvant expliquer son état mais ne trouvèrent que celle qu'elle avait reçue à l'aéroport de la main du médecin. Ils prélevèrent une certaine quantité de sang pour analyse. Les deux médecins s'interrogèrent du regard.

- D'habitude vous nous envoyez des overdoses qu'ils s'envoient dans les toilettes de l'aéroport, celle-là ne sniffe pas, n'a pas d'autre trace de piqûre que la vôtre, elle ne porte aucun des symptômes habituels des drogués. D'autre part son corps est incroyablement musclé pour une femme, et a l'air en pleine forme comme si elle pratiquait régulièrement un entraînement poussé. Ce qui ne serait pas possible si elle était droguée. Elle ne porte pas de trace de violence, elle est pourtant en état de choc. Tout ce que je peux faire pour le moment est de la mettre en observation.

Le médecin acquiesça en opinant du chef. Il suivit les infirmiers qui poussaient le brancard vers une chambre. Il attendit qu'ils fussent sortis, ferma la porte derrière eux et rabattit les draps. Il examina ses pieds, au bout de cinq minutes, il avait trouvé ce qu'il cherchait. Une légère trace de piqûre dans la veine du pied droit attira son attention. Il rabattit le drap. L'autre médecin entra dans la chambre.

- Nous avons les résultats de l'analyse, son sang comporte des traces importantes de phénobarbital. C'est suffisant à expliquer son état.

- Vous trouvez ? ce ne sont pourtant pas les symptômes.

- Certains, si.

- Mais pas tous. J'ai l'impression que cette jeune personne a du inhaler, volontairement ou pas, une des nouvelles saletés qui arrivent d'Asie.

- Que proposez-vous ?

- Sa robuste constitution semble avoir pris le dessus, cela nous évitera de cafouiller avec des molécules dont nous ignorons pratiquement tout. Laissons faire la nature. Pour le moment, je n'ai rien d'autre à faire, je vous propose de rester ici, s'il y a un problème je vous préviendrais.

- C'est très aimable à vous, docteur.

- Je n'ai aucun mérite, demain je suis en vacances.

Les deux médecins se saluèrent. Ils se prépara à passer la nuit dans la chambre d'hôpital. Un fauteuil à haut dossier semblait prévu à cet effet. Il s'assit et regarda le visage de la jeune femme. La chemise d'hôpital avait remplacé le tailleur de prix. Elle semblait plus fragile dans la pâleur de son visage de blonde sur le blanc de l'oreiller. Sa respiration était paisible, les traces de maquillage avaient été retirées dans la salle d'urgence. Ses cheveux blonds et courts lui revenaient en frange sur le front accentuant son caractère juvénile. Un sac en plastique contenait les vêtements qu'elle portait.

Il s'assit sur le fauteuil et posa ses pieds sur une chaise. Demain serait un autre jour.

Le soleil du Québec inonda la chambre d'hôpital, le médecin s'étira, regarda autour de lui et tâta la barbe drue. La jeune femme dormait toujours. Il se leva et la

regarda. Elle se retourna et se pelotonna sous les draps. Il estima que le danger était passé et sortit dans le couloir à la recherche d'un rasoir.

Cinq minutes plus tard, l'infirmière de garde l'avait doté d'un rasoir jetable. Il entra dans le cabinet de toilette de la chambre et découvrit les joies du rasage sans savon. La jeune femme tressaillit au crissement de la lame sur les poils. Quand le médecin revint dans la chambre, elle ouvrait de grands yeux étonnés. Elle se rajeunissait à vue d'œil, maintenant qu'elle apparaissait telle qu'en sa vérité. Il appuya ses mains sur le pied du lit et la regarda avec un sourire complice.

- Bonjour, dit-il.

Son regard qui balayait la pièce se fixa sur lui. Elle ne répondit pas. Il reprit la parole :

- Vous allez bien ?

Elle tenta d'ouvrir la bouche et déglutit.

- J'ai soif articula-t-elle en français.

- C'est normal, c'est l'effet de la drogue que vous avez reçue. Tenez buvez, ajouta-t-il en lui tendant un verre d'eau.

Elle but à petite gorgée la moitié du verre et repoussa sa main. Elle leva les yeux, le regard du médecin se fixa sur les deux iris bleu limpide.

- Merci.

- C'est mieux comme ça ?

- Où suis-je ?

- Dans une chambre d'hôpital.

- Comment je suis venue là ?

- Une patrouille de police vous a trouvée en train de dormir sur une banquette de l'aéroport. Vous avez failli mourir de crise cardiaque hier soir, nous vous avons amené aux urgences de l'hôpital

- Et qui êtes-vous ?

- Mon nom est Vincent Lindon, je suis l'un des médecins de garde de l'aéroport. La police m'a appelé quand elle vous a trouvée. Comme aujourd'hui je suis en vacances, j'ai pris la liberté de rester avec vous à l'hôpital. Et vous comment vous appelez-vous ?

La jeune femme fronça les sourcils, comme si cette simple question lui posait un problème.

- Je ne sais pas, bredouilla-t-elle.

Vincent la regarda avec surprise.

- Vous voulez dire que vous ne vous souvenez pas de votre identité ?

- Non ! dit-elle.

- Vous savez quel jour nous sommes ?

- Non...

- Dans quelle ville vous êtes ?

- Non...

- De quoi vous souvenez-vous ?

- Je ne sais pas.

- Vous parlez français. Vous êtes française ?

- Je ne sais pas.

- Vous vous souvenez de ce que je viens de vous dire ?

- Vous m'avez trouvée sur une banquette d'aéroport, j'ai eu une crise cardiaque hier et vous m'avez amenée ici, lui sourit-elle.

La porte s'ouvrit, le médecin de l'hôpital entra.

- Alors comment va notre jeune patiente ?

- Bien, répondit Vincent, si ce n'est qu'elle ne se souvient que des dix minutes qui ont suivi son réveil.

- Amnésie ?

- Il me semble, oui.

- Vous l'avez examinée ?

- Non, je vous attendais pour ça.

Cinq minutes plus tard, il émit son diagnostic.

- C'est incroyable, vous avez l'air en pleine forme. À croire qu'il ne vous est rien arrivé.

- Que m'est-il arrivé ?

- Ça, on aimerait bien le savoir ! s'exclama Vincent. Je vous propose de vous reposer encore une journée, pendant que nous vérifierons que vous allez réellement bien, continua le médecin de l'hôpital avant de se retirer.

- Vous savez où aller, lui demanda Vincent quand ils furent seuls.

- Je n'en ai pas la moindre idée lui répondit la jeune femme.

- Voilà ce que je vous propose, restez à vous reposer en regardant la télévision canadienne. Ici, vous êtes en sécurité, on s'occupe de vous. Peut-être que vous verrez des choses qui feront revenir la mémoire. Quand à moi,

je vais m'absenter ; je reviendrais vous voir en fin d'après-midi.

Il lui fit un grand souvenir, et sortit en refermant la porte doucement derrière lui.

Elle prit la télécommande de la télévision et alluma une chaîne au hasard.

On commentait la persistance de rumeurs alarmantes sur la multinationale de l'informatique IBC et ceci malgré les dénégations énergiques et répétées de la direction de la compagnie. La jeune femme ne sembla pas intéressée par cette nouvelle qui pourtant semblait inquiéter beaucoup de monde. Dans la rubrique fait divers, on mentionna la découverte de trois cadavres dans les poubelles de l'aéroport de Montréal que la police n'avait pu identifier. Leurs portraits apparurent bientôt sur l'écran, on vit trois portraits de méditerranéens qui auraient pu venir de n'importe quel pays du golfe persique. Elle passa de chaîne en chaîne sans trouver un détail qui l'intéresse. Vers le milieu de l'après-midi, on frappa à la porte et Vincent Lindon apparut avec un bouquet de fleurs à la main.

- Ça va mieux ?

- Je n'ai mal nulle part, mais je ne sais toujours pas qui je suis, d'où je viens, ni comment je suis arrivé à Montréal.

- Tenez, c'est pour vous. Je viens de parler avec votre médecin. Comme vous n'êtes pas malade, il ne peut pas vous garder à l'hôpital.

- Où vais-je aller ? Je ne sais même pas qui je suis.

- Ecoutez, j'ai une proposition à vous faire. J'ai une chambre libre chez moi, venez je vais vous loger et vous aider à retrouver la mémoire. J'ai beaucoup étudié des cas comme le vôtre, ces dernières années, avec de la patience, je vais vous aider à vous retrouver.

- C'est très gentil, mais que va penser votre famille ?

- Je vis seul. N'ayez pas peur, votre chambre ferme à clé.

Elle fit mine de réfléchir.

- De toute façon, je n'ai pas le choix.

- Si, bien sûr. Nous avons des hôpitaux psychiatriques, où on vous soignera pour vous aider à retrouver la mémoire. Je vous propose la même chose, mais sans l'ambiance de l'hôpital.

- Bon, d'accord, je vous fais confiance.

- Bravo. Comme vous êtes grande, je vous ai amené des vêtements à moi. Ceux que vous portiez étaient par trop froissés.

* * *

- Voilà, faites comme chez vous, lui dit Vincent en lui ouvrant la porte.

Elle entra et découvrit le logement du docteur. Il l'entraîna vers une chambre meublée simplement d'un lit. Il y posa les quelques emplettes qu'il avait faites pour elle dans les magasins d'habillement rencontrés sur leur chemin. Elle s'assit sur le lit. Son visage avait l'air étonné et distant.

- Ça ne va pas ?

- À votre avis ? Je me retrouve chez un homme attentionné, que je ne connaissais pas il y a quelques heures. Je, je...

Elle bredouilla et fondit en larmes. Il s'assit à côté d'elle sur le lit et la reçut dans ses bras. Elle se calma et se dégagea.

- Excusez-moi.

- Vous ne savez plus où vous en êtes, c'est normal. En tant que médecin, je vais vous dire où nous en sommes. Vous avez subi un traumatisme important, mais nous ne savons absolument pas lequel. Vous souffrez de ce que nous appelons une amnésie post-traumatique ; d'habitude, les symptômes disparaissent en quelques jours. D'ici là, on va essayer de vivre ensemble les moments qui viennent de manière à ce que ne soit pas trop désagréable pour vous.

Elle lui sourit, il rencontra le clair regard bleu. Il continua.

- Je vous propose de vous habiller et ce soir nous allons sortir.

- Sortir ?

- Oui, on sort beaucoup à Montréal, vous savez. Je vous emmène dans un restaurant calme où nous pourrons passer une soirée agréable en tête-à-tête. Vous voulez bien ?

Elle fit oui de la tête.

- De toute façon, je n'avais rien de prévu pour ce soir dit-elle avec un triste sourire.

- Avant que je vous laisse vous faire belle, nous allons faire le tour du propriétaire.

Le restaurant rappelait une chaumière normande. La lumière était tamisée, les clients étaient des couples assis à de petites tables éclairées chacune par une lampe. Le tout dégageait une atmosphère feutrée et confortable. Il se pencha vers elle en arborant son sourire le plus tendre.

- Nous avons un problème.

Elle leva un sourcil inquiet. Il poursuivit.

- Je ne sais même pas comment vous appeler.

- Moi non plus, soupira-t-elle.

- Je vous propose qu'on vous choisisse un prénom.

- Pourquoi pas ?

- Que diriez-vous de Valérie ?

Elle fit une moue de dénégation.

- Non ? alors... Armelle ?

- Va pour Armelle.

- Ce prénom vous rappelle quelque chose ou quelqu'un ?

- Non, docteur.

- Laissez là le docteur, je veux être votre ami. C'est ce dont vous avez le plus besoin, ne pensez-vous pas ?

- Oui...Parlez moi de vous.

- Je m'appelle Vincent Lindon, j'ai trente deux ans, célibataire, médecin. Je partage mon temps entre l'hôpital de Montréal et des vacations comme médecin de permanence à l'aéroport.

- Pourquoi un médecin à l'aéroport ?

- Il y passe des milliers de personnes chaque jour, certaines se blessent, d'autres ramènent des maladies de pays lointains. Certaines fois des femmes accouchent dans les avions. Il y a des malaises, des crises cardiaques comme la vôtre...

- C'est vrai, vous m'avez sauvé la vie.

- C'était mon devoir de médecin.

- Vous en faites un peu plus, répondit-elle en étendant le bras et en lui caressant le poignet.

Le dîner touchait à sa fin, il paya discrètement et ils se levèrent. En marchant vers la sortie, il lui prit la taille, elle le laissa faire. Parvenus dans sa voiture, elle l'attira à lui et l'embrassa.

Ils montèrent rapidement dans son appartement. Dès la porte refermée, elle lui entoura le cou de ses bras et se colla à lui. De baiser en étreinte, ils tournoyèrent jusqu'à sa chambre où elle le fit tomber sur le lit. Il ne put s'empêcher de gémir quand elle l'écrasa de son poids. Sans prononcer un mot, elle le déshabilla rapidement. Tout en le chevauchant, elle retira sa chemise, fit sauter son soutien gorge et apparut torse nu. Ses seins volumineux et fermes pointaient vers lui. Leur souffle se fit court pendant qu'ils se contemplaient. Sa jupe fut vite retirée. Elle se pencha vers lui sans un mot en le regardant droit dans les yeux. Sans un mot, il se laissa aspirer par l'azur de ses prunelles. Elle se

coucha à nouveau sur lui en l'immobilisant sous un nouveau baiser. Elle se redressa, le regard trouble, saisit son sexe et s'empala d'un coup. Elle ne laissa pas échapper un son pendant qu'elle l'amenait à une jouissance violente et rapide. Vincent se laissait faire ayant depuis longtemps perdu toute volonté de prendre une quelconque initiative.

Le lit et Vincent gémissaient sous les assauts d'Armelle. Il laissa échapper un sourd grognement pendant qu'elle se détendait dans la jouissance. Elle se détendit et se laissa tomber sur lui. Il l'enveloppa de ses bras, lui caressa le bas du dos et roula pour se dégager. Son corps était devenu moite sous l'effort. Il la déposa à côté de lui, elle dormait.

Le lendemain, il se leva sans un bruit et sortit de la chambre. Armelle dormait encore. Lorsque tous les bruits se furent éteints autour d'elle, Armelle ouvrit les yeux. Elle se couvrit d'un peignoir et sortit de la chambre. Elle trouva un mot dans la cuisine à côté d'un pot de café chaud. Vincent lui indiquait son numéro de portable en précisant que si elle avait le moindre besoin, elle pouvait l'appeler. Il se trouvait à l'aéroport jusque dans le milieu de l'après-midi. Elle résolut de prendre un bon bain chaud et de partir à la découverte de l'appartement.

Les murs étaient couverts de livre, pour la plupart, ils traitaient de questions médicales. Beaucoup avaient pour sujet l'amnésie. À part quelques romans, le reste de la bibliothèque était consacré à des questions de finance internationale. Un tiroir contenait quelques papiers sans intérêt ainsi que des dollars canadiens.

Le téléphone sonna. Elle décrocha en couvrant le micro du combiné de la main.

- Armelle ?

- Oui.

- Comment te sens-tu ?

- Bien.

- Ecoute, comme j'ai bientôt fini mon travail ici. J'ai pensé que tu pourrais me rejoindre ici, de là on ferait un petit tour.

- Je n'ai pas d'argent, ni de voiture. Je ne connais pas le chemin...

- Ne t'inquiètes pas pour cela. Prends cent dollars dans le tiroir de la cuisine, tu as une station de taxi juste en bas.

- D'accord, j'arrive.

Le taxi la déposa à l'entrée des départs internationaux. Vincent l'attendait dans le hall. Il l'embrassa, elle le laissa faire.

- Voici, ce que je te propose. Nous allons essayer de repasser aux endroits où tu as dû aller avant d'arriver à l'aéroport. Comme tu étais très bien habillée, je suppose que tu étais descendue dans un grand hôtel. On va donc se promener dans le quartier où on trouve ces hôtels, peut-être que la vue de l'un d'entre eux rafraîchira ta mémoire.

- D'accord.

Ils quittèrent l'aéroport et se dirigèrent vers le centre de Montréal. En partant, elle observa des pancartes qui

indiquaient la direction de l'aéroport qui portait le nom de Mirabel.

- Mirabel, c'est le nom de l'aéroport. Il y en a un autre qui s'appelle Dorval. Mais c'est à Mirabel, que nous t'avons trouvée.

- Nous ?

- Oui, je veux dire la police de l'aéroport. Tous les soirs, ils font une ronde pour voir si tout se passe bien. C'est là qu'ils t'ont trouvé ; comme tu n'avais pas l'air d'aller bien du tout, le commissaire m'a appelé.

- Où va-t-on là ?

- Dans le centre de Montréal, dans le quartier de la bourse.

- Pourquoi par-là ?

- Parce que tu étais habillée comme une femme d'affaires. Je suppose donc que tu étais venu traiter des affaires. À tout hasard, il y a une forte chance que tu sois passée dans ce quartier.

- Pourquoi pas ?

Une demi-heure plus tard, ils roulaient sur une grande place rectangulaire.

- Où sommes-nous là ?

- Dans le vieux Montréal, pas loin du World Trade Center et de la bourse.

- C'est quoi, ce grand bâtiment rouge.

- C'est l'hôtel Intercontinental. C'est là que les gens qui viennent à Montréal pour faire des affaires se réunissent. Je te propose qu'on aille y faire un tour,

peut-être que tu reconnaîtras les lieux, ou le personnel, quelque chose.

- Comme tu veux.

- On va se garer au parking qui est en face.

Ils pénétrèrent dans le hall, Vincent guettait le visage d'Armelle. Celui-ci restait impassible. Ils passèrent devant le concierge qui ne bougea pas, le réceptionniste ne lui montra pas plus d'intérêt.

- Je te propose de prendre le thé. Comme ça, tu auras tout ton temps pour observer les gens, les visages, l'ambiance, quelque chose va peut-être te revenir.

- D'accord, mais ça va te coucher très cher.

- Ne t'inquiètes donc pas pour ça. Je t'emmène Chez Plume.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est le piano bar de l'hôtel qui se trouve au rez-de-chaussée.

Ils pénétrèrent dans un bar à l'atmosphère tamisée. Vincent se fit servir un thé sur une petite table d'où ils pouvaient apercevoir toute la salle.

- Qu'en penses tu ?

- C'est très agréable, mais tout ça ne me dit rien du tout.

- On prend le thé tranquillement et on va se promener dans les étages.

- Pourquoi pas ?

Un quart d'heure plus tard, ils montaient dans l'ascenseur qui les déposait à l'avant dernier étage.

- Voilà, nous y sommes. La direction a bien voulu me montrer une suite, ils en sont très fiers, tu vas voir pourquoi.

Le groom qui les accompagnait ouvrit une porte. Le spectacle était magnifique, les fenêtres panoramiques permettaient d'apercevoir les lumières de Montréal qui s'allumaient au fur et à mesure que le soir tombait. Au loin, on apercevait le Vieux Port et le fleuve. Plus près, le quartier chinois allumait ses enseignes lumineuses.

Elle se tourna vers Vincent.

- C'est magnifique, ce doit être très cher mais je ne me souviens pas d'avoir jamais mis les pieds ici.

- Tant pis, redescendons.

En bas, elle s'approcha du comptoir du concierge.

- Bonsoir, vous vous souvenez de moi ?

- Certainement Mme Ellison, vous avez passé deux nuits dans notre établissement, puis vous avez demandé un taxi puis vous êtes partie.

- Je vous remercie.

- À votre service, Madame Ellison.

Vincent souriait.

- Tu vois, tu as un nom maintenant.

- Tu crois qu'on peut lui faire confiance ?

- L'homme à qui tu t'es adressé est depuis vingt ans ici. Il te reconnaîtra encore dans dix ans. C'est un concierge d'hôtel de luxe, il connaît par cœur les noms et les prénoms de ses clients. Pour certains, il connaît même l'adresse de leurs maîtresses, ou les particularités de leurs plaisirs les plus secrets. À un

homme, il fournira sans sourciller l'adresse du musée, de la basilique de Montréal où celle du bordel le plus discret. Il peut en faire autant pour une femme.

- Non, merci.

- Je te propose d'aller à la réception, tu as dû payer ta chambre avec une carte de crédit. Ils doivent en avoir gardé une trace.

À la réception, ils prétextèrent qu'elle avait égaré sa facture pour en demander un double. Le réceptionniste la lui fournit immédiatement. Il l'a prit tendrement par la taille et l'entraîna sur le parking.

- Je suis désolée, Vincent. Je viens d'apprendre que je m'appelle très probablement Tania Ellison et que j'habite à Central Park à New-York. Mais cela ne me dit toujours rien.

- Ecoute, voilà ce que je te propose. Le week-end arrive. New-York n'est pas loin. On y va, on a ton adresse, on finira bien par trouver quelqu'un qui a la clé. Dans ce quartier, il y a toujours des gardiens qui rendent de multiples services.

- Mais cela va encore te coûter une fortune.

- Tu ne crois pas que le médecin de l'aéroport international de Montréal n'aurait pas ses petits avantages ? Je les appelle, on passe chez moi prendre quelques affaires et on y va. Ce soir on dort à New-York.

- Comme tu veux.

Le taxi les avait laissés en bas d'un riche immeuble dont l'entrée était protégée par un large store cintré. À l'intérieur, le gardien les salua.

- Bonsoir, Madame Ellison. Vous avez fait bon voyage ?

- Merci, vous avez mes clés ?

- Vous me les avez confiées avant de partir, vous ne vous souvenez pas ?

Il se retourna vers un panneau de casiers et fouilla dans une case marquée 1517. Vincent et Tania se regardèrent.

- Voilà, 15eme étage, appartement 17, s'exclama le gardien. Bonne soirée, Madame Ellison. Et vous avez du courrier.

- Merci, bonne soirée dit-elle en prenant une pile d'enveloppes.

Tania prit sa clé d'un air assuré et pénétra dans l'ascenseur suivi par Vincent. En sortant de la cabine au 15eme, le numéro 17 étalait ses lettres de laiton doré sur une large porte de bois bruni.

- À quoi ressemble mon chez moi ? dit-elle en souriant en poussant la porte.

- Tu reconnais ?

- Absolument pas.

Ils pénétrèrent dans un grand salon. Sur un bahut en acajou verni, on voyait diverses photographies de Tania en train de pratiquer divers sports. Un cadre bordé de crêpe noir représentait un homme à la moustache blanche surmontée d'un regard juvénile.

- Tu le connais ?

- Jamais vu. Mais vu ce qu'il y a autour du cadre, je ne risque pas de le rencontrer.

- Tania, c'est peut-être quelqu'un de ta famille !

- Je te choque ?

- Un peu.

- Ecoute, je n'ai aucun souvenir de tout ceci. Tout ce que j'ai compris, c'est qu'apparemment, je ne suis pas née dans un bidonville.

- Oui, et j'ai remarqué quelque chose. Tu parles français avec un accent français, et américain comme une new-yorkaise.

- Tu t'y connais en accent ?

- Crois-moi, j'ai dit « Et là, ça fait mal ? » à tous les accents possibles des Etats-Unis. Je sais faire la différence entre un bostonien, un new-yorkais ou un fonctionnaire de Washington.

- J'ai peut-être une mère française.

- Ou une gouvernante ?

- Pourquoi pas. Qu'y a-t-il dans mon courrier ? Tiens, ma banque m'a renvoyé ma carte de crédit que j'ai perdue à Montréal. Et voilà une lettre de mon notaire qui m'explique que la succession de mon regretté père a été évaluée à 150 millions de dollars. Il m'offre ses services.

Tania s'assit sur un fauteuil.

- Tania, ça ne va pas ?

- Je viens de découvrir que le personnage du cadre est très probablement mon père et qu'il me laisse 150 millions de dollars !...

Ils s'étaient rendus bras-dessus bras-dessous chez un notaire qui avait rendu hommage d'une voix émue au

père de Tania et lui avait annoncé qu'elle était une pauvre petite fille riche. Il avait souri d'un air complice en notant la présence de Vincent Lindon. En circulant dans les rues de New-York, ils se serraient l'un contre l'autre, en s'échangeant des mots doux dans l'oreille.

Ils arrivèrent à Central Park, plutôt que de rentrer dans son luxueux appartement, ils partirent se promener dans l'immense jardin. Au détour d'une allée, ils se retrouvèrent serrés l'un contre l'autre. Elle plongea le regard dans le sien, il se laissa absorber par le bleu intense. Le parc disparu, les bruits des pas des coureurs à pied s'estompèrent, ils étaient tout entiers l'un à l'autre, envahis par leur désir mutuel. Elle sentait le désir monter dans le corps de Vincent en même temps que le sien lui répondait. Ils s'embrassèrent, elle ferma les yeux en s'abandonnant à l'étreinte. Un couple de sportifs passa en petites foulées en faisant mine d'ignorer leur présence. Elle le serra contre lui comme si elle voulait s'y incruster, Vincent gémit doucement sous l'étreinte. Elle rouvrit les yeux, ses sourcils se froncèrent légèrement.

- On y va ? susurra-t-elle.

- Oui.

Ils partirent en courant en se tenant par la main. Bien que l'allure fut rapide, Tania tirait légèrement Vincent en avant. Ils traversèrent l'avenue au milieu des coups de klaxons furibonds et traversèrent le hall d'entrée au rythme de leur course.

Tania introduisit sa clé dans la porte et se précipita à l'intérieur. Vincent claqua derrière lui. Le lit de la chambre les arrêta dans leur course et ils s'effondrèrent

ensemble. Elle le laissa la déshabiller pendant qu'elle lui faisait passer son pull-over pardessus la tête. Il fit sauter les bretelles du soutien-gorge et enfouir sa tête entre les seins dressés.

Une demi-heure plus tard, ils reprenaient leur souffle sous les couvertures. Elle roula et se mit sur lui. Son regard bleu se fit rieur.

- Quelles sont vos intentions, Monsieur ?

- Comment ça, quelles sont mes intentions ?

- Oui, tu sautes la pauvre petite fille riche qui n'a toujours pas retrouvé la mémoire. C'est pas mal pour toi.

- Tu as l'air d'aimer aussi.

- Ouais, élève doué, peut mieux faire.

- Méchante !

- Je rigole, tu étais très bien. Ça n'empêche que tu donnes beaucoup de toi-même dans une thérapie sur l'amnésie, ça ne doit pas se trouver dans tes bouquins de médecine.

- Non, c'est peut-être pour ça que tu n'as toujours pas retrouvé trace de ton passé.

- Oui, il devait être pas mal mon passé ; mais, je ne vois toujours pas ce que je fabriquais dans le palace de Montréal au milieu de tous ces hommes d'affaires.

- Des affaires, je suppose.

- Oui, mais que m'est-il arrivé ?

- Tu as peut-être été agressé dans un couloir désert de l'aéroport, tu avais des traces de drogue dans ton sang.

- Ah bon ? Quelle drogue ?

- Du phénobarbital.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Il est plus connu sous le nom de sérum de vérité. En fait, c'était peut-être une autre molécule pas très connue qui se confond avec elle ; on n'est jamais très sûr.
- Mais je n'avais pas de trace, d'hématome, des choses comme ça ?
- Pas la moindre, pas plus que de piqûre. On t'a peut-être fait inhaler la drogue.
- C'est possible ?
- Oui.
- Qu'est-ce que je suis pour toi ?
- La plus extraordinaire fille que j'ai jamais rencontrée.
- Tu n'exagères pas un tout petit peu ?
- Non. Avec ton amnésie, tu t'es débarrassée de tous tes préjugés si tu en n'avais jamais eu.
- Mais encore ?
- Je ne sais pas, je suis bien avec toi. Tu as quelque chose de spécial.
- Je ne suis pourtant pas la première fille avec laquelle tu...
- Non, bien sûr ! Mais, avec toi c'est différent.
- Dis donc, toubib, tu n'avais pas une petite idée derrière la tête en m'emmenant chez toi ?
- Qu'est-ce que tu vas chercher ?
- Oh, rien...

- Mais, je t'assure.
- Tatata ! Tu es un vil séducteur de la plus vile espèce.
- Eh ! c'est toi qui as commencé.
- C'est vrai, ça te choque ?
- Non, mais...

Le téléphone sonna. Elle le laissa aller répondre. Cinq minutes plus tard, il revint. Il avait laissé le numéro de téléphone à des amis à lui de New-York, qui les invitaient à dîner.

Les Smithson habitaient dans le Connecticut une vaste de demeure de style colonial. Le mari travaillait à Wall Street dans une charge d'agents de change. Il affichait une quarantaine aisée, sûr de lui et de la beauté de sa femme. Tania et Vincent furent accueillis par un maître d'hôtel en gants blancs qui les introduisit dans le salon.

Elle faisait partie d'un club féminin où les dames du voisinage occupaient leur temps à se recevoir les unes les autres pendant que leurs maris gagnaient des fortunes dans les tours de verre de Manhattan.

Martha Smithson entraîna Tania dans un coin du salon.

- Mon mari adore parler de ses affaires, lui révéla-t-elle avec un sourire complice ; je ne crois pas que cela vous passionne.

- Vous savez, je crois que je ne connais rien aux affaires.

- Vincent m'a dit dans quelles circonstances il vous a rencontré. Il nous a beaucoup parlé de vous, je ne l'ai jamais vu dans un tel état.

- Un tel état ? dit Tania en levant un sourcil
 - Ne me dites pas que vous ne vous en êtes pas rendu compte, une femme sent ces choses là, même si...
 - Je vois ce que vous voulez dire. Mais je ne me souviens toujours pas réellement de ce que je suis réellement. Il semble que je sois une pauvre petite fille riche, mais je ne me souviens de rien.
 - Ce doit être extrêmement troublant.
 - Absolument.
 - Personne ne vous avait dit que William Ellison était connu à Wall Street ? Je crois même que ce devait être un client de mon mari. Il avait le chic pour détecter les bonnes affaires tout en restant parfaitement discret.
 - Que voulez-vous dire ?
 - Mon mari n'a jamais réussi à le rencontrer, il lui passait toujours des ordres par e-mail ou téléphone.
 - Mais que fait votre mari ?
 - Vincent, ne vous a rien dit ? Jack est trader à Wall Street, il passe des ordres de bourses pour des investisseurs qui louent ses services à prix d'or.
 - Tant mieux pour lui, sourit Tania.
 - Ce n'est pas ce que je voulais dire, se rattrapa Martha. Il a simplement beaucoup de chance.
- Elles se retournèrent vers les deux hommes qui conversaient à voix basse d'un air préoccupé en les regardant. Tania surprit quelques bribes de conversation :
- Mais elle ne se souvient vraiment de rien ?
 - Non, apparemment pas.

- Et l'équipe chargée de l'éliminer ?

- Elle s'est fait descendre à l'aéroport, mais ce n'est pas forcément elle.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Elle portait une trace de piqûre bien dissimulée, et son sang contenait des traces importantes du produit.

- Soyez vigilant quand même, elle n'est pas forcément amnésique.

- Oui, mais tout le restant de son personnage colle.

Le reste se perdit. Tania se tourna avec son plus beau sourire vers son hôtesse.

- À part mon père, quel genre de clients a votre mari ?

- Des gens qui ont de l'argent. Ces temps-ci, il a beaucoup travaillé avec des magnats du pétrole ou quelque chose comme ça.

- Votre mari, vous parle de ses clients, il cite leurs noms ?

- Oui, quelque fois nous les recevons ici, pour les honorer. Mais pour ceux là, il sont toujours refusé, cela l'a d'ailleurs beaucoup contrarié.

- Contrarié ?

- Oui, il est revenu en bougonnant « Ce Bijar, pour qui il se prend, il nous snobe, si tout le monde était comme lui. » J'ai eu toutes les peines du monde à le calmer.

- C'est un nom arabe Bijar ?

- Je suppose, oui. Enfin, il habite à New-York.

La conversation fut bientôt interrompue par les hommes qui venaient les chercher pour passer à table.

Le dîner fut excellent, Tania comprit vite que John Smithson serait très honoré de sa clientèle comme il avait celle de son père. Vincent se montra tendre et attentif, plus amant que médecin. Les Smithson échangeaient des coups d'œil complices.

Rentrés dans leur suite, Tania fit l'amour à Vincent avec férocité le forçant à jouir à répétition jusqu'à ce qu'il soit complètement épuisé. Une heure plus tard, il était endormi profondément.

Tania se leva doucement, enfila un jean et un pull-over, chaussa une paire de baskets et se dirigea vers l'entrée. Elle leva la tête vers un coin du mur et murmura :

- J'y vais

Elle ouvrit la porte, sortit et la referma sans bruit derrière elle.

Une fois arrivée dans la rue, une voiture se gara rapidement devant la porte de la résidence et elle y monta. Elle se poussa sur les coussins et ferma les yeux pendant qu'ils prenaient de la vitesse.

Lorsqu'ils furent plusieurs blocs plus loin, elle ouvrit les yeux :

- C'est gentil d'être venu, Alan !

- Comment vous sentez vous, Lieutenant ?

- Comme une fille qui vient de faire du sport et qui est fatiguée.

- Je vous crois.

- Vous regardiez ?

- Le colonel m'a demandé de le faire pour pouvoir récupérer le plus d'informations possibles rapidement. Je suis désolé.

- Et à part vous rincer l'œil, vous avez eu les informations que vous cherchiez ?

- Non, vous savez bien que rien n'a été dit dans l'appartement.

- Il n'a pas téléphoné ?

- Non, sauf une fois, pour une invitation à dîner.

- Laissez-moi dormir jusqu'à l'arrivée, et alors réunion avec le colonel, nous avons du pain sur la planche.

Elle referma ses yeux et s'endormit profondément jusqu'à la fin du trajet.

* * *

Alan, le colonel et Sophie étaient réunis à deux heures du matin dans le sous-sol de la résidence. Sophie résumait ce qu'elle avait appris pendant le dernier mois.

- Nous avons un M Bijar qui servirait d'opérateur technique sur le continent américain. Il prétend gérer 500 milliards de dollars répartis sur plusieurs milliers de comptes. Il a fait prendre à un grand nombre de retraités la majorité sur le géant mondial de l'informatique IBC. Je crois qu'il n'intervient que peu souvent directement, dans ce cas, il passe par un M Smithson, qui opère à Wall Street.

- Alan, vous le connaissez ?

- Le Lieutenant m'avait demandé de surveiller ses activités pendant l'enquête sur le Crédit Lillois. Il semble qu'il n'ait guère été freiné par le meurtre de Paul Courtenay. Mais, il y a mieux...

Alan tenait son effet. Il laissa tomber le silence et parla avec un sourire satisfait.

- En analysant le modèle de l'attaque sur le Crédit Lillois, je me suis demandé si cet établissement était le seul dans son cas ou si d'autres en France ou en Europe pouvaient être en train de subir le même sort. Le problème était que nos ordinateurs ne sont absolument pas programmés pour détecter des gens qui se mettent subitement à faire des bourdes à répétition.

- Comment avez-vous fait alors ? feignit de s'intéresser le colonel.

- J'ai relu trois ou quatre ans de presse économique. J'ai noté les rachats de société par de grands groupes. Je me suis retrouvé avec deux fichiers : les acheteurs et les achetés. Du côté des acheteurs, j'ai recherché ceux qui se sont mis à avoir des problèmes brusquement. Du côté des achetés, j'ai recherché ceux qui ont eu des problèmes juste après leur rachat. Mis à part quelques cas isolés non significatifs, j'ai isolé les acheteurs dont les proies ont régulièrement des problèmes juste après leur rachat.

- Et alors ?

- Voilà la liste ! triompha Alan. Dans toutes ces sociétés, les dirigeants ont une partie de leur passé qu'ils souhaiteraient voir oublier. En Allemagne, il s'agit de trahison au profit de l'Est, ou pour les plus vieux de collaboration active avec les nazis à la fin de la guerre.

En France, également. Au Royaume Uni, il s'agit plutôt de compromission avec l'IRA. Il y en a même un, dont le yacht se trouvait bizarrement à 100 mètres de celui de l'oncle de la reine quand l'IRA l'a fait sauter. En Italie, il ne serait pas trop difficile de prouver les liens de certains avec les terroristes des Brigades Rouges ou avec la mafia. Au Japon, il s'agit de crimes de guerre pendant la deuxième guerre mondiale, de massacres en Chine ou en Birmanie.

- C'est énorme ! s'exclama le colonel.

- Nous nous trouvons avec une dizaine de Bijar qui interviennent sur les places américaines, françaises, allemandes et nipponnes.

- Et les montants ?

- C'est assez difficile à estimer puisque ces montants ne se trouvent dans aucun compte courant. Nous pensons toutefois, que les sommes sont à peu près les mêmes pour chacun de ces individus à en juger par les flux qu'ils manipulent.

- Bien entendu, voici la liste des dirigeants qui se trouvent vraisemblablement sous influence et le manipulateur qui s'occupe d'eux.

- Ils sont surveillés ?

- Bien entendu. Manipulateurs et manipulés sont surveillance constante. Ils ont tous un point commun.

- Lequel ?

- Ils sont rompus aux techniques de la clandestinité. Leur téléphone portable ne leur sert qu'à appeler leur maîtresse ou leur secrétaire pour des questions

d'intendance. Leurs e-mails officiels sont pratiquement inactifs.

- Comment avez-vous fait alors ?

- Nos services ont remarqué qu'ils appelaient dans chaque pays un petit nombre de numéros de façon anormalement répétitive, ensuite ils utilisaient la surnumérotation.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix.

- Ils continuent à numéroté après avoir obtenu la communication. Cela veut dire qu'ils ont installé des appareils qui relaient leurs communications depuis un numéro anonyme. Ces appareils se déplacent très facilement. C'est comme ça que nous avons obtenu à peu près la liste complète de leurs victimes, en décodant leur surnumérotation.

- Et pour leurs e-mails ?

- Là, cela a été plus dur. En fait, la plupart du temps, ils n'utilisent pas un abonnement fixe, mais une promotion telle que l'on en trouve dans les magazines. L'identité qu'ils donnent est en général fantaisiste. De plus, ils utilisent les ordinateurs qui sont à leur disposition dans les chambres d'hôtel qu'ils fréquentent. En fait, nous avons mis sur écoute ces machines au moment de leur passage dans des hôtels où nous avons nos facilités. Ceci nous a permis de découvrir la faille dans leur système de sécurité. En fait, ils utilisent des e-mails anonymes sur des serveurs gratuits. Ceux-ci étant repérés, il nous suffisait de faire jouer la loi, pour être immédiatement averti quand ils utilisent l'une de leurs boîtes aux lettres. Maintenant,

nous savons d'où ils appellent, quelque soit l'endroit où ils se trouvent et ceci sans nous déplacer.

- Tout ceci est très fort, mais qu'avons nous appris ?

- Pas grand chose en fait. Nous avons la liste de leurs victimes que nous avons déjà. Nous savons qu'ils opèrent pratiquement tous de la même manière. Mais nous ne savons pas pourquoi.

Sophie attendit que le silence ait fini de s'établir.

- Je crois avoir une direction de recherche.

- Lieutenant ?

- À Montréal, M Bijar était en conflit avec le fils d'un certain Baputo qui se comportait comme son patron. Nous l'avons déjà repéré. Maintenant, je pense qu'il pourrait bien être un chef d'orchestre. En fait, il devait s'agir de l'un des fils d'Imr Baputo, celui-ci ne sort pratiquement jamais du Pakistan. Il vit dans une place forte inexpugnable.

- Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est un chef d'orchestre ?

- C'est lui qui semble diriger la prise de contrôle clandestine d'IBC.

La réunion avait été menée par le colonel à un train d'enfer et Sophie avait été heureuse d'aller retrouver un repos bien mérité. Elle dormait encore lorsqu'on lui amena avec son petit déjeuner un journal faisant état de la réunion de l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires d'IBC qui avait amené la destitution de son président. Il avait été remplacé immédiatement par un autre cadre supérieur en vue dans les milieux d'affaires américains. Les services du colonel avaient glissé à

l'intention de Sophie, le dossier de ce nouveau patron. Timothy Trunk était tout à fait adapté à l'image d'IBC, brillant étudiant d'Harvard, fils de la bonne bourgeoisie de Boston, son parcours était sans tâche. Bon père, bon époux (pas d'histoire de mœurs), il se rendait tous les dimanches à l'église baptiste de sa paroisse, accompagné de sa famille. Les analystes de la presse financière affirmaient que ce brillant père tranquille de la vie des affaires saurait ramener IBC sur la voie de la rentabilité. Ceux des services de renseignements semblaient partagés sur son cas. Si sa respectabilité apparente ne faisait pas de doute, on remarquait toutefois une faille dans son dossier qui datait de son service militaire qu'il avait effectué au Viêt-nam. Considérant ses brillantes capacités de déduction, il avait rapidement été affecté à l'analyse du renseignement. On fut quelque fois surpris quand il s'associait à la partie physique des interrogatoires de prisonniers. Bien que l'on fut étonné que ce distingué fils de famille prenne plaisir à torturer des prisonniers, on le laissa faire tout seul étant donné les résultats brillants qu'il obtenait. On remarqua bien sûr que ses résultats étaient encore plus brillants depuis qu'on le laissait seul avec les prisonniers et qu'il obtenait des renseignements sans torture (enfin presque). Puis il fit encore des progrès, car il retournait ses prisonniers que l'on réinjectait dans les lignes ennemies. D'interrogateur, il passa alors chef de réseau de renseignement, il dirigeait une armée chaque jour de plus en plus vaste qui ramenait à l'état-major américain des nouvelles fraîches des troupes de Giap. Ces nouvelles étaient la plupart du temps assez justes pour être crédibles. Ce n'est que deux ans plus tard que par

un invraisemblable concours de circonstances, on s'aperçut que ses agents ne ramenaient pas que des renseignements de chez l'ennemi, mais des tonnes de drogue, que Timothy revendait directement aux soldats américains ou réexpédiait aux Etats-Unis.

Il atteignait la fin de son temps, sa famille fit jouer ses relations au Pentagone pour qu'il soit rapatrié discrètement et l'affaire fut enterrée. Trente ans plus tard, elle était oubliée. Le fait d'être en fin de carrière faisait croire qu'il était susceptible de résister à toutes les pressions qui ne manqueraient pas de s'exercer. Le montant de sa fortune personnelle le mettrait à l'abri de bien des appétits.

En fait Sophie, supposa que même en fin de carrière, ce M Trunk se souciait assez peu de se voir condamner pour haute trahison. La question qui se posait maintenant était de comprendre ce que l'homme de Dieu voulait faire d'IBC depuis sa forteresse des montagnes du Pakistan.

Elle redescendit à la salle de réunion où elle rencontra Alan.

- Comment va notre amnésique ?

- Quelle amnésique ?

Il rirent tous deux de bon cœur. Alan reprit :

- Nous avons des nouvelles de votre amoureux.

- Ah, oui ? Qu'est-ce qu'il devient celui-là ?

- Il te cherche partout, il est comme une âme en peine.

Il appelle en clair les Smithson et se dévoile complètement au téléphone.

- On a appris quelque chose de plus ?

- Les Smithson ont l'air d'être son contact, enfin surtout John.

- Que sait-on sur lui ?

- Lui, c'est un peu spécial, il n'a pas enfreint la loi, enfin pas celle de la société civile.

- Ah, bon, alors laquelle ?

- Celle de l'honorable société. En 1970, il gérait la fortune d'un parrain de la mafia new-yorkaise. Un jour, il lui apprit que ses titres avaient brutalement baissé et qu'il était ruiné. Le vieil homme était malade et n'avait pas d'enfant ; une crise cardiaque l'emporta dans l'heure qui suivit. Comme il avait la méfiance des vieillards, personne ne sut à qui il avait confié les économies de toute une vie de vols divers. Les autres l'enterrèrent discrètement, heureux de ne plus avoir à tenir compte de ses avis. Trois mois plus tard, les titres remontèrent.

- En quoi notre homme est-il impliqué ?

- Le vieil homme était terrorisé à l'idée que le fisc put mettre le nez dans ses affaires. John lui avait proposé d'ouvrir un compte sous un nom d'emprunt que lui seul connaîtrait. Quand son client mourut, le contenu du compte disparut alors que sa fortune personnelle crut plus rapidement que celle de ses confrères. C'était bien fait, rien qui ne put attirer l'œil d'un agent du fisc.

- Donc Bijar le tient.

- Oui, les relations de John dans la bonne société et l'administration pourraient à la rigueur le sauver d'un mauvais pas judiciaire, mais la mafia en ferait peu de cas.

- Quel est son rôle ? D'après sa femme, ses relations avec Bijar ne sont pas au beau fixe.

- En effet, Bijar affiche le plus parfait mépris pour ses victimes, John Smithson lui se prend pour un membre de l'élite mondiale.

- C'est une relation comme avec Courtenay ?

- Un peu, oui.

- Mais cela ne nous dit pas ce que Baputo souhaite faire avec IBC.

Alan et Sophie laissèrent errer leur regard, pourquoi un homme qui s'apparentait plus à un terroriste religieux qu'à un escroc avait-il pris le contrôle du plus grand constructeur informatique mondial ?

- Trunk est surveillé ?

- Nous avons depuis longtemps pas mal d'agents au sein de la compagnie. Le bureau du président est équipé depuis sa construction de matériel non rayonnant donc indécélable.

- C'est possible ?

- Oui, il suffit de pouvoir remplacer un matériel par le même mais doté de fonctions supplémentaires. C'est très facile à faire lorsqu'on est chez soi et que l'on a tout le temps nécessaire pour faire toutes les opérations que l'on veut. Le précédent président voulait avoir les derniers modèles de téléphone produit par sa compagnie. Il a suffit de changer les programmes qui se trouvent dans le téléphone pour que celui-ci se transforme en micro d'écoute permanent.

- C'est tout ?

- Non, un grand nombre de systèmes couvrent le moindre de ses déplacements. De plus ses gardes du corps personnels sont en fait des agents du FBI. Ils ne le quittent pas d'une semelle, jour et nuit. S'il téléphone avec un nouveau portable, les équipements qu'ils ont sur eux repèrent sa signature instantanément. Nous savons donc en temps réel ce qu'il fait, ce qu'il mange et qui il rencontre.

* * *

Sophie et toute l'équipe épluchaient maintenant depuis quinze jours l'activité de Timothy Trunk. Une dizaine d'analystes en faisaient autant avec ses communications téléphoniques en cherchant à détecter la moindre activité anormale. Une analyse à plusieurs niveaux était effectuée. Un premier analyste recherchait les sujets sortant de l'activité normale d'un père de famille patron d'une multinationale, un deuxième recherchait l'utilisation de symboles pouvant avoir un double sens, enfin un troisième recherchait la présence de centres d'intérêts dépassant le niveau de généralité où il était censé se cantonner.

Le nouveau président se sentait gêné par la présence de bruits sans fondements mettant gravement en cause la réputation de la compagnie et la confiance de ses clients. On nota qu'il convainquit ses proches collaborateurs de frapper un grand coup. La compagnie allait déclencher dans le monde entier une vague de visites d'inspection des équipements en service de

manière à s'assurer de leur état. Ceci devrait permettre de rassurer les clients d'IBC.

Cette manœuvre était bien dans le style d'IBC. C'était une démonstration de puissance paternelle destinée à déclencher un réflexe de dépendance chez la plupart des clients.

Elle convoqua Michel Tournier.

- Vous avez lu l'actualité sur IBC ?

- Oui, Lieutenant.

- Qu'en pensez-vous ?

- Qu'ils ont les moyens.

- En terme de sécurité ?

- IBC contrôle les trois quarts des systèmes d'informations des gouvernements et des grandes entreprises mondiales.

- Et alors ?

- Dans les semaines qui viennent des agents d'IBC vont intervenir sur les machines les plus importantes du globe.

- On peut savoir ce qu'ils vont faire ?

- Nous le savons déjà. Ils vont rajouter un petit appareil dans chaque ordinateur entretenu par la marque.

- Comment le savons nous ?

- Ils ont envoyé un e-mail à chaque directeur informatique pour le prévenir de leur visite. Cet e-mail présente le dispositif comme permettant d'améliorer la disponibilité de la machine et de permettre aux machines d'être plus facilement réparées.

- Qu'est-ce que cela peut-être en réalité ?
- À première vue, on penserait à un cheval de Troie.
- C'est-à-dire ?
- Un élément qui lirait les informations traitées par la machine au moment où elles circulent en clair à l'intérieur. Il pourrait les transmettre à l'extérieur.
- Et serait immédiatement détecté. Il doit y avoir autre chose.

Sophie réfléchit un instant.

- Il nous faut absolument l'un de ces dispositifs. Alan, qui peut s'en occuper ?
- Justement, nous avons un problème là-dessus.
- Lequel ?
- Nos systèmes d'écoute ne nous ont rien donné d'intéressant sur ces dispositifs.
- Raison de plus pour que nous nous y intéressions de très près. On sait où ils sont produits ?
- Nous pensons qu'ils ont été développés dans une usine française, la SEA (Société d'Electronique Appliquée), récemment rachetée par le groupe.
- Que sait-on de cette usine ?
- Elle appartient à une petite entreprise qui a eu son heure de gloire au moment du Minitel. Elle a essayé de se reconvertir à la production de dispositifs de sécurité destinés au marché Internet et a failli déposer son bilan faute de clients. L'intégration dans le groupe IBC lui a sauvé la vie ainsi qu'une cinquantaine d'emplois, chose dont les français sont très friands.
- En d'autres termes, ils sont intouchables.

Le colonel entra dans la pièce.

- Je tenais à vous apporter votre billet d'avion, Lieutenant ainsi que vos papiers. Vous y allez tous les deux avec une identité américaine.

- À vos ordres.

* * *

Deux touristes américains atterrirent à Heathrow. Passés les contrôles d'immigration, ils prirent immédiatement un taxi qui les emmena vers Victoria Station, un train les déposa ensuite à Cardiff où un nouveau taxi les conduisit au petit aéroport de la ville. Sophie et Michel se détendirent dans le petit bimoteur qui ronronnait doucement au ras des nuages en direction de Rennes. Leur mission était urgente et ils n'avaient pas le temps de peaufiner leur couverture. Etant sur leur territoire national, il leur serait toujours possible de demander une assistance, mais c'était à éviter au maximum.

À Rennes, une voiture de location leur permit de se déplacer vers les environs de la ville. L'usine se trouvait dans la ZAC d'un petit village des environs de la ville. Le terrain était parfaitement plat et dégagé, les initiales SEA se dessinaient en lettres de deux mètres de haut sur les murs de l'unique usine de la Zone d'Aménagement Concerté. Une approche directe serait immédiatement repérée. Ils décidèrent d'aller se garer

dans un petit boqueteau à une cinquantaine de mètres de là.

- Tu ne crois pas que nous perdons notre temps ? demanda Sophie.

- Je ne crois pas. J'ai intercepté quelques mails montrant que Truck est en train de paniquer tout IBC pour faire rajouter ses petites boîtes. En fait, les livraisons sont en retard. Nous ne devrions pas tarder à voir quelques camions entrer et sortir de cette usine des champs.

- Bien vu, en voilà un. Il entre dans la cour de l'usine, se gare contre le quai, et le chargement commence.

Une paire de jumelles photographiques leur permettait de noter ce qui se passait là bas. Sophie nota le numéro minéralogique du camion, le nom du transporteur qui correspondait à un transporteur breton spécialisé dans les petits colis. Michel fit remarquer que le transporteur venait également de se faire racheter par une entreprise américaine. Elle photographia quelques étiquettes qui apparaissaient sur les caisses.

De retour dans leur voiture, ils vidangèrent leurs photos dans un petit ordinateur portable. Le numéro minéralogique se révéla correspondre à une agence du transporteur se trouvant à deux kilomètres de là. Ils s'y rendirent immédiatement.

Ils découvrirent dans une petite rue d'une banlieue de Rennes, l'entrée d'une cour comportant un quai de déchargement pratiquement désert à cette heure là. Une petite construction semblait contenir les bureaux, on montait à l'étage par un escalier extérieur. L'ensemble était recouvert d'une poussière grasse qui

avait pu se déposer grâce à l'absence de nettoyage. En bas de l'escalier, se trouvait une pompe à fuel entourée par une flaque noirâtre de plusieurs mètres de large. L'établissement était séparé de ses voisins par un grillage troué. Les gamins du HLM voisin devaient passer souvent par le trou pour se fournir en denrées diverses dans les entrepôts du transporteur.

Ils se glissèrent près de la pompe à fuel et Michel lui colla un petit pain de plastic doté d'un détonateur à télécommande. L'abondance de produit répandu sur le sol allait permettre un embrasement rapide. Ils s'éloignèrent de quelques mètres. Le camion qui avait chargé à l'usine de la SEA entra dans la cour, il se gara à reculons vers le quai de déchargement. Aussitôt son hayon arrière fut abaissé, et un chariot élévateur sortit la première palette de dispositifs électroniques. Michel et Sophie s'approchèrent discrètement du camion. Il appuya sur le déclenchement du détonateur. Un gros « plouf ! » se fit entendre du côté de la pompe à fuel et aussitôt une grande flamme orangée éclaira la scène. Le chauffeur du camion et le conducteur du chariot s'approchèrent lentement de la scène.

Sophie et Michel sautèrent sur le quai. Ils récupérèrent une dizaine de caisses en carton.

Une dizaine de caisses qui manquent, cela fait désordre. Affirma Sophie.

- Tu crois que... ?

Elle hocha la tête affirmativement. Il sortit un petit pain de plastic de sa poche qu'il moula autour de la sortie du réservoir de fuel du camion. Il se contenta d'y mettre une minuterie.

- Nous sommes pressés, n'est-ce pas ?

Ils sortirent tranquillement dans la rue déserte pendant que le camion s'embrasait. Ils entassèrent les petites caisses de matériel dans le coffre de leur voiture et s'en allèrent en direction de la ville. À la gare, ils se fournirent avec une petite valise où il rangèrent leur butin et la déposèrent à la consigne.

Au buffet, elle prit un café au bar, où elle posa négligemment la clé de la consigne sur le comptoir. Son voisin paya sa consommation et les ramassa avec sa monnaie. Ils montèrent dans le TGV en direction de Paris.

Gare Montparnasse un taxi les emmena directement dans un petit appartement discret où les attendait le colonel. Dans une pièce, un laboratoire d'électronique permettait de tester le matériel qui venait d'arriver.

- Alors qu'est-ce que c'est ?

- C'est effectivement une carte de communication qui se branche sur le bus interne de l'ordinateur. Mais ce n'est pas que ça.

- C'est quoi alors ? demanda le colonel.

- Eh bien tout ce que nous savons pour le moment, c'est que ce cube noir là est un générateur haute tension d'un type assez courant.

- Et il sert à quoi ?

- C'est ce que nous ne savons pas encore.

- C'est pour quand ?

- Demain matin au plus tôt. Et encore nous avons de la chance, le microprocesseur utilisé est extrêmement

courant, nous pouvons affirmer que ses programmes se trouvent dans ce circuit là montra le spécialiste.

- Et qu'allez vous faire ? demanda Sophie

- Nous allons le brancher sur ce que nous appelons une planche à clous, qui nous permettra d'avoir rapidement son contenu, et demain nous serons ce qu'il fait.

- Bien, à demain.

Le lendemain matin, Sophie se présenta au bureau et interrogea les équipes qui avaient passé la nuit là. Leur mine défaite fut la seule réponse qu'elle en obtint. Un café chaud plus tard, elle obtint quelques bribes de réponse des hommes épuisés. Ils avaient passé la nuit à examiner les signaux qui circulaient sur la carte sans détecter autre chose que le fonctionnement d'un microprocesseur sur une carte électronique.

- À quoi sert le générateur haute tension ?

- C'est ce que nous n'arrivons pas à comprendre. Normalement, il n'a rien à faire là.

- Il est connecté à quoi ?

- Au bus de la machine ...

- Et en français ?

- C'est l'ensemble des fils qui relie tous les organes d'un ordinateur entre eux.

- Que se passerait-il si une haute tension était injectée sur ces fils ?

- La machine serait irrémédiablement détruite, il faudrait tout remplacer.

- Eh, bien voilà ! s'exclama Sophie, ce que vous avez entre les mains est tout simplement une sorte de bombe télécommandée.

- Vous croyez ?

- Ce ne peut être que cela. Pouvez-vous dire quel est l'ordre qui déclenche la destruction ?

Le technicien épuisé tendit la main vers un de ses collègues qui surveillait les yeux mi-clos une machine haute et cylindrique. Sophie l'interrogea du regard.

- C'est effectivement une des questions que nous nous sommes posés. En même temps que l'on décortiquait le fonctionnement de cette carte, nous avons ouvert la mémoire contenant le programme et placé dans ce microscope électronique. Depuis deux heures ce matin, nous traduisons automatiquement le contenu de la mémoire en assembleur.

- Et ensuite ? demanda Sophie peu intéressée par la technique.

- À deux heures du matin, nous avons convoqué une équipe d'informaticiens qui vont arriver d'ici une heure environ.

- Pourquoi, pas plutôt ?

- Il fallait d'abord définir de quel microprocesseur il s'agissait, avant de réunir l'équipe compétente.

- Et ensuite ?

- On peut penser, que d'ici la fin de la journée, nous aurons des éléments de réponse.

La conversation s'arrêta, quand il se précipita sur un ordinateur. Quelques coups de souris plus tard, une

imprimante laser rapide commença à fournir des centaines de pages couvertes de chiffres et de lettres.

Quelques jeunes hommes aux allures de collégiens entrèrent dans la pièce et s'emparèrent des feuilles déjà imprimées. Armés de feutres aux couleurs fluo, ils annotaient rapidement des lignes qui leurs semblaient intéressantes. Ils s'éloignèrent dans la pièce voisine.

Deux heures plus tard, l'un d'eux passa la tête par la porte et demanda que l'on relie une ligne téléphonique au connecteur de la carte en cours de test, ce fut fait immédiatement. Le responsable se précipita, retira la connexion et demanda ce qu'ils allaient faire.

- Nous allons faire fonctionner ce dispositif.

- C'est à dire, envoyer une impulsion de 1 000 Volts sur sa sortie de bus ?

- Si c'est son but, oui, mais cela ne se voit pas dans les programmes.

- Attendez un instant.

Il déconnecta rapidement la carte en test et la posa sur une feuille de plastique isolant. Deux fils électriques furent branchés dessus et connectés à une alimentation. Pour finir, il prit une lampe sur son bureau, démontra la prise de son fil et souda grossièrement les fils de cuivre nus sur la carte.

- Qu'avez-vous fait ? lui demanda Sophie.

- J'ai sauvé mon banc de test, il vaut plusieurs millions de francs. Si ça marche, il aurait tout cramé avec ses c..., pardon Lieutenant.

- Ce n'est rien, continuez !

- Par contre pour faire l'essai qu'ils veulent faire, ce montage est suffisant. Vous pouvez y aller, cria-t-il à l'adresse des informaticiens.

- Mais que veulent-ils faire ?

- Je suppose qu'ils vont voir s'ils ont compris comment ça marche. Dans la pièce d'à côté, ils disposent d'ordinateurs dotés de modems téléphoniques. La carte que vous m'avez ramené est dotée d'un modem intégré. Nous supposons donc qu'elle peut recevoir des ordres directement par le téléphone.

Ils furent interrompus par le son d'un téléphone qui numérote. On entendit bientôt un bruit analogue à un ressort qui rebondit et le silence s'établit. La lampe s'éclaira violemment puis explosa, une petite fumée à l'odeur acide montait des fils. Un visage hilare apparut dans la porte.

- Ça a marché ?

- On peut même dire que « ça » a explosé.

- Ouah ! C'est super ce truc. On peut casser une grosse machine d'un coup de fil.

Sophie sourit au jeune homme.

- J'aimerais comprendre.

- C'est très simple. Nous avons envoyé à votre carte, l'ordre le plus simple qu'elle puisse recevoir. Nous avons déterminé que cet ordre déclenche la haute tension.

- C'est tout ce que vous avez trouvé ?

- Il y a autre chose ?

- On pense que oui.

- Pourquoi ?

- Nous n'avons pas expérimenté tout ce que nous avons trouvé.

- Ce sera fini d'ici une ou deux heures.

Sophie changea de pièce, une réunion téléphonique l'attendait.

- Alan ?

- Lieutenant, je suis à vos ordres.

- Où en est-on sur l'enquête sur Baputo ?

- C'est plus grave que nous ne le pensions de prime abord. C'est beaucoup plus qu'une escroquerie à l'échelle planétaire, il semble bien qu'il ait réellement pris le pouvoir économique mondial.

- Comment ça ?

- En revenant sur les archives de quelques établissements financiers, nous avons pu remarquer qu'il n'en est pas à son coup d'essai. Les cent plus grandes multinationales sont entre ses mains. Le Crédit Lillois était une opération qu'il a tentée parce qu'il n'a pas pu se retenir de la faire étant donné le morceau de choix que représentait Courtenay. Mais nous ne l'avons détecté que grâce à cette erreur qu'il a faite,...

- Et à ce brave Pierre Tournac.

- Pierre a eu le mérite de mettre le pied dessus, mais si ce n'avait été lui, cela aurait été un autre.

- Explique toi, Alan.

- Pierre dispose des mêmes moyens techniques que les américains et emploie les mêmes méthodes. Tous les pays du monde mettent en place ce genre de service de sécurité pour se protéger de ce genre d'attaque.

- Baputo devait le savoir.
- Oui, mais il ne pouvait pas le prévoir. Il aurait fallu qu'il puisse contrôler et comprendre les méthodes d'investigations employées, or celles-ci changent tous les jours. En fait, il s'est contenté de corrompre les dirigeants des organismes de sécurité, mais il n'avait pas prévu que la chasse aux trafiquants est devenue un vrai sport pour les jeunes cerveaux incorruptibles embauchés dans les services de sécurité.
- Les méthodes qu'il emploie sont pourtant indécélables !
- Oui, à condition qu'il s'y tienne et qu'il ne suive pas sa haine.
- Sa haine ?
- Oui, cet homme nous hait. Corrompre des fonctionnaires ou des hommes d'état haut placés dans la hiérarchie s'est révélé un plaisir immense pour lui.
- En quoi, cela a-t-il été une erreur ?
- Ces hommes pour la plupart ne sont sensibles qu'à une chose : l'argent. Il semble que la cupidité à ce niveau amoindrisse les facultés intellectuelles. Ils ont manqué de discrétion. L'un d'eux a été plus bête que les autres, là Baputo a carrément joué de malchance.
- Pourquoi ? demanda le colonel qui venait d'entrer.
- Il ne pouvait pas savoir que l'arrogance et la suffisance du chef direct de Michel Tournac cachaient en fait une stupidité alliée à une bêtise que n'égalait que sa cupidité.
- Excusez-moi, colonel. Je ne comprends plus, comment a-t-on pu nommer à ce poste un tel homme ?

- C'est moi qui l'ai fait nommer.

Sophie leva des yeux ahuris sur son chef... il lui sourit.

- En fait, comme beaucoup de gens, Baputo a péché par excès de confiance. Il ne semble pas avoir imaginé que dans beaucoup de pays derrière un service de sécurité officiel s'en cachent un ou plusieurs autres eux parfaitement discrets voire clandestins qui protègent le premier.

- Mais pourquoi l'avoir fait nommer ?

- Cela remonte à très longtemps. À la fin de la guerre froide, nous savions déjà que nos anciens adversaires s'étaient reconvertis dans le banditisme pur et simple. Les informations qu'ils détenaient alors sur bon nombre de dirigeants occidentaux allaient leur être très utiles. Politiquement, il n'était pas très dangereux de nommer à des postes de responsabilité des hauts fonctionnaires incompetents car ceux-ci, dans l'ensemble, sont déjà complètement déconsidérés auprès de la population. Par chance, nous nous sommes aperçus que les pires d'entre eux, pouvaient être facilement nommés car ils possédaient de solides relations politiques. Pendant qu'ils paradaient dans les cocktails, nous leur avons fait recruter des collaborateurs choisis par nous. Dans le domaine, ce brave Pierre a dépassé toutes nos espérances.

- Que va-t-il leur arriver ? s'enquit Sophie.

- Quand toute cette affaire sera terminée, je suppose que la DST sera heureuse de voir arriver sur son bureau des dossiers tout faits et en enverra quelques uns en correctionnelle pour l'exemple.

- Et les autres ?

- Je suppose que certains prendront des retraites anticipées. Mais nous nous éloignons. Alan ?

- Oui, mon colonel répondit la voix du haut-parleur placé au centre de la table.

- Pourriez-vous nous trouver la liste de tous les sites où ce dispositif sera installé.

- D'ici une heure, vous devriez l'avoir.

- Avez-vous réussi à dresser une liste des dirigeants sous influence, de ceux qui sont corrompus ainsi que des compagnies contrôlées.

- Nous sommes en train de le faire ici. L'opération doit se faire discrètement de manière à ne pas alerter l'ennemi.

- Les traîtres sont déjà repérés ?

- Les nôtres ne sont pas plus malins que les vôtres.

- Nous aurions également besoin de la liste des comptes utilisés à tous les niveaux.

- Vous l'aurez ce soir.

- J'ai encore une demande à vous faire, Alan. Je ne crois pas que Baputo et son fils ait pu diriger une opération d'une telle envergure sans des ordinateurs puissants exploités par des professionnels.

- Effectivement, ils sont à Oman, ce qui n'est pas très loin de chez lui. Avant que vous ne le découvriez sur les fichiers que je vais vous envoyer. Trunk est en train de faire installer sa petite carte sur les propres ordinateurs de son employeur dont il n'a probablement jamais entendu parler.

- Merci Alan, à bientôt.

- À bientôt, mon colonel.

Il coupa la communication.

- Ce n'est pas en cassant les ordinateurs de Baputo qu'on le gênera vraiment, continua-t-il.

- Mes respects, mon colonel. Nous avons trouvé !
l'interrompt l'un des jeunes informaticiens en entrant en coup de vent.

- Nous avons trouvé quoi ?

- L'ensemble des ordres auquel répond la carte. En plus de détruire tout simplement, ils peuvent effacer les fichiers des disques, ou exécuter toutes opérations sur ces fichiers sans passer par le système de sécurité. De même, on peut écouter tous les mots de passe qui transitent en clair à l'intérieur de la machine.

- Cela veut-il dire que l'on peut faire faire à la machine ce que l'on veut anonymement, où en se faisant passer pour quelqu'un d'autre.

- Tout à fait mon colonel.

- Vous avez trouvé comment nous allons nous y prendre ?

- Oui, mon colonel et ce sera parfaitement silencieux.

Epilogue

Sophie écoutait d'une oreille distraite l'écoute d'une altercation violente entre Bijar et le fils Baputo. Pendant la nuit, l'ordinateur de Bijar s'était mis à ordonner tout seul à ses quelques centaines de banques de payer quelques dizaines de dollars à quelques millions d'inconnus. Puis quand les comptes furent vides, il avait ordonné à chaque banque de clôturer son compte. Après avoir fait tout ça, il était tout simplement tombé en panne. Le réparateur appelé d'urgence de chez IBC, lui apprit qu'on aurait dit que tout était détruit comme si la foudre lui était tombé dessus.

En désespoir de cause, il avait appelé l'un de ses banquiers qui lui révéla l'étendue des dégâts. Un deuxième contacté lui apprit la même chose, mais qu'il ne pouvait rien faire parce que tous les ordres étaient dotés de sa signature électronique.

D'un doigt tremblant, il avait formulé le numéro d'un troisième qui en profita pour lui réclamer des arriérés de frais.

Il n'avait pas eu d'autre choix que d'appeler le fils Baputo. La bande laissa entendre le bip caractéristique signalant un appel en attente. Sophie mit une autre cassette tout en enfournant un gros morceau de tartine beurrée. Elle entendit à nouveau des jurons en américain et en farsi. Un nouveau bip, la fit changer de cassette.

Elle trempa sa tartine dans le café fort pendant que retentissait dans la pièce des jurons en farsi et en allemand. Quand le japonais appela, elle changea d'exercice ; elle mit les informations de CNN.

Le journaliste faisait état d'un règlement de compte dans les montagnes à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan. Un trafiquant d'armes et de drogue avait été exécuté par des Talibans qui n'avait pas été payés de leur livraison de drogue.

- Chéri ! ton petit déjeuner tu le prends au lit ou à table ?

Vincent arriva en bayant et bouclant difficilement son peignoir. Il avala un grand bol de café et regarda ses magnifiques yeux bleus.

- Comment as-tu pu me pardonner ?

- Ces gens te tenaient pour une erreur que tu n'avais pas faite. Ils avaient simplement falsifié des fichiers, tu n'avais pas vraiment le choix.

- Comment as-tu trouvé ?
- Tu oublies que c'est mon métier.
- Je t'aime
- Moi aussi.
- Mais comment je vais t'appeler ?

* *
*

Voir Les escaliers de la sagesse.

Voir Les escaliers de la sagesse .

Voir Le plaisir et le pouvoir.

Direction des Douanes et Droits Indirects. Elle est souvent impliquée dans la lutte contre la délinquance financière car elle a des pouvoirs supérieurs à ceux de la police judiciaire, même si officiellement elle ne s'occupe que de la fraude fiscale liée au commerce international.

Fond Monétaire International

Banque Mondiale

Security Exchange Commission. Commission US de surveillance des opérations de bourse américaine

Commission des Opérations de Bourse, la même chose en France.

National Security Agency, organisme de renseignement dépendant du gouvernement américain qui a pour vocation de fournir à son gouvernement toute l'information électronique possible.

Internet Service Provider : société qui permet à ses abonnés d'accéder à Internet.

International Binary Corporation, voir Le plaisir et le pouvoir.

Blue chip : en langage financier américain désigne une valeur sûre sans risque.

Politiquement correct

Loi sur les faillites aux Etats-Unis.

Price Earning Ratio : rapport entre la capitalisation boursière et les coupons distribués par l'action.

Offre Publique d'Achat : lorsque l'on veut acheter la totalité des actions d'une société, la loi oblige l'acquéreur à partir d'un certain seuil à se déclarer puis à lancer une OPA pour acheter la totalité des actions de la société de manière officielle. L'existence de l'OPA est portée à la connaissance du public par voie de presse.

Investisseurs Institutionnels : essentiellement des compagnie d'assurance qui ont besoin de placer les fonds qu'elles ont en dépôt.

Direction de la Surveillance du Territoire. Direction du ministère de l'Intérieur chargée du contre-espionnage et de la lutte contre le terrorisme sur le territoire national français.